8°: A^{8+4}(A2+$*^4$) B–T^8 = 156 ff.
(T8 blank & genuine.)

[4], 8, [5]–300, [2] pp.

Wellcome ii 16512.

C&P.

Note: in the Wellcome copy *4^v is blank; in this copy it bears the Table des chapitres.

TRAITÉ
DES
ERREURS POPULAIRES
SUR LA SANTÉ.

TRAITÉ
DES
ERREURS POPULAIRES
SUR LA SANTÉ.

PAR

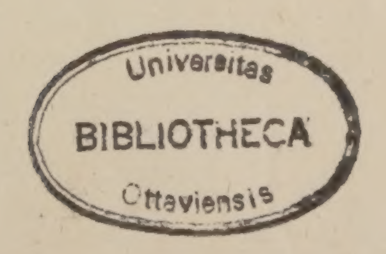
Mr. J. D. T. De Bienville,

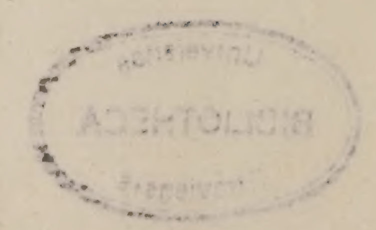
Docteur en Médecine.



A LA HAYE,
CHEZ PIERRE-FREDERIC GOSSE,
Libraire de la Cour.

M. DCC. LXXV.







A SON ALTESSE ROYALE

MADAME

LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU,

NE'E PRINCESSE DE PRUSSE, &c. &c. &c.

MADAME,

LA voix des hommes ordinaires eſt trop foible pour vaincre les préjugés du peuple: c'eſt à ceux qui fixent ſes regards ſur leur Grandeur qui en impoſe, & ſon admiration ſur leurs vertus qui le perſuadent, à qui le ſuccès d'une entrepriſe

*

ſi difficile, eſt ordinairement réſervé.

Qui peut mieux remplir ce grand objet que VOTRE ALTESSE ROYALE? Au milieu de ce peuple que l'éclat des diadèmes n'éblouït pas, elle reçoit conſtamment de tous les états qui le compoſent, des hommages bien plus ſincères que ceux que la ſervitude fait rendre aux piés des thrones. Oui, Madame, vous regnez ſur un peuple Roi, parce que vous poſſédez éminemment ces qualités précieuſes, des quelles ſeules il s'eſt toujours fait gloire de reconnoître l'empire.

C'eſt par ces puiſſantes armes, ſi ſemblables à celles dont ſe ſert votre Auguſte époux, que vous formez l'un & l'autre avec l'Etat que vous protégez, une union inaltérable, qui dans l'Hiſtoire du monde, mettra les Hollandois au deſſus des plus heureuſes Nations, & vous placera au niveau des Princes les plus fortunés.

Ce Traité des erreurs populaires que j'ai l'honneur de mettre ſous la protection de votre Alteſſe Royale, inſpire toutes les vertus dont elle donne ſans ceſſe des leçons par ſes exemples. L'accüeil qu'elle daigne lui faire en conſtatera l'utilité; mes vœux ſont ſatisfaits; ma reconnoiſſance

eſt ſans bornes, ainſi que le très profond reſpect avec lequel je ſuis

MADAME

De Vôtre Alteſſe Royale.

Le Très humble & très obéiſſant Serviteur.
J. D. T. DE BIENVILLE,
Docteur en Médecine de l'Académie de Leyde.

A la HAYE,
ce 7 Mars
1775.

Noms des Auteurs cités dans cet Ouvrage.

A.

AÉTIUS.
AMATUS LUSITANUS.
ARCULANUS.
ARISTON.
ARISTOTE.
ASCLÉPIADES.

B.

BACHOT. (*Gaspard*).
BAGLIVI.
BAILLOU. (*Guillaume*).
BALLONIUS.
BEHRENS. (*Conrard Barthold*).
BELLINI.
BENIVENIUS.
BOELE.
BONNET.
BRASSAVOLE (*Musa*).

C.

CARDAN.
CELSE.

CICERON.
CUMMIUS. (*Herman*).

D.

DIOSCORIDE.
DONATUS. (*Marcellus*).

F.

FERNEL.

G.

GALLIEN.
GAUTIER. (*Jacques*).
GRYLLUS.

H.

HILDANUS. (*Fabricius*).
HIPOCRATE.
HOFFMAN. (*Fréderik*).
HORSTIUS. (*Grégoire*).

I.

JOUBERT. (*Laurent*).

L.

LAZERME.

M.

MAKENSIE.
MERCATUS.
MONTAGNE.
MUSGRAVE. (*Guillaume*).



TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Sur les erreurs en général & le Plan de cet Ouvrage.

LA présomption étant une source féconde d'erreurs, on ne sera point surpris que ce vice étant aussi commun parmi les hommes, les Erreurs y abondent aussi à un point que les amis même de la Vérité peuvent à peine la distinguer du mensonge. Mais quand on a fait une fois cette distinction, & qu'on entreprend de désabuser les autres, comme on s'est désabusé soi-même, c'est alors qu'on éprouve que la Vérité aujourd'hui, pour être reçûe, a besoin de tous ces vains ornemens, dont on s'est servi dans des tems moins corrompus pour étayer, & faire adopter l'imposture. Si l'Erreur est funeste à raison de l'importance de l'objet qui nous intèresse, on conviendra aisément, combien nous

devons déplorer toutes celles qui regardent la ſanté. Ce bien, ſans lequel nous ne pouvons jouir d'aucun bien, eſt ſans ceſſe en butte aux écarts de notre imagination & de celle des autres; nos ſens même dans lesquels la Vérité eſt ſi eſſentiellement empreinte, rendus infidèles par les preſtiges des paſſions, nous trompent & nous dérobent, ſans ceſſe, à nous mêmes réduits à voir auſſi mal par nos propres yeux, que par ceux des autres.

La Raiſon, ce rayon éternel de la Divinité, au lieu de s'être développée avec l'âge, a été ordinairement enveloppée de tout ce qui pouvoit l'affoiblir ou la cacher, ou l'anéantir; au lieu de nous apprendre à raiſonner, nous nous appercevons, mais trop tard, que le plus beau tems de notre vie s'eſt paſſé à apprendre à déraiſonner. La Réflexion nous tirant par quelqu'heureux haſard du tourbillon; triſtes & confus de nos préjugés, nous cédons à l'expérience, & nous voyons enfin, ſouvent quand nous ne ſommes plus en état de bien juger, que nous avons mal jugé toute notre Vie. Alors cette triſte raiſon n'eſt plus que la foible lueur d'un flambeau, qui n'éclaire que pour faire voir les horreurs d'un ſépulcre, mais qui ne jette point aſ-

ſez de lumière, pour en éclairer ni l'Architecture, ni la pompe, ni les iſſues. Tels ſont la plûpart des hommes pour leur ſanté; ils ne la voyent ordinairement que pour frémir de l'avoir perdue, & ils ne la connoiſſent que par le contraſte déſolant des maux qu'ils endurent. Pendant qu'ils en jouiſſent, ils en raiſonnent en aveugles, & quand ils l'ont perdue, ils continuent, à en raiſonner encore & même ſouvent avec des aveugles. Que la voix d'un homme dans la fleur de ſon âge & languiſſant des ſuites d'une maladie qu'il s'eſt procurée par les erreurs de ſa conduite; que cette voix, dis-je, eſt éloquente pour faire l'éloge de la ſanté, & des ſages meſures que l'on prend pour la conſerver! Il n'eſt plus temps de plaiſanter quand nous ſommes frappés des mêmes coups, dont la crainte légitime chez les autres, n'avoit excité que nos railleries. Alors nous faiſons le triſte compte de tant d'erreurs, auxquelles la force du préjugé & une bouillante jeuneſſe nous avoient livrés, nous commençons à croire que l'affaire de notre ſanté, ainſi que toutes celles qui ſe traitent dans le monde, mérite un emploi continuel de notre raiſon, & même, plus qu'aucune autre, tous les efforts de nos facultés.

Une des principales sources de nos erreurs à ce sujet, je trouve dans notre Education. On nous dispose de bonne heure à l'oisivité, par le peu d'exercice qu'on accorde à la jeunesse; à la melancolie, par la contrainte & la tristesse dont on mêle tous ses exercices; à la crainte, par la severité pédantesque; à la peur, par les fables monstrueuses avec lesquelles on gâte l'imagination; à la colere, par les refus injustes & capricieux des petites faveurs qu'on demande; à l'intempérence par l'excès de la diette, ou par une indulgence meurtriere; aux préjugés, par l'empire avec lequel on parle à l'esprit; enfin à toutes les passions, par la contagion victorieuse de l'exemple. Au sortir d'une Education aussi vicieuse, on s'élance dans le monde avec un Esprit tout étonné des objets qui viennent se présenter en foule & dans le tourbillon desquels on se précipite & s'abandonne sans jugement. Ainsi voit-on le pilote batu d'une tempête dont la violence ne lui laisse d'autre mesure à prendre que celle de se livrer à la merci des Vents & des flots.

Le prémier usage que fait l'homme de sa liberté est donc de la perdre, en se livrant en esclave à tout ce qui l'environne. La raison

ne lui prêtera ni ſon appui ni ſon flambeau ; car on ne lui a pas même appris, ni ce que c'eſt, ni les privilèges auguſtes dont l'Etre ſuprême l'a doüé, ni l'uſage qu'il en devoit faire. On lui a ordonné de penſer, d'agir, de juger ; mais l'a-t-on jamais formé à penſer, à agir, à juger de lui-même & par lui-même. Il faut donc néceſſairement qu'il abuſe de tout, puis qu'il eſt incapable de juger de rien.

Crede mihi miſeros prudentia prima relinquit
Et Senſus cum re, conſiliumque perit.

Le premier abus tombera ſur lui-même. Sa propre nature lui eſt inconnue; tous les ſiſtêmes philoſophiques ſur cette matière ont troublé ſa raiſon, ſans l'avoir jamais éclairé au point de lui inſpirer le noble deſir de s'éclairer encore plus.

Devenant de jour en en jour un objet plus défiguré aux yeux de la raiſon, il craindra bientôt de jetter les regards ſur ſa propre exiſtence; & de tous les êtres, il trouvera ſans doute que le ſien eſt le plus deſagréable & le plus douloureux à pénétrer. Il en détournera donc abſolument la vue; & pour s'y ſouſtraire

avec plus de certitude, il promenera ſon imagination ſur tous les objets qui ſont hors de lui. Il connoitra Dieu métaphiſiquement ſans l'aimer ni le craindre; diviſera, analiſera les Eléments, ſans connoître leur influence, meſurera les Cieux & la terre, ſans ſonger au rang quil tient lui-même dans la chaine des êtres, peſera l'eau & l'air, ſans pouvoir rendre raiſon de la meſure eſſentielle des liqueurs qui circulent dans ſes veines; il démontrera le Méchaniſme du Mouvement, & ſera incapable de dire comment & par quelle règle ſa ſçavante main ſe meut pour tracer des lignes; enfin il rendra raiſon de tout, excepté de ſa propre nature.

On conçoit déjà qu'une telle Education eſt par elle-même une ſource ſans ceſſe renaiſſante d'une infinité d'erreurs funeſtes à notre ſanté. Quand eſt-ce donc que les hommes ouvriront les yeux ſur de tels déſordres? Quand eſt-ce que d'un commun accord, inſtruits, & trop inſtruits par leur fatale expérience, ils chercheront ſérieuſement à préſerver leur poſtérité de ces écueils contre leſquels il ſemble que l'humanité va ſe briſer & ſe confondre? Quand eſt-ce que la Mithologie infame ſera

place dans nos prémières écoles à l'hiſtoire des rélations auguſtes de l'homme avec Dieu, l'hiſtoire de la fable, à celle de la vérité: l'Eloge des ſcélérats célèbres, à celui de la vertu; la connoiſſance des Siſtémes & des hipothéſes à celles des opérations qui réſulfent de la juſte dispoſition de nos organes? Seroit-il donc moins intéreſſant & moins amuſant pour ce jeune homme d'apprendre pourquoi, & par quels moyens il expire & il inſpire, que de lui remplir la tête de mille choſes rebutantes & inutiles dont la mémoire ſe charge à regret & par force, & qui ſeront infailliblement effacées pour jamais de l'eſprit, quand il ſera le maître de n'y plus penſer?

Ne prendroit-il pas plus d'intérêt à ſçavoir comment ſon cœur ſe meut, qu'à obſerver les mouvements des aſtres, la circulation de ſon ſang, la contraction & extenſion de ſes muſcles, l'hiſtoire merveilleuſe de la tranſpiration, la ſimpathie & l'antipathie prodigieuſe qui regnent parmi les êtres qui doivent fournir à ſa nourriture, & à ſon accroiſſement; & la même ſympathie & antipathie de ces êtres avec lui-même; enfin toutes les iſſues phiſiques de la vie & de la mort? Voilà des objets qui occuperoient

agréablement & utilement la jeunesse & qui disposeroient nécessairement les hommes à être sains & vertueux. Ces occupations ne nuiroient en aucune maniere au tems qu'on doit donner aux autres Sciences. Au contraire je me persuade que celle-cy, je veux dire la science de Dieu & de soi-même, tant morale que phisique, rendroit l'acquisition des autres plus certaine, plus prompte & plus facile; d'ailleurs cette éducation seroit dans l'ordre naturel des choses; car est-il bien glorieux de sçavoir l'histoire de toutes les familles d'une Ville, & d'ignorer celle de sa propre maison? Que diroit-on d'un patriote, d'un Hollandois par exemple, qui seroit une Bibliothéque vivante de tous les faits importants qui se sont passés dans l'Europe, & qui n'auroit pas le mot à dire sur tant de faits à jamais mémorables de l'Auguste Maison de Nassau & d'un nombre infini d'illustres & courageux citoyens qui ont scellé de leur sang la paix & l'heureuse liberté dont il jouit.

Ce ridicule est celui de la plus part des hommes qui n'en sentent pas assez la conséquence. J'oserois même dire, qu'ils la sentent si peu, qu'ils sont presque disposés à trouver

ridicules, ceux qui insistent sur un abus si essentiel & si général.

Il faut cependant convenir que cette plainte est moins fondée dans le siècle où nous vivons. La liberté philosophique qui se tient dans les véritables bornes, n'excite plus les railleries humiliantes qui découragent le Génie, ou l'irritent au point de ne plus daigner éclairer ses semblables. On ne persécute plus ces hommes extraordinaires que des siècles moins instruits eussent rendus l'objet de la haine des ignorants. Le langage de la raison est devenu moins revoltant; & si on ne suit pas encore tous ses préceptes, on les admire & on ôse célébrer ceux qui sont vraiment avoués pour les avoir adoptés. Heureux prognostique pour nos enfants, si ce goût se soutient & se multiplie, surtout en purgeant celui de l'irréligion, qui défigure nos plus belles connoissances, & en diminuant de jour en jour le crédit insolent de ces arts vains & dangereux qui énervent l'ame & détruisent les inclinations vertueuses.

L'irréligion est une maladie qui règne plusque jamais dans le monde; mais jamais aussi ne lui a-t-on opposé plus de remédes. Ceux de Mr. J. de

Pinto, dans ſon Précis des arguments contre les Matérialiſtes; ſont d'une vérité & d'une énergie que je n'ai trouvé encore dans aucun autre; ſes arguments victorieux, preſſés les uns ſur les autres, ne s'en préſentent pas avec moins de clarté; une preuve fait déſirer l'autre qui s'offre à l'inſtant; ainſi toujours ſoutenu par un nouvel intérêt, on arrive à la fin de cet important ouvrage ſans murmurer de voir le terme de ſon plaiſir; car outre qu'on eſt forcé d'avouer qu'il n'a rien laiſſé à deſirer ſur le ſujet qu'il traite, on eſt agréablement ſurpris de ſe rètrouver le même goût pour le lire & le relire encore; il ſeroit à ſouhaiter que tous les gens d'eſprit en fiſſent un uſage auſſi honorable pour eux & auſſi utile à la ſocieté; cela nous ameneroit bientôt le tems après lequel Mr. de PINTO *aſpire, & ou il eſpère que les remédes qu'il a propoſé ſeront inutiles ; & qu'on ſera même ſurpris de ce qu'on en ait eu beſoin autrefois. Heureux le ſiècle, heureux les hommes à qui il ne ſera plus néceſſaire de prouver qu'il y a un Dieu & qu'ils ont une ame.*

Il eſt donc clair que cet abus qu'on fait de l'eſprit dèsqu'il a ſecoué la méthode tirannique

des Maîtres, pour se porter à tout ce qui est hors de nous, devient une source féconde d'erreurs sur la santé. Il en est une troisième aussi féconde & aussi funeste que les deux autres, c'est la force de l'exemple qui perfectione & enracine les préjugés, de manière que les démonstrations les plus victorieuses & les expériences les plus frapantes deviennent trop souvent des secours infructueux & trop foibles, pour les surmonter. Ces préjugés funestes qui doivent leur naissance à l'éxemple, enfantent une quatrième source d'erreurs, qui est l'habitude, de la force & de l'empire de la quelle les philosophes anciens & modernes ont crû ne pouvoir donner une idée plus énergique, qu'en la nommant une seconde Nature. Ils ont regardé même les mauvais effets qui en résultent, comme des objets qu'ils devoient attaquer avec autant de ménagement que de délicatesse, & se sont, plus d'une fois, trouvés réduits à les laisser entièrement subsister, pour éviter de plus grands desordres. Aussi tous leurs écrits sont remplis des raisons les plus pressantes pour détourner les hommes de ce penchant trop naturel à contracter des habitudes. Ils ont été même jusqu'à blâmer celles du bien, quand elles étoient trop constantes. Socrate, le plus sobre & le plus tempérant des

Philosophes, pouvoit impunement braver ceux qui se piquoient d'un estomac capable de supporter beaucoup de vin.

Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum,
Socratem palmam promeruisse ferunt, Cor. Val. Eleg. 1.

Le Censeur des Romains, le sage Caton, ne perdoit rien de sa Vertu ni de sa Santé en se livrant quelque fois aux délices des vins d'une table fastueuse.

Narratur & prisci Catonis, sæpè mero caluisse Virtus, Horat. Liv. 4. od. 21.

Et enfin Cirus ne se glorifia pas moins d'avoir vaincu son frére à table, que de l'avoir surpassé en courage dans les Combâts.

Nous voyons quelque fois & nous portons envie à ces tempéraments heureux que rien ne dérange parcequ'ils n'ont fait habitude de rien.

Voilà donc les quatre sources principales de nos erreurs sur la santé; elles seront aussi le

sujet

ſujet des quatre premiers Chapitres de cet Ouvrage. De ces ſources impures ont découlé néceſſairement bien des maux qui ont enfanté les juſtes déſirs ou de s'en garantir ou de les réparer. De-là ſont venus l'art de guérir & les remédes. On ne ſçauroit dire ſi ces deux choſes, ſi excellentes par elles-mêmes, & ſi néceſſaires au nombre presqu'immenſe des infirmités dont l'humanité eſt accablée, n'ont pas occaſioné en diférens tems & dans bien des circonſtances, beaucoup plus de mal que de bien. C'eſt ce qui paroitra ſans doute à tous ceux qui auront quelque légère teinture de l'hiſtoire de notre art; que de ſantés délabrées qui n'euſſent jamais été telles ſans des donneurs de régime; & que de gens lentement empoiſonnés par des remédes, qui euſſent vécu ſainement & longtems s'ils avoient ſupporté des indiſpoſitions légères qui ſont inſéparables de notre exiſtence! Ainſi les erreurs auxquelles on eſt ſujet par raport aux Médecins & aux remédes, étant d'une importance très conſidérable pour la ſanté, ils donneront auſſi une ample matière aux cinquième & ſixième Chapitres. Dans le ſeptième j'examinerai les erreurs dans lesquelles on tombe ordinairement par raport aux maux quelque fois ſalutaires qu'on a l'imprudence de guérir, enfin dans un huitiè-

me & dernier Chapitre, je traiterai des abus qu'on peut faire des boissons.

Je ne demande point de grace pour les imperfections & même les fautes qui pourront se trouver dans cet ouvrage; la nouveauté de la matière (a) *que je ne crois point avoir encore été*

(a) *Je ne connois que deux Auteurs qui ayent écrit sur ce sujet: le premier & le plus ancien est Laurent Joubert Médecin du Roy, dont l'ouvrage a été imprimé à Lyon en* 1626. *par les soins de Mr. Gaspard Bachot, qui y a beaucoup ajouté. Il a pour titre, erreurs populaires touchant la Médecine, & régime de santé; je ne crains point d'assurer qu'on n'y trouvera rien, ou du moins très peu de choses, qui réponde au but que L'Auteur paroissoit d'abord s'être proposé.* Jacques Primerose, *Bourdelois, dix-huit ans après, a fait imprimer à Amsterdam un ouvrage en Latin portant le même titre, de* vulgi erroribus, *mais bien plus satisfaisant.* Zacutus Lusitanus, *en fût si charmé, qu'il addressa une Lettre au Libraire* Jean Janssen *pour accélérer l'impression de ce petit ouvrage, qu'il trouve digne des plus grands éloges. Bien loin de diminuer l'estime qu'on en doit faire, j'avouerai franchement, que, si j'avois pû me le procurer plutôt, j'aurois donné à plusieurs endroits de cet ouvrage, un ordre & une marche bien plus intéressante; mais je dirai aussi avec la même vérité,*

été offerte au public ſous des points de vue auſſi intéreſſants, me conciliera ſurement la faveur des gens honnêtes & des vrais amis de l'humanité; c'eſt de ceux là ſeuls que je recherche l'approbation, & dont les conſeils me ſeront toujours précieux, toutes les fois qu'ils voudront bien m'en honorer. Qu'ils regardent ce travail comme un eſſai de mes foibles forces que je ne me laſſerai point de perfectioner par l'étude & par l'obſervation; je ne crains pas qu'aucun Médecin prenne occaſion de me haïr à cauſe de quelques Vérités malheureuſement deshonorantes pour nôtre art, & qui n'ont que trop fourni des prétextes de l'avilir & le rendre par là trop ſouvent inutile au ſalut de tant d'infortunés

que je traite de beaucoup d'objets intéreſſants, dont cet Auteur n'a pas dit un mot; on en jugera par la diviſion de ſon traité en 4 Livres, dont le premier regarde les Médecins & tous ceux qui ſe mêlent d'exercer cet art. Le ſecond, les erreurs ſur quelques maladies & leurs ſignes diagnoſtiques, le 3me, la maniere de vivre des malades, & de ceux qui ſe portent bien. Le 4me, enfin, les abus dans l'uſage de quelques remédes. Ceux qui me feront l'honneur de me lire, trouveront que ces objets ſont la moindre partie de mon traité.

nés; en ne cachant point ces Vérités facheuses, j'en deviendrai d'autant moins suspect lorsque j'offrirai le tableau des avantages réels & inestimables que procure cet art sublime, quand on le considére dans toute sa pureté. Dans les images différentes que j'ai à offrir, mon intention n'est assurément pas de caractériser personne. Les Médecins de qui j'ai l'honneur d'être plus particuliérement connus, sçavent quel respect & quelle déférence j'ai pour tous ceux qui portent honorablement ce titre, & avec quel honneur & quelle franchise je parle d'eux dans toutes les occasions ou qui se présentent d'elles-mêmes, ou que j'ai la généreuse adresse de faire naître. J'ai aussi la consolation de sçavoir que plusieurs me rendent justice à tous ces égards & qu'ils sont bien convaincus que je suis incapable de chercher à procurer mon avancement par ces petits moyens vils & cachés, par ces propos équivoques ou réservés, par ces silences & ces gestes plus insultants & plus dangereux que la parole, par ces jactances indécentes qui, bien loin d'inspirer de la confience, devroient la détruire pour jamais, puis qu'elles portent le témoignage le plus certain de l'incapacité de ceux qui s'en rendent coupables.

Enfin je me flate que les Chirurgiens ne s'offenseront point de quelque traits qui m'échaperont peut être contre ceux qui osent s'hazarder dans cette haute profession. Il faudroit que je fusse bien peu digne de porter le nom de Médecin si je n'avois de ceux qui embrassent particuliérement cette branche si importante de l'art de guérir, les idées les plus avantageuses. Ignorerois-je donc que les Secrets les plus impénétrables de la nature se dévelopent sous la main du Chirurgien qui observe & fait observer? C'est le raport de ses observations, & l'action de l'expérience qui fournit journellement à notre art les secours les plus actifs & les plus certains. A quelle autre partie de la Médecine qu'à la Chirurgie, peut on justement attribuer la gloire de l'avoir purgée d'une infinité d'erreurs, dont les noms ne sont plus connus dans les fastes de son histoire que pour en montrer de plus en plus le ridicule, & constater les gradations étonnantes qu'elles ont procuré à la perfection de l'art? Qui donc oseroit faire peu de cas de la Chirurgie, n'en tireroit que le triste avantage de mettre au grand jour sa profonde ignorance sur la partie la plus essentielle de la Médecine. Comment est-il donc possible que dans un siècle aussi eclairé que le nôtre & aussi fé-

cond en Médecins & Chirurgiens célèbres, il ait jamais existé des combats de supériorité entre des hommes dont l'étude est la même & dont les connoissances & les lumières sont nécessairement & sans cesse reversibles de l'un à l'autre, confondues dans le même objet & tendantes au même but.



TRAITÉ DES ERREURS POPULAIRES *SUR LA SANTÉ.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Erreurs de L'Éducation.

Que d'Erreurs sur cette matiere se présentent en foûle à la contemplation d'un ami éclairé de l'humanité, & combien se multiplient-elles encore, lors qu'il remonte à leur véritable source ! Alors anticipant le temps du développement même du germe, il frémit, en trouvant des infanticides, dans la plus part des peres & des mères, avant même que la nature leur ait donné le droit de porter ces noms.

Que de personnes ont défiguré d'avance les linéaments de ces germes, qu'une malheureuse fécondité fait ensuite éclore avec les tristes apanages des êtres imparfaits! Que de jeunes gens ont prophané de bonne heure cet esprit Créateur que L'Auteur de la Nature avoit répandu en eux pour vivifier des Etres qu'ils ont à peine la force d'animer! Ici ce sont des filles téméraires

ment estimées nubiles, & trop éloignées encore de toutes les perfections organiques, qu'exigent les victimes qui peuvent légitimement être présentées à l'autel de l'himen. J'en vois d'autres qui, par une mauvaise éducation ou des maladies de langueur, trainant à peine leur propre existence, n'auront jamais le pouvoir de favoriser celle des Etres possibles qu'elles renferment dans leur sein. Ici ce sont des jeunes gens que le développement artificiel des passions a rendus précoces, mais qui auront le sort de ces flammes, qui à force d'être trop subtilles, n'échaufent & n'enflamment rien des objets sur lesquels elles se promenent.

Là se présentent en foule des sujets accablés sous le triste héritage des maladies de leurs pères, où languissants par les vices d'une éducation excessive. Par tout je ne vois que des êtres foibles, qui présentent mille obstacles à cette voix du Créateur : *Croissez & multipliez.* Quelle perspective affligente pour l'humanité que cette décadence de l'Espèce, dont on trouve les principes dans ceux qui doivent la multiplier, sans exister encore eux-mêmes; de sorte que par la position actuelle des hommes, au lieu d'espérer la destruction de ces principes destructeurs, on est forcé d'en prognostiquer encore, & en plus grand nombre, & d'une nature plus capable d'anéantir l'humanité.

Mais pour ne point paroître m'éloigner de mon ſujet, tirons le rideau ſur ce grand nombre de Cauſes Eloignées de tant de germes détruits, mal développés, étouffés, mutilés. Si au moins, lorſqu'on s'apperçoit du dévelopement & de l'exiſtence d'un nouvel être, bien loin de s'oppoſer encore à la perfection de ſon accroiſſement, par mille moyen meurtriers que l'ignorence, les préjugés ou les paſſions enfantent, ſi on s'intéreſſoit avec autant de ſincérité que d'intelligence à conſerver ce dépot précieux que la nature a confié & qu'on ne néglige jamais inpunément.

C'eſt ici que les mères ou celles qui ſont deſtinées à l'être doivent prêter toute leur attention. Qu'elles ſachent qu'une femme fécondée, devient un Etre intéreſſant pour la Nature entiere, un Etre reſpectable & infiniment reſpecté. Qu'elles commencent donc au moins alors à ſe reſpecter, à s'intéreſſer à elles-mêmes. Qu'elles ſe perſuadent que toutes les paſſions du corps & de l'ame vont ſe communiquer à une Etre encore trop tendre pour en ſupporter les ſécouſſes les plus légères. Qu'elles ſachent que ce qui ne ſera pour elles qu'un ébranlement presque inſenſible, pourra être un coup de foudre pour le tendre fruit qui eſt éclos dans leur ſein. Ainſi dès qu'une femme peut ſoupçonner qu'elle eſt

enceinte ; dès qu'elle s'aperçoit qu'elle porte un Etre vivant, elle doit changer, à l'inſtant même, toutes ſes affections, les diriger uniquement ſur le dépot ſacré dont elle eſt chargée. Ici commence l'éducation, ici ſe poſent les fondements de la ruine où de la perfection du nouvel Etre ; mais que d'erreurs à détruire ſur un objet auſſi important ! Les détails en ſont immenſes, il ſuffit heureuſement d'entrer dans les plus eſſentiels. Le fréquentation des perſonnes attaquées de maladies contagieuſes, eſt une ſource très commune, quoi que peu ſenſible, des avortements, où des maladies du fœtus ; ces contagions même auxquelles on s'imagine ne plus être ſujet, parceque très communément on n'en eſſuye les cruels effets qu'une ſeule fois dans la vie ; quand elles ne ſont plus à craindre pour la femme fécondée, ont-elles perdu leur activité pour empoiſonner & éteindre un être qui n'en eſt que trop ſuſceptible ? Que d'exemples de fœtus ainſi putréfiés qui ont ou donné la mort, aux imprudentes mères, ou ont au moins changé les fleurs de leurs riante jeuneſſe en des langueurs & des angoiſſes qui les ont ſuivi jusqu'au tombeau. Je pourrois en citer plus d'un exemple ; mais outre qu'on peut les lire dans les faſtes de la Médecine, ancienne & mo-

derne, & dans ces Collections académiques suffisamment répandues & trop abondamment citées dans nombre d'ouvrages de Médecine de nos jours.

Les matières que j'ai à traiter, sont trop abondantes pour que je grossisse l'exposition des faits par des observations qui, certainement, n'ajouteroient rien à leur réalité. Ce sera aussi le plan que je continuerai dans toute la suite de cet ouvrage, afin de ne point passer les bornes que je me suis prescrittes, & que son peu de volume puisse l'aider à être mis entre les mains de tout le monde.

Erreurs dans les passions. Qui ignore la sensibilité du fœtus, & l'irritabilité du tendre tissu de ses nerfs? Ces Causes qui lui sont propres ne l'exposent que trop à des Convulsions, souvent insensibles à la mere, mais dont elle s'apperçoit quelquefois. Que deviendra-t-il donc, si à ces causes propres & attachées à sa foible texture, la mère ajoute tant de causes étrangeres qui se multiplient par le cours libre qu'elle accorde à ses passions? Les violentes le déchirent, ou le mutilent; les lentes le font périr de langueur.

Erreurs dans le régime. Elles sont grossières, opiniâtres, & si communes, qu'il n'est presque personne qui ne puisse en rendre compte. Excès dans le manger; abus des liqueurs; appétits dé-

pravés qui portent la corruption dans la maſſe des humeurs, où nage, ſe nourit, où croit une tendre plante qui y ſera bientôt ou étouffée par leur denſité, ou déchirée par leur qualité irritante, ou diſſoute par leur cauſticité. Que d'écoulements dont on ne fait pas ſemblant de s'appercevoir; que d'expulſions de faux germes qu'on traite avec indifférence & qui cependant devroient être des avis bien preſſans pour ſe conduire dans la ſuite avec plus de modération! Que d'avortements qui ſe ſuccédent conſtamment les uns aux autres, & dont un ſeul, à mon avis, devroit être plus que ſuffiſant pour fixer la légèreté & l'étourderie de la femme la moins conſéquente! J'ai été témoin de quatre chutes d'embrions, d'un avortement, d'une couche à terme mais malheureuſe dans une jeune femme. Après de tels événemens, il a fallu encore toute l'autorité de ſon mari, enfin rendu raiſonnable par ces malheurs redoublés, pour s'aſſujettir à des précautions qui l'ont rendue mere d'un fils qui ſe porte bien; c'eſt ſans doute le cas de ſe ſoumetre à ſon Médecin; & joſerai aſſurer que l'entrée du mariage pour de jeunes gens ſans expérience, eſt l'état de la vie le plus critique, & celui où on doit le plus ſe livrer à ſon Médecin, ſans aucune reſerve; j'ajoute que cette pré-

caution augmenteroit le nombre des citoyens à un point difficile à calculer.

Erreurs dans les excuſes qu'on allégue pour ne point changer ſon régime. Me ſuis je donc faite moi-même, dit une jeune femme qui ne veut ſe gèner en rien? Eſt ce ma faute ſi je ſuis foible? Je ne fais cependant aucun excès. Excuſes frivoles; ſi vous étes foible on peut vous fortifier; ſi la maſſe des humeurs eſt pervertie, il eſt des moyens pour les altérer & les remettre dans l'état ou elles doivent être; ſi vous étes trop abondante même en bonnes humeurs, on peut les diminuer, ſans rien oter à l'éclat de cette belle ſanté qui vous trompe, en vous perſuadant qu'il n'eſt pas poſſible que rien en vous, ni de vous, contribue aux facheux accidens que vous eſſuyez ſans ceſſe. Je conviensque les parents ne ſont pas toujous la cauſe coupable de ces triſtes événements. Il eſt des cauſes accidentelles qu'on ne peut prévoir, & dont il faut qu'on ſoit la victime, malgré toutes les précautions qu'on peut prendre. Il eſt auſſi des maladies qui ſont propres au fœtus ſi nous en voulons croire certains Auteurs, ce à quoi je n'adhérerois pas entièrement, ſi on en excepte les convulſions qu'Hipocrate a reconnu lui être naturelles. Il y a auſſi des maladies contagieuſes dont nous concevons aiſément

qu'il peut être atteint; mais si on compare le nombre de ces maladies propres ou accidentelles au fœtus, à celui des accidens qu'il essuye soit par la mauvaise santé des parens, soit par leurs mauvais régime, soit par leurs passions, soit enfin par leur imprudence; on conviendra que le dernier nombre doit surpasser infiniment le premier. C'est aussi ce dont nous sommes très convaincus par une fatale expérience. Trop souvent spectateurs inutiles des maux que nous avons prévus, & prognostiqués en vain, & par les signes caractèristiques qui les annoncoient, & par le peu de docilité qu'on avoit pour les avis qu'on s'imagine toujours que nous outrons; nous avons très communément le chagrin de ne pouvoir y porter aucun remède; les exemples tragiques en sont frapans. C'est la terreur du moment dont la légèreté devient bientôt victorieuse; on se flatte toujours qu'on sera privilégié, dans un sort qui est inévitable dans les mêmes circonstances.

Mais enfin supposons que l'enfant arrivé très heureusement à terme & avec tous les caractères qui annoncent un Etre vivant, & parfaitement disposé à vivre, que d'erreurs vont encore menacer sa vie naissante dans les premier, second, & troisième période!

Les enfans livrés à la vie ſans avoir le moindre pouvoir de vivre par eûx-mêmes, tombent à la merci des mains ſouvent meutrières. De combien d'opinions courent-ils les risques d'être les victimes infortunées ! Etres vivants ſans avoir l'avantage de vivre, presque purement paſſifs, leur yeux ne voyant point, ou dumoins preſque point ; leur oreilles n'entendent point ; leurs muscles n'ont pas le pouvoir de ſe contracter ni de s'étendre ; leur fibres tendres & facillement irritables, ne ſont capables que de mouvemens irréguliers & de ſenſations douloureuſes. Une mere, une nourice tue un enſant en le ſixant avec trop de vivacité, en l'alaitant avant de s'être reposée de la ſecouſſe d'une violente paſſion, en le réveillant ſans diſcrétion, en lui faiſant préſenter ou ſouffrir des odeurs fortes quoique agréables, en permettant des embraſſemens trop ordinairement ſuneſtes, & tant de moyens trop familiers dans un ſiècle auſſi vicieux que le nôtre, par les quels ces petits corps tout-à-fait ſpongieux, ſont ſi facilement imbibés des exalaiſons empoiſonées qui ſortent de ceux que les approchent. Vices ſcrophuleux, vices ſcorbutiques, vices qu'un homme honnête nomme toujours avec peine & dont les libertins font un jeu, vices compoſés de tous les vices qui forment des

ſantés miſérables ; tout cela eſt ſi commun aujourd'hui, que l'on doit toujours trembler pour ces tendres objets de tant de careſſes que l'uſage, la politeſſe authoriſent, mais que la bonne raiſon & la vraie tendreſſe devroient abſolument proſcrire.

Erreurs dans l'air qu'ils reſpirent ; dans la nouriture qu'on leur donne ; tout cela doit être proportionné à la tendreſſe des organes qui vont en être pénétrés entièrement. Que de précautions négligées à ces d'eux égards, ſont cauſe de tant de tempéraments purement factices ! Comment des enfans naturellement foibles n'en ſeront-ils pas victimes ; quand des tempéraments robuſtes doivent bientôt paſſer à un état de langueur & de foibleſſe à cauſe de ces négligences.

Erreurs dans la propreté qu'on doit à ces Etres commençans. Ils veulent être lavés, nétoyés, frotés, tantôt l'un, tantôt l'autre, tantôt avec une choſe, tantôt avec l'autre ; chaque Nation, à ces différents égards, a ſes propres uſages ; & j'aoute que chacun dans chaque Nation a auſſi ſes préjugés. Enſuite viennent les modes qui en fait d'éducation & de ſanté, font de grands maux à l'humanité, avant qu'elle prenne le courage de les proſcrire. Tout ce que l'expérience m'a fait connoître à ce ſujet, c'eſt que tous les extrêmes ſont dangereux. Le chaud

& le froid, les aromates avec lesquels on prétend leur fortifier la peau, les forts déterſifs & inciſifs avec leſquels on entreprend de les nétoyer, les ſpiritueux ou les odoriférants qu'on employe; en un mot tout ce qui n'eſt point auſſi ſimple que la Nature, leur eſt nuiſible, à proportion qu'il en eſt plus ou moins éloigné. Si on vouloit entrer dans le détail de toutes les erreurs que l'on commet journellement ſur cette matière, on ne finiroit jamais. Je me contente de les indiquer, & d'exhorter fortement ceux qui ſont dans l'état du mariage, de conſulter dans ces cas, non les gens à ſiſtême, ou à la mode; mais ceux qui, ſe faiſant un devoir d'obéir à la Nature, peuvent ſincèrement les éclairer ſur les moyens en uſage les plus raiſonnables, & qui par conſéquent méritent la préférence; car ce qui convient à un enfant robuſte, fait périr un enfant foible, *& Vice verſâ.* Il faut auſſi conſulter les ſaiſons & les climats, les différents états de leur peau, ſoit eſſentiels ſoit accidentels; leurs maladies, ſur tout des gardes dociles & vraies. Combien ce point eſt-il eſſentiel! Elles font ſemblant d'écouter nos conſeils avec reſpect, & quand nous avons le dos tourné, tout va ſuivant leur opinion, leur humeur, leurs caprices. Un apprentiſſage pour

les gardes de femmes en couche & des enfants, ne mériteroit pas moins l'attention de la société, que celui des sages - femmes. Il est encore des pays ou celui-ci est trop négligé.

Erreurs dans les habillements qu'on leur donne; des maillots qui les inquiétent, les pressent, & s'opposent au développement de leur foibles organes; des bandes qui les serrent, & les mettent à la torture, ou gênent toutes leurs fonctions. On leur ôte l'usage des membres, & on est cruellement insensible aux cris du jour & de la nuit qui demandent grace, & qu'on a la dureté de ne point écouter. Quand ils sortent du maillot, on les fait passer à une nouvelle torture. Corps de baleine qui les estropient & dévoyent les liqueurs de leurs canaux naturels; machines inventées par des Artistes perfides, des vils complaisans du luxe, & des ennemis de la Nature qu'ils ignorent, ou à la quelle ils ont le sot orgueil de vouloir faire violence. Cette taille, qu'on admire, seroit bien plus élégante, si elle n'eût point été corsée, baleinée &c. &c. Tant de tailles qui font pitié, exciteroient notre admiration, sans toutes les inventions qui ne sont bonnes que pour estropier. Cet enfant est contourné, contrefait; il faut pourtant bien y rémédier; j'en conviens avec vous, & au plutôt possible.

Otez lui ce corps qui le meurtrit, qui ſerre ſon eſtomac, qui enfonce le bout tendre de ſes côtes; qui en force les liaiſons; qui étrangle les muſcles, en dévoyant tous les ſucs nourriciers.

Peut-être que la Nature ſera encore aſſez forte pour le redreſſer d'elle-même; laiſſez lui en tout le ſoin; & vous, prenez ſeulement celui d'un bon régime Jusques à quand les peuples barbares, heureux de n'avoir point connu jusqu'à ce jour notre barbarie à ce ſujet, nous donneront-ils des leçons inutiles ſur un objet ſi important? Leur voix devroit être éloquente puisqu'elle eſt ſoutenue par l'expérience la plus heureuſe. Où voit-on des hommes généralement beaux & robuſtes; où trouve-t-on des femmes d'une taille exacte & avantageuſe, ſi ce n'eſt parmi les Nations qui n'ont point connu le maillot, ni les buſtes, ni les bandes, ou qui, ayant le malheur de les connoître, ont eu la ſageſſe de les proſcrire? Combien de perſonnes ſages évitent les ſouliers & même les bas, jusqu'à un certain âge, & ne défendent les extrémités qu'avec des chauſſettes?

Erreurs dans le repos qu'on leur accorde. Ils ſont gênés, étouffés, ſouvent enfoncés dans la plume, & le viſage caché ſous une épaiſſe couverte. La Nature eſt donc bien forte pour réſiſter

à des moyens si cruels, qu'on employe pour l'éteindre.

Quand est-ce qu'on laissera ces petits êtres en liberté dans un lit léger? Ils y crient parceque ils sont dans les chaînes; ils y étouffent; ils demendent la vie; vous la leur refusez. Pour les adoucir & les calmer, vous les étourdissez; vous les enivrez en les berçant le jour & la nuit; & quand, malgré tout cela, ils vous font encore appercevoir leur existance, vous les agitez vivement; vous les faites sauter; & après leur avoir troublé la tête; vous renversez tout l'ordre des mouvements intestins, & détournez l'influx du suc nerveux. C'est ainsi que vous leurs procurez des vomissements & des convulsions; souvent même vous les estropiez. Que de bossus & de boiteux dans le monde, qui n'eussent jamais été tels, si leurs petite Nature avoit été en liberté, dans la veille & dans le sommeil. Ce dernier qui leur est si nécessaire, est sans cesse troublé. Il en est d'eux comme des malades, chez lesquels nous défendons le bruit & l'entrée des amis. C'est un article sur le quel nous ne sommes presque jamais obéis.

On doit donc les coucher sur un petit lit, tel qu'il soit, où il n'y ait point de plume, où il ne puissent se blesser, où enfin ils soient en liber-

té. Ce lit doit être disposé de façon qu'ils ne puissent rien fixer, surtout d'éclatant ou de lumineux. Ils sont susceptibles de toutes les impressions: le bruit, la lumière, le changement subit de l'atmosphère, tout les étonne; & tout peut les confondre.

Erreurs dans leur nourriture; beaucoup sont privés de celle à la quelle la Nature leur a donné un droit sacré. On le viole sans inquiétude & sans remords; cet abus est devenu un usage qu'il seroit presque indécent de vouloir attaquer. La punition néanmoins ne suit que trop souvent de bien près les moqueries qu'on a l'habitude d'en faire.

Le lait des mères & des nourrices est la substance la plus propre à subir toute sorte de mutations par les émanations des corps étrangers, & par les digestions naturelles, & par les passions de l'ame.

Que de maladies donc nécessairement conséquentes à un aliment dont la bonté dépend de tant de causes naturelles & occasionelles. Le lait des animaux est moins sujet à ces variations. Ils ont cependant des moments terribles où leur lait est dangereux; car outre la passion nécessaire qu'ils tiennent de l'Auteur de la Nature, pour la multiplication de leur espèce, qui doute qu'ils

n'en ayent d'accidentelles & de très fortes?

Heureux les enfants privilègiés qui font nourris par des femmes faines, robuftes, & fans paffion, & qui peuvent fupporter une nourriture auffi forte. Car il eft à remarquer que les enfants trop délicats en périffent. Tout eft rélatif à cet égard ; & les erreurs fe commettent fuivant les différentes circonftances qui exigent autant de précautions dont on ne fait pas de cas. Puis donc que le lait de la mère, eft la nourriture destinée & préparée par la Nature même pour l'enfant, & que les obfervateurs ont remarqué que ce lait, quoique moins bon que celui d'une autre, lui eft cependant plus profitable, au moins généralement parlant, ne feroit-il pas plus avantageux pour celui qui en eft privé de ne point courrir les risques d'un lait étranger? Il eft même des cas, & ils font plus nombreux qu'on ne penfe, où on feroit mieux de les livrer tout de fuite à une nourriture préparée avec l'eau & le pain. Il eft certainement des enfants pour lesquels il n'y a pas d'autres moyens de vivre. Tels font tous ceux des femmes attaquées de maladies chroniques, de fcorbut &c. Cela mériteroit, ce me femble, un peu plus d'attention. Leur fanté apparente, en venant au monde, fait illufion fur les infirmités réelles de la merc. Mais cet en-

ſant de ſi belle eſpérance, eſt bientôt voué à la mort.

Erreurs dans le temps & la quantité de leur nourriture; on les ſuffoque à force de lait, ou de bouillie, malgré les cris & les efforts qu'ils font pour les repouſſer; on y revient à toute heure; & il eſt étonnant que de la manière dont on en agit à ces deux égards vis-à-vis de la plus part des enfans, il y en ait un qui y réſiſte. La Nature les a produits au monde, mais je crois que l'Auteur de la Nature fait ſans ceſſe de nouveaux prodiges pour déffendre leur foible vie contre tant de perſécuteurs. Où eſt l'homrobuſte qui, avec les excès & répétitions de nourriture, ne ruineroit, en peu de temps, ſon eſtomac? On voit des meres, des nourices, des gardes d'enfans qui non contantes de les gorger autant qu'ils veulent, ont encore la cruauté de les éveiller pour les remplir de nouveau. Qu'elle eſt donc la folie de prétendre qu'un eſtomac tendre; & dont la tunique eſt encore ſi facille à forcer, à déchirer, à paralitiſer, puiſſe ſe prêter à un régime ſous lequel ſucomberoit, en peu de tems, l'eſtomac le plus vigoureux?

Erreurs dans le changement de nourriture qu'exigent leurs différents ages. On continue trop long temps le lait, ou on les ſevre de trop bonne

heure, ou on les fait paſſer trop rapidement & ſans préparation d'une eſpèce de nourriture à l'autre. On n'a aucun ménagement, ni pour leur tempérament, ni pour leurs diſpoſitions actuelles, ni pour l'air nouveau qu'ils vont reſpirer ni pour les perſonnes auxquelles ils vont être livrés. Que de choſes à dire là-deſſus, dans le détail deſquelles on ne peut entrer, ſans ſe réſoudre à écrire des Volumes, que tous ceux & celles qui en ont le plus de beſoin, ne voudroient pas prendre la peine de lire! Mais par tout on trouve des Médecins inſtruits qui peuvent éclairer ſur les abus; & les endroits ou on n'en trouve point, ſont auſſi ceux où les abus n'exiſtent pas.

Une femme de la Campagne ſçait mieux ſa leçon ſur tout ce qui concerne le bien-être de ſon enfant, que les femmes les plus ſçavantes des villes; ſon lait, briſé & diviſé par le travail, n'eſt ni trop denſe, ni trop abondant, il ſera donc plus convenable; & elle ne cherchera point à ſe décharger d'un fardeau, fruit ordinaire de l'oiſiveté & des nourritures trop fortes.

Erreurs ſur la propreté qu'on leur doit, & les tems où il faut principalement l'exercer. Cet enfant pleure, ſouffre, s'agite; lavez-le, nétoyez-le, changez lui ſes langes; & vous le verrez

bientot tranquille ; mais on prend ſes propres commodités & non la ſienne. On néglige de le changer quand les cris témoignent ſes beſoins, ou on les change ſans néceſſité & dans des moments où le repos lui conviendroit le mieux. C'eſt ſur tout après le manger qu'il eſt important de ne point l'inquiéter.

Erreur dans les moyens de les divertir ; on les fait ſauter horriblement ; on crie, on chante, on les étonne per des geſtes impertinents & ridicules ; on les chatouille pour les exciter à rire; d'une ſotte mere, ou d'une ſotte nourrice qui s'eſt fatiquée à ce manège on les paſſe dans les mains d'autres ſottes qui recommencent la ſcène. On leur montre mille objets au deſſus de la force de leur vue, capable d'en changer pour toujours les juſtes reflexions ; enfin je m'imagine quand je vois un tendre nourriſſon ainſi balotté, d'une main à l'autre, apercevoir un petit chien, livré pour jou-jou à une troupe d'enfants qui le font périr de langueur à force de le manier, de le careſſer & de le tourmenter.

Ce n'eſt point par des moyens bruyants qu'on recrée les enfants ; & encore moins qu'on les appaiſe. On les étourdit ſans les calmer ; quand leurs petits ſens ſont un peu revenus, alors ils recommencent des plus belles ; pluſieurs ont enfin

recours aux narcotiques pour les faire reposer. Ce moyen barbare n'est encore que trop en usage; qu'on sache cependant que l'eau toute simple de pavot leur donne au moins des convulsions, & peut souvent les empoisonner.

Erreurs dans la précipitation avec laquelle on leur fait faire usage de leurs membres; on veut qu'un enfant marche avant qu'il ait des os pour se soutenir; on vient à son secours par dès lisieres, dont voici les cruels effets. Les Vertèbres s'affaissent; l'épine se tourne; les Epaules se haussent; les Viscères se compriment; de là tant de maladies actuelles ou futures qu'on apelle accidents, malheurs, mais qui ne sont que des suittes nécessaires de tant de Causes volontaires des parents, des nourrices, des gardes opiniâtres dans leur fantaisies, violentes dans leurs préjugés & absolument incapables d'entendre raison.

Erreurs dans le traitement des maladies. La plus grande est de se persuader qu'ils n'ont pas besoin de Médecins. On s'adresse à des guérisseurs d'enfans, qui donnent des remédes qui réussissent quelquefois, mais qui les plus souvent tuent. Il n'est point d'age cependant qui demande autant d'attention, de lumières & d'expérience, pour en suivre les maladies, ou pour les prévenir; je ne puis que louer la conduite

de quelques gens éclairés qui exigent tous les jours une visite du Médecin pout leurs enfans sains ou malades: cette dépense, pour ceux qui sont en état de la faire, est sans doute la mieux entendue & la plus nécessaire. Quelle tranquilité en effet ponr les parents d'être assurés de la vigilance d'un homme intelligent sur la conservation des plus chers objets de leur tendresse! Les acides dans les premières voyes & dans les humeurs, sont les causes les plus ordinaires de leurs maladies. Cette Thèse, posée par Hipocrate, démontrée par les Sydenham & les Bourhave, n'ose presque plus s'avancer avec décence, depuis que des Auteurs, dont quelque uns ont mérité la célébrité, ont prétendu prouver par l'analise chimique, que les acides des humeurs sont un être de raison. Ils le sont en effet dans l'analise chimique, mais ils ne sont que trop réels dans les liqueurs des gens foibles & principalement des enfans. Ils sentent l'aigre au point que l'odorat en est offensé. leur halaine annonce les aigreurs qui dominent dans leur estomac; & leur sueur, celles qui régnent dans leurs humeurs. Il seroit bien temps que les opinions fissent place à la bonne raison, sur tout, dans des choses que l'expérience rend aussi sensibles. On guèrit presque tous

les enfans avec un régime & un mélange bien combiné d'abſorbants, de ſavoneux, qui, par une opération douce, corrige les acides ſans irriter les nerfs des viſcéres; preſque toutes leurs maladies, ſi on en excepte les chroniques, ſe guériſſent ou ſe pré-viennent par ces deux moyens. Pour quoi donc ne pas convenir tout bonnement que preſque toutes leurs maladies ont pour cauſe les acides. J'avoue que le plus grand nombre de ceux qui les trai-tent en paroiſſent convaincus ; mais ils uſent de moyens mauvais ou impuiſſants. Les abſorbans dont on ſe ſert, corrigent peu les acides & reſtent en maſſe ſur l'eſtomac, par conſéquent ils ſont peu d'effet ſur la ſeconde digeſtion & ſur la bile : les volatiles alklis qui devroient être bannis pour toujours de la pharmacie des enſans, crispent & reſſerent leurs viſceres & per-fectionnent par conſéquent les obſtructions aux quelles il eſt intéreſſant de rémedier ; enfin on rend leur dentition difficile par des hochets ſu-perbes qui durciſſent les gencives, ainſi que les criſtaux ; ou qui outre ces mauvais effets, corompent encore les ſucs ſalivaires & gaſtri-ques; c'eſt ce que font très ſurement tous les hochets & les jou-jou de métaux, qui toujours compoſés d'alliage, communiquent inſenſiblement leurs poiſons à l'enfant qui doit s'en amuſer;

par tout ce que je viens de dire, on peut conclure à combien d'erreurs il faut qu'un enfant échape avant d'arriver à l'age où il peut marcher & où ses dents ont la force de broyer les alimens. La gloutonerie alors est le vice des enfans, leurs fantaisies & leurs caprices sont leurs boureaux; on s'empresse à favoriser les uns & les autres; bon-bon, friandise, patisserie de toute espece, qui iritent son apétit & ses petites passions, en chargeant son estomac. Refus proportionnés au nombre des sottes complaisances qu'on a eu, qui les aigrissent, ou les attristent. Molesse dans laquelle ils ne peuvent croître ni se fortifier. Tout ces préjugés sur l'Education subsitent encore & généralement & fortement, quoi qu'il n'y ait presque personne qui ne convienne que ce sont des préjugés; si on vouloit une fois être bien persuadé que la bonne habitude de l'ame, non moins que celle du corps dépend absolument, d'une bonne règle dans la nourriture & le juste emploi des choses non naturelles; (*a*) je pense que le desir général qu'on a de voir un jour, ses enfans

(*a*) Melior réddetur annima recto diœtœ usu Hipocrate *Liv.* *I.* de diœt. paragr. 34. A la fin du même paragraphe. Si sanum fuerit corpus, animi temperamentum sapiens existit.

ſans honnêtes, l'emporteroit enfin ſur toutes les erreurs auxquelles leur éducation eſt ſujette; il eſt cependant vrai, aumoins généralement, que les impreſſions reçues dans l'enfance & ſoutenue jusques à un certain âge décident de ce que nous ſerons dans le monde bons ou mauvais, actifs ou pareſſeux, bornés ou intelligents, utiles à la ſociété ou ſon fardeau. Tout cela ſe prend premièrement dans la nouriture & ſe fortifie par la bonne ou mauvaiſe Education; ainſi que les parents qui eſſuyent de certains deſaſtres humiliants ne s'en prenent pas tant au ſort, mais s'accuſent eux-mêmes: ce n'eſt point la déſtinée qui a fait cela; c'eſt la nouriture variée, abondante, échaufante qui a corrompu le ſang de cet enfant & ſes meurs; ce ſont les fauſſes tendreſſes, les mauvais exemples, les méchancetés ſpirituelles applaudies, l'amour du faſte & du Luxe célébré, la probité indigente avilie & mépriſée; voilà ce qui l'a rendu gourmand, friand, mal dangereux dans la ſociété, dépenſier, vain, faſtueux, dur, bas dans le malheur, & capable de tous les moyens flétriſſants pour réparer la mauvaiſe fortune qui peut bien étonner pour un moment les hommes vertueux, mais qui ne les accable jamais. D'après ce canevas de reflections, ſur la conſéquence de la première nouriture des en-

fants & de leur Education, quels ſont les parens honnêtes qui n'auront pas à trembler ſur la moindre négligence qu'on peut y aporter.

L'Enfence eſt une cire pour recevoir toutes les impreſſions, & un diamant pour les conſerver, quand elle les a une fois reçue. Tirez maintenant la conſéquence.

Il eſt queſtion de rendre les enfants forts, vertueux; ſans ſanté il ſont malheureux & inutiles: robuſtes ſans vertu, ils ſont des bêtes féroces. Tout ce qui contribue à la ſanté, diſpoſe premièrement à la vertu. Examinons donc les erreurs qui attaquent le principe phiſique dont le moral doit en ſuite tant ſoufrir. La délicateſſe de l'âge diſpoſe facilement à la moleſſe & juſtifie preſque aux yeux des gens raiſonnables, tout ce qu'on fait pour la favoriſer & l'entrétenir. De là ces ſoins de garentir les enfants des injures de l'air, de les couvrir ou découvrir à proportion de la rigueur des ſaiſons, les échauffer, le jour & la nuit, par des moyens réſervés aux ſeuls valétudinaires. On les rend ſi ſenſibles aux variations de l'air, qu'on eſt, pour ainſi dire, forcé de les ſouſtraire pendant une partie de l'année à cet élément ſi néceſſaire à une bonne ſanté, & qui dans ſes plus grandes fureurs ne bleſſe que ceux qui ſe ſont acou-

coutumés à le craindre. Les Lacédémoniens pouvoient se bien porter au millieu des glaces & des neiges sans autres vêtements que ceux qu'exige la pudeur, tandis qu'un Grec efféminé couvert de fourures n'auroit osé en essuyer les plus légères rigueurs; un Maltois suporte, tête nue, les ardeurs brulantes du soleil, tandis que dans l'appartement le plus frais, nous respirons avec peine pendant quelques jours de nos étés très modérés. Tout cela vient de l'habitude; le soldat qui a fait la guerre pendant quarante ans, a essuyé tous les airs & les climats, & de plus encore toutes leurs incommodités dont le commun des hommes a pu se garentir, se retire à soixante ans & jouit encore vingt ans & plus d'une vaste vieillesse. Point de ville qui ne nous fournisse de tels modèles; ils sont bien capables d'encourager à s'acoutumer à une vie dure & laborieuse.

Chacun, sans contredit, doit suivre l'usage du pays où il vit pour la forme des habillements, mais non pour leur tissure & leur nombre; moins vous couvrez cet enfant, plus vous le rapprochez de son état naturel qui est de ne point être couvert. Selon un Philosophe, tous les êtres crées ont reçu de leur Autheur les vêtements qui leur conviennent, aux hommes ain-

si

ſi qu'à bien d'autres animaux il a donné la peau, à d'autres les coquilles, aux arbres l'écorce &c. Ce ſentiment eſt net; mais j'en trouve l'application un peu outrée; puiſque de tous les êtres, l'homme eſt le ſeul qui ſoit déchu de l'état naturel. La condition eſt humiliante& facheuſe; il faut cependant nous y ſoumettre; & pour nous en conſoler, nous devons, autant qu'il eſt poſſible, nous rapprocher de ce premier état. C'eſt préciſément ce que nous ferons, en nous vétiſſant auſſi légèrement qu'il eſt poſſible de le ſuporter; & nous nous perſuaderons aiſément que nous pouvons ſupporter les habillements les plus minces, ſi nous faiſons reflection que des hommes comme nous vivent preſque ſans vêtements, dans des climats moins modérés que le nôtre. 2°. Que nous expoſons aux rigueurs des ſaiſons les parties les plus délicates de notre corps & celles dans lesquelles les humeurs circulent avec plus de peine. Nos petits maîtres vont au vent & à la pluye ſans chapeaux; nos femmes à prétentions, ſans autre bonnet que leurs cheveux, & une gaze ſur la gorge qui la voile plus tôt quelle ne la défend de l'air.

Le bras preſque nud, ſi on excepte un gand aſſez délié pour en laiſſer voir la beauté & la tournure, ou pour en cacher adroitement les dé-

fauts; une chauſſure qui ne fut jamais deſtinée à défendre les jambes ou les pieds du froid; Enfin ſi la taille n'eſt pas avantageuſe ou qu'elle commence à s'épaiſſir, alors une chemiſe & l'épaiſſeur d'une ſoye ſuffiront à cette femme délicate & valétudinaire, dont tous les appartements ſont calfeutrés, échauffés à ſe trouver mal, & où elle eſt enſevelie les trois quarts de ſa vie, accablée ſous des fourures & mollement enfoncée dans le duvet. Autant en dirai-je de ces élégants, fidèles imitateurs de tous les foibles des femmes, ſans avoir une ſeule de leurs vertus; Ces exemples dont nous ſommes les témoins, doivent plus nous frapper, que ceux que nous pourrions citer des étrangers. C'eſt auſſi par eux que je voudrois perſuader aux hommes de s'accoutumer à moins redouter l'air, ſes variations & ſes rigueurs. *Céſar*, *l'Empereur Sévère*, *Annibal*, alloient au milieu des injures de l'air; les bras la poitrine, & la tête nue. J'ai vu de nos guerriers imiter ces grands Héros. Je conſeillerai donc à tout le monde de ſe vêtir comme on l'eſt dans les aſſemblées, & dans les Cours. C'eſt là où la tête eſt découverte, & la taille dégagée de tous les habillements qui pourroient la groſſir. Si on ſe tenoit chez ſoi de même & éloigné du feu, que de rhumes, que de fluxions, que

d'accidents rayés du catalogue des infirmités humaines! Mais c'eſt un bonheur qu'on ne doit pas ſi-tôt eſpérer.

Je connois une Dame de quatre-vingt ſept ans, qui ne s'eſt jamais chauffée, n'a jamais porté d'habillementts chauds, & qui a élevés ſes enfans dans la chaleur & les fourures. Elle les a ainſi privés de l'héritage de ſa belle ſanté, bien plus précieux que les richeſſes qu'elle doit leur laiſſer. Une autre peu ſenſible au plus grand froid, & qui porte en Août & en Janvier les mêmes habits, éleveroit ſes enfans dans la même molleſſe, ſi mes conſeils n'avoient le droit d'être écoutés. Que feront donc les pères & meres, qui ſont perſuadés par une fauſſe expérience qu'on doit avoir la tête & les extrémités bien couvertes, & le corps triplement vêtu; puis que ceux qui ont expérimenté les effets ſalutaires d'une conduite oppoſée, donnent avec autant d'aveuglement que d'opiniatreté dans les mêmes abus?

Erreurs dans le manger. Les enfants ont deux vices à cet égard, qui s'oppoſent également à leur accroiſſement, & par conſéquent à leur faire un bon tempérament. Ils ſont gourmands & frians; ils mangent trop vite & par ce moyen, ils ne ſe nourriſſent, pas; ils mangent à la fois

& souvent sans appétit, différentes choses auxquelles ils sont invités par la seule friandise; de-là tous les accidents qui les désolent jusqu'à l'age de puberté, & souvent au-delà. Il faut, dit-on, les accoutumer à manger de tout; cela est vrai successivement; mais dans un seul repas, ce tout les rend malades. On les dispose certainement à des maladies souvent mortelles; matière à de grandes reflections pour des parens sages. Car il en est d'assez insensés pour ne point se corriger, même après la perte de toute leur famille. Un nouveau né les en console encore pour peu d'années, au bout desquelles il meurt victime des mêmes écarts, & des mêmes préjugés. Je ne parle qu'après avoir vu. Leur boisson n'est pas plus réglée; les eaux chaudes qui affoiblissent leur digestion, des liqueurs fermentées qui crispent leurs fibres, & produisent l'atonie dans tous les viscéres.

Erreurs dans leurs exercices. On devroit les leur permettre avant le repas, & les obliger au repos, mais à un repos agréable & amusant, quand leur estomac est plein. C'est tout le contraire; des mains des maîtres, ils passent au diner avec une tête fatiquée de l'humeur, de la crainte. Quelle disposition pour digérer heureusement! du diner, ils volent à des jeux qui sont

toujours violents, & par conſéquent nuiſibles par une perſpiration forcée, & enſuite ſubitement arrêtée, & par la digeſtion troublée qui a peine à ſe rétablir, & par les petites paſſions qui viennent aſſaillir l'ame, & toujours conſéquentes à la contrainte qu'on va leur faire eſſuyer, & à l'œil du Maître qui les flatte ou les menace.

Erreurs dans leur ſomeil. Ou on les fait veiller quand ils devroient ètre au lit, ou on trouble leur ſomeil quand ils dorment, ou on leur accorde un ſecond ſomeil qui détruit les bons effets du premier, dans lequel la nature a pris ce qui lui convenoit; le ſurplus l'acable. Je voudrois qu'on accordàt 10 heures de lit aux enfants juſqu'à l'âge de diſcrétion; le moins les touble; le plus les appeſantit.

Erreurs dans l'éducation morale. On voudroit leur former l'eſprit avant le corps. Ignore-t-on que jamais celui-là ne ſort le premier, ſans accabler l'autre. Un enfant à quatorze ans qui ſcait lire, écrire, parler quelques langues par le ſeul uſage, a bien employé ſon temps. Mettez le alors aux langues ſçavantes, aux ſciences abſtraites, à tout ce qu'on appelle connoiſſances qui nous font valoir dans le monde; il en acquérera plus dans deux ans, qu'un autre en douze. Car ſi on l'a élevé juſqu'à quatorze en cultivant continuelle-

ment ſon eſprit ſans le contraindre, il aura une aptitude étonante pour les ſçiences, & ſur-tout pour celles qui ſeront de ſon choix Car alors il apprendra par goût; & la paſſion lui fera facilement vaincre des obſtacles qui à bien d'autres paroîtroient inſurmontables. Qu'en arivera-t il? L'acroiſſement & les forces du corps ne ſeront point retardés par l'eſſor de l'eſprit; parceque cet eſſor ſera naturel & plutôt une récréation de l'ame qu'un travail. Jugeons en par nous mêmes. Je m'occupe ſix heures de ſuite, & ſans me fatiguer à une matière qui m'intéreſſe; une demie heure d'étude déſagréable me fatigue le corps & m'altére l'eſprit, ſouvent pour tout le jour. Mais cette éducation ne feroit pas le compte de bien des gens. On calcule l'état d'un homme dès le ventre de ſa mère A peine eſt-il né que tous les reſſorts s'étendent pour le conduire à ce but: bongré malgré, il faut qu'il y arrive; voilà l'unique & malheureuſe cauſe de tant d'Emplois ou médiocrement ou indignement exercés. Il n'y a pas d'homme à qui la Nature n'ait donné quelque talent particulier. Mais qu'il en eſt peu à qui il ſoit accordé de faire valoir ce talent de la Nature! Concluons encore une fois de tout ce que je viens de dire que les enfants ont bien

des ennemis à vaincre, avant d'arriver à l'âge de discrétion; aussi les trois quarts en sont-ils les victimes. C'est une triste vérité qui n'a plus besoin de démonstration; quand est-ce qu'on en tirera des conséquences pratiques pour le bonheur & la conservation de l'humanité? On ne s'en occupe point assez, & on ne fait pas attention que l'espèce diminue tous les jours. C'est un conte, me disoit dernièrement quelqu'un; il y a une portion essentielle de vie dans la Nature qui est toujours la même. Accordons l'hipothèse. Mais cette portion que nous diminuons par notre propre faute dans notre espèce, peut être distribuée aux insectes qui nous dévorent. Alors elle sera encore essentiellement la même dans la Nature, sans qu'il y ait parmi les hommes autant de vie qu'il pourroit & devroit y en avoir.

Concluons encore que les erreurs qu'on peut commettre dans l'éducation morale étant plus funestes à la santé que celle de l'éducation physique, il est très étonnant que la plupart des parents s'en occupent si peu. Pourquoi tant d'inquiétudes sur vos vieux jours pour accumuler des trésors sur la tête de cet enfant chéri? Occupez vous de votre vivant à l'enrichir de santé & de mœurs; & si vous y avez réussi, fermez les yeux tranquillement, persuadé qu'avec

la dixième partie de votre fortune il vivra plus riche & plus fortuné que vous ; c'eſt ce dont on aura encore long-temps peine à ſe perſuader. Quintilien a peint & déploré cet aveuglement avec ſon éloquence ordinaire. Enſuite Montagne avec ſa noble naïveté a pénétré dans les détails. Locke les a imité & enrichi ; un Auteur moderne les a défigurés.

L'expérience la plus conſommée, & puiſée dans l'uſage de toute les ſociétés, un fond naturel de probité, un attachement raiſonné à la religion, voilà trois qualités ſans leſquelles un homme ne réuſſira jamais à traiter même ſpéculativement de l'éducation morale. Nous ſommes empoiſonnés de fauſſes éducations, comme nous le ſommes de prétendus donneurs d'éducation.

CAPITRE DEUXIEME.

Du peu de Connoiſſance de ſoi-même.

DE toutes les connoiſſances humaines, il n'en eſt point de plus recomandable ni de plus généralement récomandée que celle de ſoi même; c'eſt ce donc tout le monde convient. Rien de plus ordinaire que d'entendre dire, même par les plus ignorans; prémierement, connois toi toi-même; c'eſt néantmoins de toutes les connoiſſances, celle dont on fait aujourd'hui le moins de cas.

Un Monarque intelligent connoit toutes les parties de ſon vaſte empire, en diviſe les reſſorts, en balance tous les mouvements; mais il ignore d'où part un accès de colere qui le met pour un inſtant au rang d'un homme très ordinaire. Il ne peut rendre raiſon d'une colique prête à le renverſer de ſon trône, & ſouvent il ignore jusques aux noms des troubles les plus légers qui menacent de déſoler ſon exiſtence.

Ce Général a gagné vingt batailles dans lesquelles il eût pu obtenir une fin digne de ſa renommée; une débauche dont il n'a pas connu

la conséquence le fait mourir, comme un homme de la lie du peuple, & lui fait regretter amérement de n'avoir pas été la proye d'un boulet de canon.

Ce sçavant connoit tout le globe dont il a même entrepris de mésurer l'étendue ; un mal au doigt, que son jardinier auroit sçu connoître & guérir, termine, en peu de jours, ses voyages intéressants & sa vie sçavante.

Un homme de lettres prend, pendant quinze ans, des poudres qu'il ne connoit point, pour une maladie qu'il connoit encore moins ; & une Académie célèbre qui a gémi de son aveuglement, trouve, après sa mort, qu'il ne la doit qu'au poison lent contenu dans ces poudres.

Enfin une femme d'esprit rassemblant chez elle des hommes du plus rare génie, parle tous le jours à son Médecin des *infirmités de sa chienne*, & prend habituellement à son insçu, & sans sçavoir pourquoi, les fameux grains de vie.

Ces exemples ne sont pas rares ; voilà sans doute une erreur bien déplorable & j'ôse dire flétrissante pour l'humanité ; étudier, s'intéresser à tout ce qui est hors de soi, s'ignorer & se négliger soi-même, tel est le lot des trois quarts & demi des hommes.

Il eſt évident que ſi on pouvoit rémédier à ce dégout qu'on a ſi généralement pour la connoiſſance de ſoi-même, on trouveroit par là l'antidote de presque tous les maux qui nous déſolent, & on rendroit à l'humanité une existence plus longue, plus ferme & plus agréable. Car ſi le plus grand nombre a cette connoiſſance qui ouvre la porte à une infinité d'autres auſſi agréables qu'utiles, il ſeroit facile d'éclairer, de ſoulager même le plus petit qui l'auroit négligé.

On paſſe, ainſi que je l'ai fait voir dans le Chapitre précédent, les 18 ou 20 premières années de ſa vie à apprendre un peu de latin & de grec, à diviſer & figurer un diſcours, à réſoudre un poblême, & faire un argument en forme.

Je voudrois que, ſans avoir négligé les choſes, on eût ſur-tout inſtruit ce jeune homme à ſe juger lui-même. Au lieu d'avoir tous les vices qu'on peut avoir déjà acquis à cet âge, il en auroit toutes les vertus, il ſeroit religieux; car il ſçauroit, autant qu'il eſt poſſible aux intelligences bornées, toutes les rélations auguſtes de ſon être avec l'Etre ſuprême; tempérant, car il connoîtroit phyſiquement à combien de déſordres la Nature humaine eſt expoſée par les vices contrai-

res ; bon citoyen, puisqu'il ſeroit évidemment convaincu de la néceſſité de l'ordre & des effets excellents qui en réſultent pour la félicité publique, eſſentiellement liée avec la ſience ; tranquille & honnête dans ſes paſſions, dont on l'auroit ſans ceſſe formé à uſer avec cette modération, qui les rend ſi délicieuſes pour celui qui en connoit les juſtes bornes.

Enfin il auroit appris à juger & par là même ſe trouveroit en état de faire les progrès, les plus rapides dans les ſiences plus brillantes & moins utiles. En effet le jugement eſt la ſience de toutes les ſiences ; mais cependant celle de très peu de ſçavants, qui ſelon Sénèque apprenent & ſavent parler les langues de ceux qui les ont précédés, ſans avoir le temps de penſer ni de parler par eux-mêmes. Tel a lu touts les Auteurs anciens & modernes & eſt en état d'en rapporter les plus beaux traits, qui n'a pas encore penſé à en juger, ou eu la capacité de le faire. Sa mémoire ſans doute eſt chargée d'une infinité de connoiſſances ; mais ſon eſprit eſt vuide de jugement. Il n'eſt pas queſtion de parler, continue Sénèque, mais il faut gouverner c'eſt à dire juger. *Non eſt loquendum, ſed gubernandum.*

Ce Sçavant qui a perdu ſa ſanté, dès ſa jeuneſſe, par des études forcées & qui dans un age

plus mûr continue à la ruiner encore par des veilles mal dirigées; envoyez-le commander une armée, rémédier aux troubles d'une Ville ou d'une Province; employez-le enfin dans les extrêmités facheuses où une tête bien organisée & utilement meublée vaut mieux que des soldats. Ne vous attendez point à trouver en lui un Archimède capable d'étonner & confondre les ennemis, par les inventions les plus extraordinaires, ni un Socrate brave, tranquille & intelligent dans les combats, ni un Cicéron appaisant la sédition de Rome, ni un Caton maintenant la liberté Républicaine, au milieu des factions les plus imposantes, ni un Lucullus, passant rapidement de la contemplation philosophique à la tête d'un armée, où il montre plus d'habilité & plus de jugement, que les Généraux qui avoient porté les armes & commandé dès leur jeunesse (*a*). Les anciens Perses étoient bien persuadés que la connoissance de soi-même étoit le principe de toutes les autres, & l'unique fondement d'un Gouvernement heureux en toute chose.

Ainsi celui qui par le droit du sang devoit un jour les gouverner étoit, à l'âge de 14 ans, déposé entre les mains de 4 Gouverneurs, qui en

(*a*) Essais de Montagne.

répondoient à l'Etat & n'avoient d'autre emploi que celui de le rendre religeux; vrai dans tous ses jugements, maître de ses passions, & brave: je pense que celui qui devoit l'instruire à être brave, étoit fort inutile; car la bravoure a-t-elle jamais manqué à un homme religieux, vrai, & maître de ses passions? Il est aussi digne de remarque que dans le nombre de ceux qui étoient préposés à une éducation aussi précieuse, on n'y voit point de Médecins. On en trouve la raison dans l'histoire même de ces anciens peuples. Le Prince dont on commençoit l'éducation de l'esprit à quatorse ans, avoit, à cet âge, le corps formé, & jouissant d'une santé robuste. On ne soupçonnoit pas que dans la suite, elle pût éprouver aucune variation dans un homme, qui n'avoit d'autre efforts à faire que de se bien connoître, & de se rendre vertueux. *En effet, c'est entrer* alors dans une carriere de santé qui bannit pour jamais les variations & les tristes vicissitudes, qu'éxigent les secours de l'art. De tempérant par éducation, on continue à l'être par raison; & les passions développées & arrêtées dans leur justes bornes, ne laissènt point à l'ame ces impressions douloureuses qui fatiguent le corps, ou ces desirs vains qui épuisent l'imagination, en jettant tout le systême nerveux dans un désordre & une irritation,

qui fait le deshonneur des ſçiences vaines, & le ſupplice de ceux qui s'y ſont épuiſés; ce ſont elles qui ont dégradé les mœurs & la ſanté.

Les Grecs ceſſerent d'être ſains & vertueux, quand ils devinrent ſçavants, dit Sénèque. Tandis que ceux d'Athènes avoient le privilège de donner des Orateurs, des Poëtes, des Peintres, des Muſiciens & des Sculpteurs; Sparte mépriſant la vanité de toutes ces connoiſſances, & ne faiſant cas que de celles qui ménent à la vertu de l'ame & à la ſanté du corps, donnoient des hommes robuſtes vrais & généreux, des Légiſlateurs & des généraux invincibles. A Athènes on parloit éloquemment des Dieux; à Sparte on les craignoit. A Athènes on voyoit des Médecins fameux, à Sparte on n'en connoiſſoit pas le beſoin. Là on défendoit avec autant de ſubtilité, que d'énergie les droits des citoyens; ici les droits ſacrés n'étoient jamais violés. A Athènes enfin on exerçoit en mille façons l'eſprit & la langue; à Sparte l'ame & le corps. Je laiſſe à juger lequel de ces deux peuples a été le plus riche en connoiſſances, & le plus fortuné.

Ce que nous conſervons encore de bon & de vrai, nous vient des mœurs Lacédémonienes: mais combien ce bon & ce vrai ſont-ils offuſqués par les mœurs Grecques, que nous avons non ſeule-

ment trop bien conſervées, mais ſur leſquelles encore nous avons infiniment renchéri: de ſorte que nous ſommes aujourd'hui plus empoiſonnés, que jamais de leur vaines Sciences, de leurs arts inutiles & dangereux, de leurs ſophiſmes & de la corruption de leurs Mœurs.

Il n'eſt pas poſſible d'être heureux, ſans être vertueux. Je ne crois point qu'il exiſte au moins réellement une philoſophie aſſez monſtrueuſe pour nier ce principe. Il n'eſt pas moins vrai qu'on ne peut être vertueux ſans la connoiſſance de ſoi-même.

Ainſi un Médecin n'eſt pas moins fondé qu'un Orateur Chrétien à inviter les hommes à la vertu. Si vous êtes ſobre, vous jouirez d'une ſanté robuſte & vous en jouirez long-tems. Si vous êtes juſte & vrai, vous aurez la paix avec tout le monde & jouirez de cette heureuſe tranquillité, ſi propre à fortifier la ſanté. Si par quelques événements extraordinaires auxquels il ſemble que quelques honnêtes gens ſont deſtinés, on trouble votre repos; ce ſeront des orages d'une trop courte durée pour troubler eſſentiellement votre vie. Enfin ſi vous chériſſez l'ordre, rien ne portera le tumulte dans votre exiſtence. L'empreſſement avec lequel on ſe porte à acquérir des connoiſſances étrangères à celle de ſoi-même, devient aſſez commu-

communément le principe d'une mauvaise santé, parce que outre que cette étude est par elle-même très fatiguante, on y observe ordinairement une mauvaise méthode, qu'on a puisé dans l'éducation & dans laquelle on continue quand on devient son maître. Dites à cet homme de Lettres, qu'il convient à sa santé qu'il quitte pendant quelques jours les études; cela ne se peut, vous repondra-t-il; je dois finir cet Ouvrage; le public l'attend. Un autre, c'est un discours qu'il doit prononcer tel jour. J'en trouve un troisième plus raisonnable; il consent à tout, & conçoit qu'il pourra penser & méditer plus agréablement encore en se promenant, qu'en restant tristement enfoncé dans son Cabinet. Ce dernier prononcera au jour marqué, avec autant de force que de facilité, un discours qui sera tout entier le fruit de sa méditation. L'autre accablé sous le poids des pensées des autres, qu'il a mal digérées, ou manquera de forces pour parler, ou répétera sans ordre & avec peine des morceaux qui ne sont point de lui. Un habile Comédien peut bien donner de l'ame aux pensées des autres, jusqu'à nous en faire oublier pour un moment les Auteurs: cela se fait à l'aide des interlocuteurs, & parce que nous nous disposons & nous prêtons volontiers au prestige de l'illusion. Mais un Orateur, tel bon Comédien

qu'il puiſſe être, & tel bien diſpoſé qu'on puiſſe être en ſa faveur, n'en impoſera jamais aux connoiſſeurs, en débitant des oracles qui ne ſont pas de lui. S'il a pris tout ſon diſcours ailleurs, quel travail pour en charger ſa mémoire & quelle honte, quand un mauvais plaiſant fera voir l'inſtant d'après, ce magnifique diſcours imprimé depuis plus de vingt ans.

Si aux phraſes des autres il a eu l'adreſſe de coudre quelques unes des ſiennes, il trouvera encore quelqu'un qui décompoſera la pièce, & après avoir rendu à chaque Auteur les morceaux qui leur appartiennent, prouvera que ce qui en reſte ne méritoit certainement pas ni d'être dit ni d'être entendu.

Comme c'eſt donc le plus ſûr d'étudier par méditation, c'eſt auſſi le plus avantageux pour la gloire de l'homme de Lettres, qui ſe montre en public, & le plus ſalutaire pour ſa ſanté, puiſqu'il éxerce l'eſprit & le corps en même tems. Les anciens Philoſophes liſoient peu, écrivoient encore moins; mais ils méditoient beaucoup & prononçoient des oracles. On peut ſans dèshonorer la littérature de nos jours, les propoſer pour modèles de connoiſſances & de méthode pour les acquérir. Bien des valétudinaires qui aiment les ſçiences, pourroient encore long-temps

prolonger leurs études & leurs emplois, & soutenir l'éclat de leur renommée, seulement en changeant de méthode, & quelquefois aussi d'objets. Quel livre précieux que celui qui donneroit des règles certaines à ce sujet, & qui feroit, dès la jeunesse même, prendre des moyens d'arriver à des connoissances vastes & utiles logées dans des hommes aussi sains de corps que d'esprit. Cet ouvrage est encore tout entier à désirer, malgré le nombre trop grand de ceux que nous avons déjà sur cette matière. Ici ce sont des fadaises & des puérilités révoltantes: là des anciens Philosophes ridiculement rhabillés: par tout des excès d'imagination ou d'imitation, qui, bien loin de nous mener au but, nous en éloignent. Ainsi, non seulement on étudieroit sans altérer sa santé; mais encore on apprendroit une infinité de moyens de la conserver & de la réparer.

Il est humiliant pour les hommes, & sur tout pour ceux qui ambitionnent de s'élever au dessus des autres par leurs connoissances, d'être moins instruits de ce qui leur convient, que les animaux qui leur sont à tous égards si inférieurs. Le chien (*a*) distinguera dans des milliers de *gramen* celui qui est le plus propre à le gué-

(*a*) Essais de Montagne.

rir : la chevre ſauvage connoîtra dans le *dictame* le beaume qui convient à la guériſon de ſes bleſſures ; La tortue trouvera dans l'origan le contre-poiſon de la vipère ; l'aigle ſçaura entretenir ſa vue perçante par l'uſage du fenouil ; & l'Eléphant enfin, pour ne pas accumuler tant d'autres exemples, aura l'addreſſe d'arracher de ſon corps & de celui de ſon maître, les traits qu'on leur aura lancé ; & ce ſçavant homme, Roi des animaux & qui ſouvent a aſſez d'orgeuïl pour s'eſtimer tel parmi ceux de ſon eſpèce, mourra faute des ſecours ſouvent bien légers par leſquels il pourroit encore vivre. Penſe-t-il donc que les vaines connoiſſances dont il s'eſt enrichi empêcheront ſa fibre de ſe deſſécher. Illiterati num minus nervi rigent, demandoit horace Epiſt. 8. 17.

Concluons donc de tout ceci avec le même poëte (*a*) qu'il n'y a de ſage & d'heureux dans ce monde que celui qui a trouvé la ſageſſe & le moyen de connoitre ce qui doit le maintenir dans une bonne ſanté.

Uno minor eſt Jove dives,
Precipuè ſanus.

Pour ce qui concerne la ſageſſe, ou plutot

(*a*) lib. 1. *Epiſt.* 1.

la connoiſſance morale de ſoi-même, j'aurai occaſion dans la ſuite d'en dire tout ce qui convient à mon ſujet. Il eſt queſtion dans celui-ci, des erreurs trop ordinaires dans la connoiſſance phyſique. Je les réduis à deux principales: ou ne point ſe connoître dutout, ou ſe connoître mal; j'aurai peine à prononcer lequel des deux eſt le plus funeſte. Expliquons ces deux propoſitions.

On ne ſe connoit point du tout ſi on ignore abſolument les parties dont les liaiſons compoſent l'économie animale; on ſe connoit mal, ſi en pouvant nommer ces différentes parties & leurs liaiſons, on en ignore les uſages. Reprenons: ne point connoître les parties & les liaiſons de ſa compoſition animale, c'eſt voyager ſans ceſſe dans des ſentiers étroits & raboteux environnés d'abîmes, où un faux pas, l'écart le plus léger, nous fait précipiter. Marcher avec ſécurité dans de pareils ſentiers, c'eſt prendre ſon parti ſur la chute immancable qu'on doit faire inceſſament; & prendre un tel parti, eſt le comble de la folie. C'eſt cependant ce que font la plus part des hommes: auſſi leur arrive-t-il de faire, de bonne heure, cette chute funeſte, en perdant une ſanté qui ne revient plus, ou la vie, dans un âge où l'une & l'autre devroient être dans leur plus forte vigueur.

C'est une chose d'expérience, que de cinquante personnes que nous aurons connues, dans une Académie par exemple, à l'age de dix-huit ans, vingt ans après à peine en pouvons-nous nommer douze ou quinze qui existent. Et les cinquante existeroient encore, s'ils avoient appris à se connoître eux-mêmes.

Quoi donc, me dira-t-on, voulez-vous exiger que tous les hommes ou aumoins le plus grand nombre soient ou Phisiciens, ou Médecins? Je répondrai à cela que ce seroit une chose bien à désirer pour la conservation de l'espèce: mais qu'aumoins il n'est pas plus ridicule de proposer dans l'éducation de ceux qui sont nés pour acquérir des connoissances, d'y faire entrer celle-ci, que de vouloir qu'ils soyent géographes, mathématiciens, mythologistes &c. &c.

On ne trouve point ridicule qu'un homme s'instruise d'une infinité de pays où il n'aura jamais rien à faire; qu'il se familiarise avec toutes les divisions des lignes qui composent l'étendue; qu'il loge dans sa mémoire les noms innombrables des Dieux & des Déesses, leurs origine & tous les attributs monstrueux que l'imagination vicieuse des hommes leur a donnés, & on trouvera étonnant qu'on lui propose de connoitre aumoins le méchanisme essentiel de son être;

qu'il se familiarise avec les points & les lignes qui le composent, & qu'il s'occupe sérieusement & de leur origine & de leur usage & de leur destination.

Outre que l'un est beaucoup plus facile que l'autre, poura-t-on disconvenir qu'il ne soit aussi plus raisonnable & plus utile? Si les Phisiciens s'étoient autant appliqués à composer des méthodes & même des jeux pour rendre cette connoissance de bonne heure familiere, ainsi que l'ont fait les maîtres, les Rhéteurs, les Mathématiciens, les Géographes, les Musiciens & les Peintres, il est bien certain que les hommes ne seroient pas si neufs, & que beaucoup y seroient fort habiles. La mémoire qui s'en seroit une fois chargée, les retiendroit toujours, parceque les occasions de les y graver de plus en plus existent sans cesse, soit en nous mêmes, soit dans ceux que nous voyons. Il paroit même qu'il existe en nous un penchant très naturel vers cette science. Il est bien facheux qu'on l'étouffe des nôtre enfance par une foule d'objets trop propres à nous porter tout entiers ailleurs.

Mais enfin nous sommes à cet âge où maîtres de nos inclinations & de nos démarches, nous sommes encore assez jeunes pour acquérir de nouvelles connoissances, & profiter encore

long-temps des ſolides avantages qu'elles procurent. Vous avez aſſés de tems alors, malgré les fonctions de l'état que vous avez embraſſé, pour donner des heures & pluſieurs différentes heures à des maîtres de Muſique, de Peinture & d'autres arts ſouvent moins utiles. Croyez-vous, qu'un maître de Phiſique ſeroit moins amuſant & moins intéreſſant pour charmer le temps de votre loiſir?

Ce morceau d'architecture qui vous étonne; ces tons mélodieux qui vous enchantent, le coup de pinceau qui vous ravit, ont-ils quelque choſe de comparable à cette architecture ſublime que vous portez ſans ceſſe avec vous; aux tons admirables & preſque inexplicables de vos fibres, & à ces coups de peinceaux divins qui brillent ſur toutes les parties du voile qui couvre ce chef d'œuvre de la nature. Vous raiſonnez des uns avec tranſport, vous devriez rougir de l'ignorance qui vous force à garder ſur les autres un ſtupide & profond ſilence.

Mais ajoutera-t-on, ces connoiſſances ſont pourtant néceſſaires pour figurer dans le monde. Si on fait dépendre la néceſſité d'une connoiſſance des influences néceſſaires, qu'elle a ſur les agréments que nous eſpérons en retirer, je ſoutiens encore qu'il n'y en a point qui nous en procu-

sera plus & qui nous rendra plus intéressans aux yeux des autres que celle de nous mêmes.

Ainsi à tous égards, puisque on ne peut nier, ni sa nécessité, ni ses avantages sans un aveuglement aussi flétrissant que volontaire, je pense qu'on ne me sçaura pas mauvais gré de commencer non à donner une Méthode, mais à en tracer simplement le plan, pour engager à y prendre goût.

Notre corps est composé de deux sortes de parties; les unes solides; & les autres fluides. Les solides se divisent en parties dures & en parties molles.

Les dures sont les os, les cartilages & les ongles; les molles sont les ligaments & les tendons, les muscles, les membranes, les fibres, les nerfs, les artères, les veines, la chair, la graisse, la peau, la surpeau, qu'on nomme épiderme, les poils & les glandes.

Les os composent toute la charpente de notre corps. Sa partie la plus noble est la tête. Cette boëte osseuse qui ne paroit qu'une seule piéce qui renferme & protége avec force les organes délicats qui nous font penser & agir, est composée de huit piéces différentes engrênées les unes dans les autres, ou étroitement appliquées les unes sur les autres.

La première eſt l'os du front qui commence à la racine du nez, ſe termine près de celle des cheveux. où commence une ſuture qui ſe diviſe de droit & de gauche en s'engrénant avec les os pariétaux d'une figure quarrée, qui compoſent les deux parties ſupérieures des côtés de la tête, au ſommet de laquelle ils ſont joints par la ſuture ſagittale, & s'appliquent inférieurement par une ſuture nommée récailleuſe, aux os des tempes, circulaires en haut, & figurant par le bas un petit roc; ce qui leur donne le nom d'os piérreux. C'eſt dans ce bas que ſe trouve le conduit oſſeux de louïe, renfermant quatre oſſelets nommés à cauſe de leur figure, marteau, enclume, étrier, orbiculaire.

A la baſe du crane eſt appliqué horiſontalement l'os ſphénoïde; & au milieu de celle du front eſt l'os ethmoïde qui s'étend juſques à la cavité du nez. L'os qui couvre le derriere de la tête appellé occipital, ſe termine ſupérieurement par une ſuture appellée par ſa figure, lambdoïde & inférieurement on y voit un grand trou par où paſſe la moële allongée.

Au viſage ſont l'os maxillaire ſupérieur qui forme la plus grande partie de la joüe, l'os de la pomette qui en figure la partie ſupérieure, l'os unguis à-peu-près de la figure d'un ongle, cou-

ché près de l'orbite à l'entrée du néz. L'os du palais situé à sa partie postérieure ; le vomer qui forme la partie inférieure de la cloison du nez, & enfin l'os maxillaire inférieur, qui, ainsi que le supérieur, contient quinze ou seize dents, dont quatre sont appellées incisives, deux canines, & dix ou neuf molaires.

La tête est portée principalement par une colone composée de vingt-quatre vertèbres dont sept forment le col ; douze, le dos, qui forment le derriere de la poitrine, dont le devant est composé de vingt-quatre os courbés en demi cercle, & d'un os plat qui en couvre la partie supérieure, & s'étend en angle imparfait jusques au creux de l'estomac où il prend le nom de cartilage xiphoïde ; les cinq dernieres vertèbres appartienent aux lombes.

Cette colonne vertébrale va se joindre au bassin, & se repose sur le croupion ou *os sacrum*, qui avec le coccix forme la partie postérieure. L'os supérieur de chaque côté donne le nom aux os des isles, ou hanches, les inférieurs s'appellent *ischion ;* l'os pubis forme le devant du bassin.

Les os des extrêmités sont plus nombreux mais aussi plus apparents & par conséquent plus faciles à retenir. L'omoplate qui est plat, triangulaire, commençant à la prémiere côte, & finissant à la septième.

La clavicule eſt ſituée entre l'omoplate & le ſternum.

L'os du bras appellé *humerus* eſt ſeul; commence à l'omoplate dans la cavité duquel ſa tête eſt placée, & ſe termine à l'avant-bras dont les deux os appellés l'un le coude, l'autre le rayon, ſont unis en forme de charnière à l'os du bras & ſe terminent à la main qui eſt composée de trois parties.

Le poignet, appellé carpe, eſt composé de quatre os ſupérieurs & quatre inférieurs très irréguliers. Ils repréſentent une grote à-peu-près quadrangulaire dont l'attache commence au ſecond os de l'avant-bras. Ils ſont reſtés long-tems ſans nom juſqu'à ce que *Lycerus* leur en a approprié d'analogues à leurs figures & à leurs uſages.

Après les os du poignet, viennent tous ceux de la main juſqu'aux prémieres phalanges des doigts. Cette ſeconde partie de la main, appellée métacarpe, eſt composée de quatre os; le premier a ſa baſe au ſecond os du ſecond rang du poignet en prenant vers le pouce, & finit à la prémiere phalange du doigt indice. Le ſecond ſoutient le doigt long, le troiſième le doigt annulaire, & le quatrième le petit doigt

Chaque doigt a trois os appellés phalanges &

ils ne différent que pour la longueur & la grosseur, si on excepte le prémier os de la phalange du pouce qui ressemble plutôt aux os du métacarpe qu'à ceux du doigt.

En passant des extrêmités supérieures aux inférieures, on trouve à la cuisse un seul os appellé fémur, le plus long & le plus gros de tout le corps, d'une figure cylindrique & un peu courbe au milieu, articulé par en-haut avec l'os innominé, & en-bas avec le tibia, tourné en dehors par le haut, & par le bas en dedans.

Le tibia est un des grands os de la jambe. On en compte deux autres, sçavoir la rotule & le péroné. L'os tibia est triangulaire, articulé par en-haut avec les condyles de la cuisse, & par en-bas va se joindre à la rotule attachée à sa tubérosité par un ligament gros & fort.

L'os de la rotule ressemble à une chataigne & a en épaisseur la moitié de sa surface.

Le péroné est un os long, articulé supérieurement avec la facette inférieure de l'ongle du tibia, & par le bas, en partie par sa face cartilagineuse avec l'échancrure latérale du tibia, & en partie avec le premier os du piéd qui est de trois parties comme la main.

La prémiere appellée tarse, est composée de quatre os principaux & de trois petits. La seconde

qui va jufques à la racine des doigts appellée métatarfe, à cinq os qui forment enfemble une efpece de grille. On pourroit y compter deux offelets appellés fésamoïdes qui appartiennent au pouce. La troifième commence à la racine des doigts que l'on appelle orteils qui, excepté le pouce qui n'a que deux os, ont chacun trois os ou trois phalanges, mais plus petites que les doigts de la main. On remarque auffi dans leurs articulations des offelets infiniment plus petits qu'au gros orteil.

Les ongles font des lammes dures & tranfparentes, intimément appliquées les unes fur les autres, & prenant leur fubftance des mamelons nerveux de la peau qui fe durciffent, à mefure qu'ils gagnent les extrémités.

Excepté les dents qui font comme des chevilles enfoncées dans les alvéoles, tous les os fe tiennent ou par engrénèure, ou par charnière, ou par application.

Les cartilages, moins durs que les os, en garniffent & foutiennent les extrémités, pour en procurer les mouvemens divers auxquels ils font deftinés.

Aux ligaments commencent les parties molles des folides de notre corps. Moins durs que les cartilages, ils donnent aux os un nouvel appui

qui en facilite les mouvemens, ainſi que les tendons, qui ſont un aſſemblage très denſe de l'extrémité des muſcles, qui plus déliés & capables d'extenſion & de contraction, perfectionnent l'exercice de tous les membres.

Les membranes, compoſées de fibres ſerrées & régulièrement entrelaſſées, tapiſſent la ſurface des os, où elles prennent le nom de périoſte, & les cavités intérieures du corps où elles conſervent le nom de membranes. Elles ſont d'un ſentiment exquis.

Les fibres ſont des filets élaſtiques très fins qui entrent dans la compoſition des muſcles: toujours prêts à ſe racourcir à la plus légère impreſſion de l'ame, ou du corps, & qui ne s'étendent jamais ſans laſſitude, ou ſans douleur, quoiqu'elles ſoient par leur nature capables d'une très grande extenſion,

Les nerfs ſont des filets longs, poreux, blancs & creux, partant du cerveau & de l'épine & ſe diſtribuant à l'infini dans toutes les parties même les plus imperceptibles de tout le corps, où ils donnent le ſentiment & le mouvement.

Les artères ſont deux canaux creux, compoſés de pluſieurs tuniques, qui ſe reſerrent & ſe dilatent ſans ceſſe, prenant leur origine, l'une dans le ventricule droit du cœur pour porter le ſang au poumon; pour quoi elle eſt nommée pulmo-

naire; l'autre appellée aorte, distribue le sang dans toutes les parties du corps. Les veines d'un tissu moins solide que les arteres, en sont une continuation & rapportent au cœur le sang qu'elles en ont reçu.

La chair est un tissu de fibres, de vaisseaux, & de nerfs.

La graisse est un composé de plusieurs enveloppes qui en ont une commune nommée membrane adipeuse; elles contienent un suc huileux dont l'usage est en partie d'entretenir la souplesse des muscles.

La peau est une membrane poreuse, élastique, toute composée de fibres, de nerfs & de vaisseaux.

L'Epiderme ou surpeau est un voile extrêmement délié & fin, mais serré & fort, disposé en petites éminences & lignes spirales, plus épais, où la délicatesse du tact est moins nécessaire, se réparant facilement.

Les poils sont des filets creux, cilindriques, naissants de la graisse des mamelons de la peau, & perçant l'épiderme. Ils acquérent une longueur très considérable tels que les cheveux. Les glandes sont des petits corps mols, d'une substance granuleuse, qui leur est propre; couvertes d'une membrane & contenant des cavités pro-

propres à perfectionner la limphe, ou à séparer du sang certaines liqueurs.

Voilà en peu de mots le canevas des connoissances nécessaires de la prémiere composition de notre corps, que j'ai nommé solide.

Il en est une autre qui n'est pas moins importante, ni moins curieuse, qui est celle des fluides. J'entends par fluides toutes les liqueurs qui peuvent entrer dans le sang & s'en séparer. Et par le sang un mélange exact & travaillé de toutes les liqueurs qui circulent dans le corps.

Le chile est le résultat de tous les aliments que nous prenons, & la liqueur prémiere, qui fournit au sang tous les principes dont-il est composé. Il est par conséquent la première production des aliments; blanc, doux & léger, commencé par la mastication, plus travaillé dans l'estomac, & séparé dans les intestins, préparé par les glandes, perfectionné dans le réservoir où il acquert une légèreté, & une délicatesse qui le fait monter jusqu'à la veine sousclaviere gauche, d'où il passe par la veine cave dans le cœur, où il commence son mélange intime avec le sang.

Le sang est un composé d'une infinité de globules rouges & blancs, qui se divisent, & se subtilisent au point, qu'on ne peut se faire d'idée de leur petitesse. Ces globules sont noyés &

portés dans une sérosité, & liés par un suc gélatineux, plus ou moins épais.

Toutes les autres humeurs qui paroissent différentes du sang, n'en sont que des sécrétions, telles que le suc nerveux; la limphe, la moëlle, la synovie &c. ou des excrétions telles que l'urine, la salive &c. Toutes ces humeurs ainsi séparées, ont des réservoirs propres, d'où après s'être perfectionnées, & avoir servi aux différents usages auxquels elles sont destinées, ou elles réfluent dans la masse du sang, ou elles sortent du corps comme des parties excrémentielles, qui ne seroient propres qu'à en troubler l'harmonie.

Connoître jusqu'au moindre détail de toutes les parties solides & fluides de notre corps telles que je viens d'en indiquer un précis. C'est se connoître mal, si on en ignore les liaisons, les rapports & les usages. Ainsi quelqu'un connoîtroit mal la tête d'un homme, s'il ignoroit la construction du cerveau, la division de ses hémisphères, de ses lobes, leur valeur, leur figure, leur surface, & leur tissu, dans qu'elle partie se séparent les esprits animaux, celle où ils se perfectionnent, les arteres & les veines qui fournissent à ces esprits & les usages auxquels ils servent dans leur ramifications & leurs immenses contours, les productions admirables de la moëlle qui vont

vivifier jusques aux extrémités les plus éloignées, & remontent en filets innombrables dans le même siège d'où ils sont sortis. &c; toutes les causes au moins principales qui peuvent déranger les actions naturelles ou volontaires qui résultent, ou de leurs bonne conformation, ou de l'entretien de leurs accords. On en doit dire autant de la partie antérieure & inférieure de la tête & des autres viscères, entre lesquels l'Auteur de la Nature a établi une harmonie si intime, que le moindre ressort n'en peut être altéré, sans porter plus ou moins de trouble & de desordre dans l'économie animale.

Tel est en peu de mots le canevas de la connoissance phisique de soi-même, d'où résulte naturellement celle de son tempérament, sur lequel on ne peut se tromper, sans commettre, à chaque instant, les fautes les plus essentielles.

Mon Médecin connoit mon tempérament, disent prèsque tous les hommes: ne vaudrait-il pas mieux que vous le connussiez vous-même? Et si vous vous étiez bien étudié, qui pourroit le connoître plus sûrement que vous? C'est une sçience presque toute de sentiment; pouvez-vous donc sur une affaire de cette conséquence & que tant de circonstances, qu'un Médecin ignore, font si souvent varier, pouvez-vous, dis-je, vous en rapporter pleinement à des étrangers? Ceux qui

vous disent, tranquillisez-vous à présent; je connois votre tempérament, seroient bien mieux de vous inviter à vous conduire de façon à vous en faire un bon, à vous en procurer les moyens, & à solliciter continuellement vos propres lumières, pour les éclairer sans cesse sur ce tempérament qu'il est si intéressant qu'ils consultent, qu'ils suivent, & qu'ils ménagent.

Point de jactance dans notre Art; aucun ne demande plus de modestie & de crainte dans son exercice par les variations actuelles qui dérangent les spéculations les plus satisfaisantes, & qui nous ont paru les plus lumineuses. Vous avez été gouteux pendant vingt ans, cette goutte s'évanouit & vous jouissez d'une santé dont vous savourez toutes les délices; mais au bout d'un an ou deux, une néphrétique des plus violentes & dont vous n'avez jamais senti *la plus légère atteinte* vient vous *assaillir*; les remédes qu'on va vous administrer pour cette néphrétique qui en ont guéri mille autres, vous couchent en vingt-quatre heures sur le lit de mort. Devoit-on oublier que votre constitution essentielle étoit d'être goutteux, & que dans cette néphrétique vous l'étiez encore.

Je regarde donc non seulement les variations qui dérangent le tempérament comme un obsta-

cle trés difficile à vaincre; Mais je crois encore que le tempérament même le moins ſujet aux variations laiſſe encore bien des ténèbres à pénétrer, avant de pouvoir en établir le caractère. C'eſt une affaire presque toute d'expérience & de ſentiment; qui pourra mieux en juger que nous-mêmes; & qui peut mieux en diſtinguer les vraies ou les fauſſes nuances?

Les règles qu'on peut donner à ce ſujet ſont certaines en elles-mêmes; mais l'application en eſt malheureuſement ſi douteuſe! On ſçait les qualités qui établiſſent tel ou tel tempérament; mais ſcait-on bien à quel dégré ces qualités ſe trouvent dans tel ou tel individu?

C'eſt donc l'erreur la plus groſſière & cependant très générale de n'être point aſſez attentifs ſur nous-mêmes, pour ſuivre au moins les marques les plus eſſentielles qui diſtinguent notre tempérament de celui d'un autre.

Nous en connoiſſons quatre principaux. 1o Le bilieux qui réſulte de la chaleur & de la ſécheresſe.

2o. Le ſanguin où dominent le chaud & l'humide.

3o. Le mélancolique, composé du froid & du ſec.

4o. Le phlegmatique où ſéreux dans lequel le le froid & l'humide paroiſſent dominer.

Les bilieux ſe connoiſſent à leur chair maigre & dure, à la groſſeur des veines, à la force & la vivacité du pouls, à la rudeſſe & la ſéchereſſe de leur peau, & à la quantité de poils noirs dont elle eſt couverte; leur eſprit eſt vif, & s'agite ſans ceſſe, prompts dans leurs jugements, opiniâtres, impérieux & colères.

Les mélancoliques ont la peau liſſe, polie, brune, parſemée de poils noirs. Le pouls eſt dur & fort, mais lent, avec un peu d'embompoint. Ils ſont colères, mais avec reflexion, ſusceptibles de crainte & de triſteſſe, & diſpoſés à la vengence; leurs paſſions, pour être moins vives, n'en ſont que plus à craindre. Car ils ont l'eſprit juſte, capable d'établir, de concevoir de grands moyens, de vaſtes projets, & de les exécuter.

Les ſanguins ont une peau blanche, ſemée de poils bruns ou blonds, ſur leur teint brillent la fraicheur & le coloris. Leur pouls eſt libre, égal & modérément élevé: leurs chairs ne ſont ni molles ni fermes, leurs vaiſſeaux ſont larges & éminents; leurs muſcles faciles aux mouvements, exemts de fortes paſſions, incapables de grandes vertus, ſociables, bons, gais, francs mais légers.

Les phlegmatiques ont le pouls lent, petit & profond, les veines étroites & enfoncées, la peau blanche, unie & ſemée de poils blonds ou cha-

tains & fins. Leur chair eſt molle, graſſe & élevée, ordinairement ſujets à la pituite & à ſes incommodités: pareſſeux, ils ont beaucoup de paſſions, lents à concevoir, incapables d'exécuter, & auſſi peu propres aux grandes vertus qu'aux grands vices.

Voilà les principes généraux pour diſtinguer les tempéraments; mais que deviennent ces principes, quand par leurs conſéquences que j'ai ſuivi exactement, cet homme, par exemple, que j'ai jugé ſanguin a, ſuivant les circonſtances, les qualités du bilieux, & dans d'autres, celles du mélancolique & ainſi des autres, *vice verſâ?*

Je dois avouer que les confuſions de tempérament regnent beaucoup parmi les hommes, & que j'en connois plus, à qui on ne peut en aſſigner un de caractère, qu'il n'y en a dont on peut dire avec vérité qu'ils ſont bilieux ou ſanguins, &c. &c. De ſorte que je me crois fondé à dire que les tempéraments varient autant parmi les hommes que leur figure, quoique celle-ci ſoit ſouvent trompeuſe. Plût à Dieu que ceux-là fuſſent auſſi apparents, & faciles à reconnoître! D'où je conclus encore une fois que l'homme qui éprouve, ſans ceſſe par ſentiment, les qualités dominantes de ſon corps & de ſon ame, peut ſeul juger de ſon tempérament, & en diſtinguer,

autant qu'il eſt poſſible, le caractère eſſentiel.

Mais alors encore il ſe connoitra mal, ſi, en conſéquence de ce caractère déterminé, il n'embraſſe le genre de vie qui lui eſt propre. Ce bilieux, par exemple, qui ſe connoit tel, & qui ſe livre à tous les mêts échauffans, aux boiſſons ſpiritueuſes, aux exercices du corps & de l'eſprit qui enflamment le ſang, ſe connoit très mal: au moins agit-il comme celui qui ignore abſolument ſon tempérament, & ainſi des autres.

Voilà une erreur des plus funeſtes; on ſe laiſſe aller, dit on, à ſon tempérament: c'eſt à dire qu'on ſuit aveuglément tout cequi y eſt contraire. Ainſi, pour dernier exemple, mais qui ſera plus ſenſible parce qu'il eſt plus commun; ce phlegmatique devroit être dans un exercice continuel, pour déplacer & diſſoudre ces glaires qui l'incommodent, ces *viſcoſités qui obſtruent* les viſcères, pour fortifier ſes muſcles qui languiſſent; il devroit manger peu, boire encore moins; & vivre, ſoit pour le choix, ſoit pour la quantité, dans la diéte la plus exacte.

Mais c'eſt ſon tempérament d'être pareſſeux, gourmand, buveur. Il ſuit le travail qui lui eſt contraire, dit il, parce qu'il le fatique; il dort pour digérer; il s'enfonce dans la moleſſe pour engourdir ſes douleurs; il s'abandonne enfin pour

parler avec le vulgaire à ſon tempérament. Celui-ci eſt le pèire de tous: ſouvent formé par l'art, & l'enſant ordinaire de l'opulence & de l'oiſiveté.

Cherchez des phlegmatiques décidés parmi les ouvriers & les ſoldats. Vous n'en trouverez pas un ſeul. Le travail donne des vertus aux tempéraments qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles.

Mais que de pituiteux dans le ſein des richeſſes, dans les palais des grands, & à la ſuite des cours! Ils n'étoient pas nés avec ce triſte tempérament. Il n'eſt que factice dans le plus grand nombre; mais l'habitude l'a rendu comme naturel. Que de travaux pour le changer, que de ſagacité pour en diſtinguer les anciens principes ſi triſtement défigurés, que de force d'ame dans le ſujet pour s'élancer hors de l'abîme! Le projet ſeul en eſt effrayant. Des années ſe paſſent avant d'en concevoir la néceſſité, d'autres leur ſuccédent avant de pouvoir vaincre ſa répugnance: & une vieilleſſe prématurée arrive où enfin on raiſonne bien; mais où les forces manquent pour exécuter.

Ainſi on meurt victime de l'habitude ou plutôt du tempérament artificiel qu'on s'eſt formé ſoi-même; il eſt donc décidé que négliger de c...

noître ſon tempérament, & les choſes qui lui conviennent, eſt une erreur des plus funeſtes à la ſanté; & que de ſe repoſer pleinement ſur un autre du ſoin & de la conduite d'une pareille connoiſſance, c'eſt le comble de la ſtupidité.

CHAPITRE TROISIEME.

des Erreurs occaſionnées par l'exemple

L'Exemple eſt ſans contredit le poiſon le plus général & auſſi le plus ſéduiſant de la ſanté. Il ſe préſente à chaque pas, que nous faiſons, & on le prend avec d'autant plus d'avidité, qu'il convient à nos inclinations, & qu'il nous eſt offert trop ſouvent ſous le voile ſpécieux d'une autorité qu'on adule, ou qu'on reſpecte.

Une des grandes raiſons qui engagent les hommes à s'authoriſer de l'exemple, c'eſt que pluſieurs ſe perſuadent que la Médecine eſt un enchaînement d'expériences dans leſquelles on a fait choix des plus heureuſes pour les adopter, dans les mêmes circonſtances; que ce n'eſt point une ſcience miſtérieuſe dont les arcanes ſoient précîſément réſervés aux diſciples d'Eſculape; que

tous les hommes de bon ſens ont droit d'en raiſoner, d'en poſer les principes, d'en appliquer les conſéquences. Les premiers hommes, ajoutent ils, étoient auſſi fortunés que nous dans l'uſage des choſes propres à conſerver la ſanté & à la réparer. Les exemples de ceux qui les avoient précédé, ou qui vivoient avec eux, étoient l'unique fondement de leur conduite: un malade expoſé à la vue des curieux rencontroit ordinairement dans leur nombre un libérateur, ou qui avoit ſu traiter lui-même avec ſuccès une maladie ſemblable, où pouvoit rendre compte du reméde avec lequel d'autres l'avoient guéri. J'avoue que telle eſt la véritable origine de la Médecine, & qu'elle s'eſt maintenue telle juſqu'au ſiècle d'Hipocrate: malheureuſement les hommes ont trop bien continué à ſe guider ſur les mêmes principes, ſans faire attention aux imperſections ſans nombre qui accompagnent néceſſairement l'enſance des choſes les plus ſublimes & les plus réſpectables. Ils roulent avec opiniâtreté ſur le ſpécieux dont ils ſe font un rempart, & gardent ainſi toute la vie leurs inconſéquences & leurs maux.

Oui la Médecine eſt une ſcience ſublime & miſtérieuſe, & ceux qui l'enviſagent ſous un point de vue ſi facile, ſe trompent groſſiérement. Mille & mille vies d'hommes qui s'en ſont unique-

ment occupés, n'ont point suffi encore à en développer tous les mistères. C'est l'aveu triste, mais forcé des gens qui s'y appliquent, & je m'assure qu'il n'en est pas un seul qui ne reculât en entrant dans cette vaste carrière, s'il ne détournoit la vue de l'océan sur le quel il s'expose, & ne se faisoit continuellement illusion sur la profondeur de l'abîme qu'il ôse sonder; c'est bien le cas d'être trop persuadé que les exemples ne servent presque plus de rien; la grande diversité des maladies du même genre, la variété de leurs simptômes, les faces nouvelles qu'elles offrent sans cesse, la diversité des sentiments & des pratiques de ceux qui nous ont précédé, l'impossibilité de rassembler toutes les nuances & de comparer avec les Auteurs célèbres, qui ont à juste titre mérité notre confiance; dans lesquels nous trouvons tout dans une lecture indéterminée, & chez lesquels nous cherchons, presque toujours en vain les traits lumineux qui doivent nous guider pour le moment; voilà sans doute des difficultés, mais qui ne font que commencer la liste d'un nombre d'autres, trop immenses pour que j'ose entreprendre de les exposer.

Il s'en suivra au moins qu'il n'est pas indifférent de se conformer à la conduite de telle ou telle personne pour sa santé; puis qu'il faut tant de

lumières acquises & réfléchies, qu'on peut presque toujours douter avec fondement, que ceux qui nous donnent des exemples, soient bien en état de se bien conduire eux-mêmes. Ainsi ceux qui seront jaloux de leur santé, se garderont bien de se mouler sur les exemples des autres; car on peut assurer, sans crainte de se tromper, qu'en général ils ne valent rien, ou parce qu'ils sont en eux-mêmes mauvais, ou parceque étant bons, ils ne conviennent point aux circonstances dans lesquelles on se persuade qu'on peut les suivre.

C'est ainsi que j'ai vu des hommes prendre le lait à l'exemple de tels & tels à qui il avoit fait beaucoup de bien, être obligés de le quitter parce qu'il leur faisoit beaucoup de mal. L'exemple d'un homme devenu frais & vigoureux par l'usage du bain froid, a couté la vie à plusieurs qui croyoient pouvoir en user avec le même avantage: témoins ces vieux Sénateurs Romains, dont parle Pline, qui victimes insensées de la mode, alloient par air éteindre les tristes restes d'une chaleur usée, dans l'eau glacée. Tel se rendra fort en buvant de l'eau; un autre se rétablira avec du vin pur; celui-ci avec des boissons moyennes; celui là avec beaucoup de boisson & très peu de nouriture; quelqu'autre en mangeant bien & buvant peu. Qui pourroit expliquer les

différentes combinaiſons de toutes ces choſes, donneroit ſans doute un ouvrage très utile, mais immenſe. L'occaſion ſeule fournit à la penſée d'un homme ſage & expérimenté, celle qui convient pour le moment.

Quelle eſt donc la folie & l'ignorance de ceux qui prétendent aſſujettir tout le monde à leur régime. C'eſt ſans doute un grand écueil pour la ſanté que la ſociété de ces perſonnes qui ont l'air d'être ſaines, en menant une vie peu réglée, & qui diſent à tout le monde: vivez comme moi, je me porte à merveille. L'exemple eſt ſurtout redoutable, ſi, comme je lai déjà dit, il eſt donné par une perſonne en autorité.

Un Prince intempérant tue un grand nombre de ſes Courtiſans: ſans mœurs, il changera tous les viſages brillans de la Cour, en faces hipocratiques. &c &c. Les parents gourmands verront naître beaucoup d'enfants, & ſouvent n'auront pas la conſolation d'en voir parvenir un ſeul à l'age de discrétion: vicieux, leur exemple funeſte les aura énervé avant l'adolescenſe dans laquelle ils auront la douleur de les voir expirer.

Que les parents ſobres & vertueux frémiſſent en penſant que leur exemple ne ſuffit point à la conſervation de la ſanté & des mœurs néceſſaires à la ſanté de leur famille, qu'il faut encore être

ſur du bon exemple de ceux qui les aprochent & auxquels on eſt forcé, par bienſéance, ou par beſoin, d'accorder de la familiarité. Domeſtiques, Gouvernantes, Précépteurs, amis, maîtres, oh que d'Héloïſes ſéduites & perdues par les Abélards! Tous doivent concourir avec vous par les bons exemples à la conſervation morale & phyſique de votre famille.

Mais quel ſera le ſort de ces tendres victimes que vous ſacrifiez à des mains étrangères, hors de vos maiſons, de votre Ville, avant même que la raiſon les ait foiblement éclairés ſur les rélations qui exiſtent entre Vous? Ils vous perdent avant de ſçavoir encore pourquoi ils vous ont donné les tendres noms de pere & de mère. Connoiſſez-vous bien ceux à qui vous les allez confier? Avez vous bien calculé toutes les poſſibilités funeſtes d'une Education purement mercénaire? Que d'exemples dont vous ne pouvez pas même vous faire d'idée, feront rentrer, après quelques années, vos enfants dans vos foyers, avec une Education extérieure qui n'eſt autre choſe que le voile artificieux d'une infinité de mauvais germes, que vous verrez éclore ſucceſſivement & ſe développer avec un excès qui déſolera votre vieilleſſe: chatiment trop juſte & très ordinaire du peu de tendreſſe que

vous avez eu pour eux. Il n'eſt point de raiſon qui puiſſe nous engager à ne point éclairer par nous-mêmes l'Education de notre famille. Les affaires ; prétexte trop ordinaire, mais toujours vain ; en eſt-il une plus importante pour vous dans le monde, que celle à laquelle ſe rapportent même malgré vous, toutes les autres affaires que vous avez à y traiter ? Biens, honneurs, diſtinctions, autorité, crédit : tout cela gliſſe ſur vos têtes pour aller ſe repoſer ſur celles des vos enfants. Si toute-fois vous n'avez pas négligé la grande & l'unique affaire, qui étoit de les en rendre dignes par vos propres leçons & vos exemples perſonels.

De tous les mauvais exemples, il n'en eſt point de plus pernicieux que ceux que donnent les Médecins. Un homme qui recommande la témpérance, & mange avec excès, fait croire à bien des gens que toutes ſes leçons ſont un jargon de Médecine. Tel défend les eaux chaudes, qui ne craint point pour lui-même vingt-cinq taſſes de thé dans un après-diner. Un autre ne permet pas même un verre de vin, qui oſe en boire une bouteille au chevet de ſon malade; celui-ci défend le feu qui brule jour & nuit dans ſon cabinet : celui là, le tabac, dont il fait excès, ſans même y penſer; de ſorte qu'on pour-

pourroit lui dire ce qu'on objecta une fois à un professeur de Paris qui soutenoit avec une chaleur digne de l'Ecole, une Thèse contre l'usage du tabac & qui ne cessoit d'en respirer. Aumoins, lui dit l'argumentant, vous devriez mettre d'accord votre néz avec votre langue. On concevra aisément que ces exemples seront encore bien plus séduisants, s'ils sont appuyés par des raisonnements qui les justifient. C'est un piége dont il ne sera guères possible de se sauver, parcequ'on ne se persuadera pas aisément qu'un homme qui est censé faire une étude continuelle du bien & du mal phisique, puisse se tromper pour les autres & pour lui-même.

Ceux qui voudront se donner la peine de parcourir l'Histoire de la Médecine, jugeront combien ces exemples étayés de systêmes spécieux, ont fait de maux dans le monde. Tantôt l'excès du chaud a dévoré l'humanité; tantôt celui du froid l'a doucement anéantie. Nous vivons heureusement dans un siècle ou les Médecins ne dédaignent plus d'éclairer les malades sur les causes de leurs maladies & sur les indications qu'elles présentent; & où le plus grand nombre des malades a assez de connoissance, quoique superficielle, pour au moins avoir des doutes, & chercher à pénétrer la véritable valeur des choses

qu'on lui prèſcrit. En ayant indiqué le mauvais exemple comme une ſource féconde d'erreurs ſur la ſanté, je ne prétends pas corriger les hommes d'en être les infortunées victimes. Après encore mille ſiècles révolus, devinſſent-ils ſucceſſivement mille fois plus éclairés que le nôtre; on verra tout ce qu'on a vu depuis que les hommes exiſtent. La plus part des courtiſans ſuivront les exemples des Princes, les enfants vivront comme leurs parents, les diſciples épouſeront les inclinations de leurs Maîtres. L'homme enfin reſtera toujours indolent ſur ſon thréſor le plus cher dont il abandonnera le dépôt aux leçons & aux exemples des autres. Trop parreſſeux pour interroger ſa raiſon preſque toujours ſuffiſante à lui procurer les moyens de ſe conſerver.



CHAPITRE QUATRIEME

des mauvaises habitudes

L'habitude eſt une ſeconde nature: excuſe très favorable pour tous ceux qui veulent continuer à vivre dans leurs erreurs: excuſe à laquelle il ſemble que les gens les plus raiſonnables n'ont rien à répondre. Hipocrate lui-même paroit en avoir été ébranlé. Cependant, dit Cicéron, jamais la coutume ne deviendroit victorieuſe de la nature, car par elle-même elle eſt toujours invincible; mais nous avons laiſſé dégrader notre ame par des ombres, & des ſonges remplis de folie, par l'oiſivité, la langeur, l'abattement, victimes inſortunées des opinions & de la coutume qui nous amoliſſent & nous corrompent, de ſorte que dans la plûpart des accidents qui troublent nos jours, le tribut de la douleur ſe paye bien plus à l'habitude qu'à la nature. (*a*) Un riche

(*a*) Nunquam naturam mos vinceret, eſt enim ea ſemper invicta, ſed nos umbris, deliriis, otio, languore, deſidia, opinionibus, maloque more delinitum animum infecimus. Cicer. Tuſcul.

a la fièvre, de la même douleur qui ne troubleroit ni le repos, ni le plaisir, ni la danse, ni le rigoureux travail du paysan robuste; d'où nous pouvons raisonnablement conclure que nos habitudes & les opinions conséquentes sont les ouvriere de nos maux, comme elles le sont du bien dont nous jouissons. (*b*) Cela est si vrai, que ceux que nous croyons communément heureux par l'opinion que nous atachons aux avantages dont ils jouissent, sont, à les considérer de près, dans une véritable indigence. (*c*) Il n'est guére plus possible à un malade de quitter ses habitudes qu'à cet avare d'être heureux avec son argent. L'un ne peut comprendre comment on peut vivre sans vins, sans feu, sans femmes, sans mêts recherchés, sans chocolat, sans fourures; l'autre ne concevra jamais qu'on puisse détacher une légère somme de son thrésor pour un besoin raisonnable, ou pour un acte d'humanité. Tout est donc opinion parmi les hommes, & d'un principe aussi fragile partent nécessairement des habitudes vicieuses, sources inépuisables des maux phi-

(*b*) Ex quo intelligitur non in naturâ, sed in opinione esse ægritudinem. ibidem.

(*c*) In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est. ibid.

phisiques & moraux. Cette opinion, disoit l'Orateur Romain; est d'une nature efféminée & légère, également foible dans la douleur & le plaisir; c'est elle qui, quand elle nous a une fois plongés dans la molesse, ne nous permet plus de souffrir la piqure d'une mouche. Heureux si nous avions pris l'habitude de commander à l'opinion! Nous aurions bientôt celle de commander à la douleur. (*a*) Il n'est point de Philosophe qui n'en ait dit autant; & plusieurs nous ont prouvé la franchise de leurs conseils par leurs exemples.

J'ai connu un grand preneur de tabac qui a essayé avec succès d'y renoncer à l'age de 70 ans; un autre qui jusqu'à près de soixante, avoit passé pour le plus fort buveur des troupes de France; & qui, dès lors jusqu'à quatre-vingt & quelques années n'a jamais bu que de l'eau froide; j'ai vu encore des gens fortunés pousser la délicatesse à son dernier période, qui tombés dans la disgrace, sont devenus sains & vigoureux au

(*a*) Opinio est quœdam effeminata & levis, nam in dolore magis quam eadem in voluptate, qua cum liquescimus, fluimusque moltie apis aculeum sine clamore ferre non possumus. Totum in eo est ut tibi imperes. Cic. Tuscul.

au millieu des incommodités & des privations d'ont on n'auroit auparavant osé leur offrir la plus légère idée; de sorte que malgré toutes les autorités contraires, je me persuade qu'à tout âge, non seulement on peut, mais même on doit quitter les habitudes essentiellement mauvaises, & j'ajoute qu'on le sera toujours sans danger, quand on s'y prendra avec les précautions convenables. Ce vieillard qui a l'habitude de boire ses deux bouteilles de vin par jour, courra-t-il quelque danger si en diminuant sur sa portion un verre par semaine, on le réduit enfin à une demie bouteille? Il aura alors la juste mesure qui lui est nécessaire pour le fortifier; le surplus est un excès qui le desseche. Faut-il donc répéter encore que dans l'ordre naturel on ne meurt que de sécheresse? Cette femme qui boit trente tasses de thé, souffrira-t-elle quelque altération, si on diminue cette dose d'une cuillerée par jour? Au bout de trois mois elle sera arrivée, sans y penser, à la quantité qu'elle peut prendre, sans s'incommoder. Je puis assurer avec vérité que j'ai toujours suivi cette méthode avec succès, que j'ai conduit ainsi beaucoup de personnes qui s'étoient faussement persuadées qu'il étoit & dangereux & impossible de renoncer à certaines habitudes & qui s'en sont absolument défaites, sans

que jamais elles en ayent souffert le moindre dérangement. Mais ce qui est principalement la cause des mauvaises habitudes, c'est qu'on ne pése aucune des actions phisiques ni morales. On se laisse aller à toutes les erreurs dans les choses les plus ordinaires de la vie. On se fait des goûts, des penchants, des besoins qui prennent ensuite un ton de la nature, qui nous en impose & nous trompe.

Plus les choses sont ordinaires, plus les erreurs auxquelles elles sont sujettes sont nuisibles & constantes. On mange, on boit sans connoître ni les voyes, ni le but de la nutrition. On agit, on se repose, on veille & on dort, sans sçavoir pourquoi; on respire l'air sans le connoître; on laisse aller son ame à la joye, à la tristesse, à la colère, à la crainte, & à une infinité d'autres excès suivant les occasions, en un mot la plus part des hommes sont conduits comme de vrais automates, suivant les causes mouvantes qui donnent du ressort à leurs facultés corporelles ou spirituelles. Cependant l'homme étant composé d'un corps & d'une ame, & l'intelligence lui étant accordée par l'Etre suprême pour choisir ce qui doit pourvoir au bien-être de l'un & de l'autre, il me semble que tout homme devroit sentir que les moyens pour cela ne sont pas indifférents. Le manger

& le boire sont une nécessité humiliante qui nous met au niveau des animaux les plus vils Nous en faisons un affaire de plaisir & de faste ; & d'un acte ordonné pour réparer nos forces, nous les détruisons ou par l'excès, ou par le mauvais choix, ou par l'avidité avec laquelle nous nous y comportons. La nourriture passe rapidement au gosier & de celui-ci à l'estomac, sans avoir essuyé cette première digestion qui doit se faire dans la bouche. Les muscles languissent, les dents uniquement faites pour broyer, se gâtent & se perdent par l'inaction à laquelle elles sont réduites ; ce torrent de liqueurs qui découlent d'une infinité de glandes, s'altère, s'epaissit, obstrue, enflamme & abcéde les orifices de ses petits réservoirs : que de maux qu'on pourroit prévenir par une bonne mastication, & que d'agréments on pourroit se procurer ! Que le beau-sexe, si jaloux de la fraicheur de la bouche & de l'éclat de l'émail des dents, sache qu'il n'y a point d'art qui puisse lui procurer l'une ou l'autre. Une nourriture saine, bien broyée, & par conséquent pénétrée des sucs salivaires ; voilà le véritable opiat pour la fraicheur de la bouche & la beauté des dents.

Les aliments ainsi avalés descendent dans l'estomac ou différentes liqueurs les attendent pour les diviser encore plus ; mais ne rencontrant pas

les premiers ſucs avec lesquels ils ſont deſtinés à s'unir, ils les pénètrent difficilement. L'air qu'ils renferment, ne peut ſe développer. La fermentation qui eut été douce & prompte, d'abord lente & accablante, devient enſuite tumultueuſe, ſans ſubtiliſer les matières. La chaleur eſt étouffée, les mouvements muſculaires ſont irréguliers & impuiſſants, les artères engourdies, le balancement du diaphragme répond à la reſpiration qui en eſt ſingulièrement dérangée, & l'action preſſante des muſcles hypogaſtriques affoiblie.

Qu'on ne ſoit donc plus ſurpris de tant de mauvaiſes digeſtions, ni de voir tant de perſonnes cacochimes; le chile qui réſulte de tant de deſordres peut-il être abondant & bien préparé; & étant porté au ſang, quels vices ne communique-t-il pas aux humeurs qui s'en ſéparent pour ſortir enſuite de leurs réſervoirs & ſe mêler à un nouveau chile, qu'ils n'auront plus la force de ſéparer de la maſſe de la digeſtion, ni de le perſectionner? Les biles n'auront point cette amertume capable de diſſoudre les glutinoſités; on ne trouvera plus dans les ſucs pancréatiques cette vertu ſavoneuſe qui aide ſi puiſſamment le chile à paſſer dans les veines lactées; ainſi le chile mal préparé arrivera à ſon réſervoir où il gâtera la limphe qui ſe dégorge avec tant d'abondance & par tant de Vaiſſeaux

qui lui ſont propres, pour ſe mêler intimément avec lui, & être enſuite porté perpendiculairement contre ſon propre poids à la veine ſous-claviere par le canal torachique, & delà dans le cœur, où il communiquera ſes premiers vices également capables d'altérer les ſolides trop ſenſibles à l'impreſſion des fluides indigeſtes ou corrompus. Ainſi donc tout ce qui entre dans la compoſition du ſang, eau, huile, ſel, ſalive, *mucus*, bile, limphe, & eſprits même; tout participe à cette prémière erreur de la digeſtion qui conſiſte à avaler avec avidité des morceaux qui ne peuvent bien nourrir qu'autant qu'ils ſont presque digérés dans la bouche, avant de tomber dans le Ventricule.

De cette erreur il eſt aiſé de ſe figurer toutes celles dans lesquelles on tombe ſur la manière de ſe nourrir. Ces mêts ſalés & de haut goût, ces boiſſons généreuſes qui jamais ne permetront au chile, quelque mutation qu'il ſubiſſe, d'arriver à cette douceur & cette fineſſe qui le rendra propre à ſimpatiſer avec le ſang. De-là tant de maladies qui ne ſont que des efforts puiſſants ou foibles de la nature pour rétablir l'harmonie que nous troublons de gaité de cœur. Sans ceſſe cette nature bienſaiſante combat pour nous, & ſans ceſſe nous allumons en nous-mêmes les gue-

res qui la désolent. L'estomac première victime de notre intempérence devient capricieux, foible, douloureux, & enfin incapable de ressort. Les poumons s'offensent, s'irritent, s'enflamment & se desséchent. Au défaut du ressort de l'air corespondent toutes les imperfections des mouvements du cœur, d'où naissent les angoisses ou palpitations trop communes & auxquelles jamais d'autre spécifique qu'un régime sage n'aportera de reméde, quoi qu'en disent les magnifiques promesses des Empiriques: De-la aussi l'influx irrégulier des esprits qui répondent trop parfaitement aux vices d'un sang, & d'une lymphe incapables de les créer & de les réparer. De-là enfin les ébranlements ou l'atonie de tout le systême nerveux. Tels sont en général les tristes effets qui résultent ou de l'avidité, ou de l'excès dans la quantité & la qualité des aliments.

Mais il en est d'autres encore, en supposant que toutes les digestions soient bien faites, sur lesquelles il est important de faire quelques réflections. Le chile intimément uni au sang par différentes circulations, doit diminuer à proportion de ce qu'il augmente, sans quoi, semblable à un torrent, il romproit les puissantes digues que la nature lui oppose sans cesse. Il ne faut donc négliger aucuns des moyens qui facilitent l'expulsion,

ou d'un ſuperflu des bonnes humeurs, ou des matières qui en réfluant dans la maſſe, pourroit la corrompre. Les deux principaux que la nature nous indique, ſont le repos & le mouvement. Il paroit ſingulier que deux actes ſi oppoſés en apparence puiſſent tendre au même but. Mais c'eſt ici encore que les erreurs abondent. Un ſommeil doux & paiſible dans un homme ſain, le purge par une tranſpiration inſenſible d'une grande partie du poids qui l'oprime infailliblement, s'il n'en eſt réguliérement déchargé.

Ce même ſommeil procure encore des avantages qui ne ſont pas d'une moindre conſéquence pour la ſanté. Il tranquiliſe l'ame, reſtaure les eſprits, fortifie le corps, & raſraichit toutes les liqueurs deſtinées à lubréfier les parties. Je ne dirai point en combien de façons on ſe prive de tant d'éffets ſalutaires qui opérent une bonne ſanté. Il faut tant de conditions pour bien dormir. Veiller le jour, ſe repoſer la nuit, entrer au lit avec un corps léger & une ame calme, n'être point trop couvert & garder toujours le même lit. Que tant de gens qui ne dorment point, ou qui dorment mal, faſſent à préſent le compte de tant de fautes qu'ils comettent à ces différents égards; qu'ils ceſſent de gronder leur Médecin, parce qu'ils ne dorment point comme

ils le desirent; ce n'est point notre affaire; c'est uniquement la leur. Réglez votre nourriture, vos boissons, vos exercices, vos passions & l'heure de votre sommeil sur les conseils que nous vous donnons tous les jours; & bientôt vous sentirez les douceurs de ce sommeil que vous nous demandez sans cesse, comme à des Dieux capables de créer une autre nature, & que cependant aucun reméde de notre Médecine ne vous procurera jamais.

Le mouvement n'est pas sujet à moins d'erreurs que le repos. Il est naturel à l'homme, puisque tous ses organes sont disposés & proportionnés pour une infinité de mouvements; il lui est par conséquent nécessaire; l'expérience nous aprend que trop de repos appésantit aussi bien les facultés du corps que celles de l'ame, tandis qu'un excercice modéré donne de l'activité aux premières & autant de force que de légereté aux secondes. Il divise les matieres qui formeroient un poids incommode & souvent douloureux sur les ligaments & les muscles, les dispose admirablement à être chassées par la transpiration, & font place à de nouveaux sucs, propres à les lubréfier & à les rafraichir. Mais comme les hommes sont naturellement excessifs, ils se tienent plus dificilement dans le millieu, à ce sujet qu'à aucun autre. Ce-

lui qui eſt fatigué par l'excercice, tombe dans l'excès du repos; & l'homme rendu fort par le travail, abuſe facilement de ſes forces D'autres ſe tiénent à un ſeul excercice qui favoriſe ſeulement quelques parties du corps & laiſſe l'autre dans l'inaction. Ceux ci s'exercent quand il faudroit ſe repoſer, ceux là ſe repoſent quand il faudroit s'exercer ; je ne ſais par quels conſeils, j'ai vu dans certaines villes tant de gens troter à cheval immédiatement après le diner. C'eſt l'hiſtoire des enfants qu'on fait cruellemeut ſauter après après avoir mangé la bouillie.

Les mouvements qui n'exercent qu'une partie du corps ſont, celui du cheval & tous ceux qu'on exécute ſur une chaiſe: le chant, la déclamation &c. ſont auſſi de ce nombre. Ceux qui exercent tout le corps ſont, la chaſſe, les armes, la danſe, la peaume, la promenade à pied, la boule, le volant, le billard, le colff, &c. Mais qu'on ſe reſouviene qu'il y en a qui convienent mieux les uns que les autres à certains ſujets, & qu'ils doivent toujours être aſſaiſonnés de cette ſage modération qui peut ſeule procurer les merveilleux avantages que nous en attendons. Les trois quarts des maladies viennent d'une tranſpiration arrêtée. En vain chechera-t-on dans la pharmacie un reméde à ce mal; il palliera quelques

inconvéneins, mais le ſpécifique ſera toujours l'excercice proportionné aux circonſtances & à l'état du malade. Je ne parle ici que des déſordres cauſés par les excès phiſiques. Car quel eſt l'inſenſé qui oſera promettre des rèmedes à la tranſpiration arrêté par le tumulte des paſſions de l'ame? C'eſt ici que notre art ſe déſole, que les malades nous confondent, que leur obſtination & leur mauvaiſe humeur nous déſeſpérent. L'excès de la colère & de la joye portent les globules & les eſprits avec un déſordre ſi violent & ſi tumulteux, que les viſcères gorgés dans un inſtant, interceptent le mouvement, & nous donnent la mort; l'excès de la triſteſſe & de la crainte produit la même tragédie, par une opération toute contraire.

Ayons donc de ces vivacités qui donnent de l'énergie à nos actions, ſans mériter proprement le nom de colère; tenons-nous en à cette joye que procure une famille bien réglée, un cercle d'amis vertueux, une chaîne naturelle d'actions honnêtes, l'approbation du public qu'il n'eſt jamais glorieux de mépriſer, & ſur-tout le témoignage d'une bonne conſcience qui fait ſavourer les douceurs de la vie & éloigne les horreurs de la mort, qu'elle empêche de troubler le repos du corps & de l'ame. La plus grande erreur de gens

à passions, c'est de ne point vouloir les guérir par les remédes qui leur sont propres. Ils en cherchent dans notre art, je dois leur dire qu'ils sont & seront toujours trompés dans leur attente. Qu'ils opposent passions à passions: c'est le seul spécifique. Que l'homme triste & craintif, ne néglige aucun moyen permis de satisfaire son plaisir & de s'égayer. Voila les seuls fortifiants qui rendront de l'énergie à l'ame, qui releveront le ton & les ressorts des solides & qui animeront la circulation des fluides. Que le colère quitte sa limonade & ses émulsions; mais qu'il évite soigneusement les occasions qui ont accoutumé de lui remuer la bile, qu'il fuye surtout la société de gens colères comme lui. Le choc est trop violent: une société de gens qu'on est forcé de respecter ou par leur rang ou par leur vertu, une vie bien réglée dans les choses non naturelles sont, je crois, les deux plus sûrs moyens pour ne point courir le risque de devenir la victime de cette terrible passion. Pour un homme aussi réglé pour le corps que pour l'ame, il n'y a plus qu'un écueil à craindre, c'est l'intempérie de l'air. Tout le monde sçait que nous résorbons continuellement les parties humides dont cet élément est composé, & qu'elles entrent continuellement dans la composition de notre substance

ſtance. Nous faiſons choix des aliments, & pour la quantité & pour la qualité & pour le temps; mais l'air eſt un aliment que nous prenons ſans ceſſe & ſans choix. Bon ou mauvais, il s'inſinue par une infinité de glandes dans les veines réſorbantes, qui en portent les miasmes ſalutaires ou venimeux dans toute la maſſe des humeurs. L'air ne doit donc pas nous être indifférent; & il eſt bon de connoître les principales erreurs auxquelles eſt ſujet l'uſage que nous en faiſons. L'air eſt l'ami de ceux qui le bravent, & l'ennemi de ceux qui le craignent. Il careſſe le payſan qui vient le ſaluer au lever de l'aurore, & tue le riche indolent qui lui ferme en plein midi les glaces de ſon apartement ou de ſon carroſſe.

Ainſi la premiere erreur ſur l'air, c'eſt de ne point s'accoutumer à ſes variétés, puis qu'elles ſont inévitables. Un eſclave né pour être tel toute ſa vie, eſt bien à plaindre, s'il ne ſe fait une douce habitude d'obéir aux caprices de ſon maître. Une autre erreur plus ordinaire, c'eſt d'ignorer l'effet de l'air. Il remplace, ainſi que la nouriture, ce que nous perdons par la tranſpiration. Si donc nous perdons plus que nous inſpirons, l'épuiſſement des forces en eſt la ſuite. Si nous perdons moins, que de maux proportionnés au dégré du peu que nous tranſpirons! L'air ſec &

chaud eſt par conſéquent très dangereux, puis qu'il procure une tranſpiration abondante, ſans reſtituer presque rien. Un air froid & humide donne beaucoup & ne reprend rien. On connoit donc combien on ſe trompe lorſque le mauvais tems nous tient renfermés dans nos maiſons à une table de jeu, ou au cabinet, tandis que dans les beaux jours, il n'eſt point d'exercice fatiguant au quel on ne ſe livre, parcequ'ils ſont agréables. On doit plaindre auſſi la condition des ouvriers dont les travaux augmentent, d'un tiers, dans une ſaiſon où ils ont le plus beſoin de leur repos, & tous ceux dont l'état exige des mouvements & plus forts & plus long-temps continués dans les chaleurs de l'été.

Si au moins les gens riches prenoient leurs exercices à la premiere fraicheur du matin; mais non: c'eſt preſque toujours aſſez tard pour que tout le beaume de la Nature ſoit diſſipé; l'ouvrier, le laboureur, les animaux de toute eſpèce, l'arbre & le gramen en ont joui; lui ſeul a préféré la moleſſe lentement meurtrière de ſon duvet à ce riche préſent du ciel.

Une troiſième erreur, c'eſt de vouloir corriger l'air. J'avoue que cela eſt quelque fois bien néceſſaire, mais ordinairement les correctifs ſont plus dangereux que le mal. Que ſont ces pots-pou-

ris, ces parfums, ſinon de porter des vapeurs & le ſang à la tête, & d'étonner le ſyſtême nerveux? Le ſeul correctif que je connoiſſe à l'air, c'eſt de le renouveller dans les temps & les heures les plus convenables. Lorſqu'il fait chaud, attendez la fraicheur; quand le temps eſt humide, attendez un rayon de ſoleil; quand vous ne pouvez trouver aucune de ces circonſtances favorables, laiſſez encore entrer l'air; ſi mauvais qu'il vous paroiſſe, il vaudra toujours beaucoup mieux que celui qui regne dans vos appartements. Vous ne vous en appercevez pas à cauſe de l'habitude; mais qu'un ami de l'air entre chez vous, il en eſt frappé à l'inſtant, & ſouvent n'eſt pas capable de le ſupporter.

Une quatrième erreur ſur l'air, c'eſt après l'avoir renouvellé, de fermer portes & fenêtres doublement calfeutrées, pour empêcher qu'il n'en entre d'autre. Oſeriez vous bien faire paſſer une journée à votre chien favori dans une petite boëte hermétiquement fermée? Vous craindriez ſurement de l'incommoder; tirez la conſéquence. Croyez moi, ne craignez jamais que dans aucun temps l'air joue dans vos appartements, pourvu que votre corps ſoit à l'abri de ſes impreſſions directes. Un air ſain, ſouſtrait au mouvement, a bientot perdu ſes qualités bienfaiſantes.

Que deviendroient ces familles nombreuſes, vouées au malheur, ſouverainement malpropres à cauſe de leur extrême indigence, resſerées dans une ſeule & petite place, où elles ont peine à ſe retourner; ſi la porte & les croiſées mal fermées, les lacunes des murs & des toits mal réparées, ne faiſoient continuellement place à un air nouveau qui rafraichit leur déplorable exiſtence?

Je ne finirois point ſur cette matière, comme ſur toutes celles que j'ai à traiter, ſi j'entrois dans les détails. J'ai promis de montrer l'eſſentiel; c'eſt au lecteur intelligent à étendre les conſéquences.



CAPITRE CINQUIEME.

Des Erreurs sur les Médecins.

JE ne crois point qu'il y ait d'état dans le monde plus généralement exposé à la critique, que celui des Médecins. Il n'y en a parconséquent aucun, sur lequel les opinions du vulgaire soient plus multipliées & quelquefois plus diamétralement opposées. C'est ce dont on s'est plaint depuis la naissance de l'art.

Deux choses, disoit Hipocrate, (*a*) donnent occasion de nous blâmer, & même quelquefois de nous avilir. Prémiérement l'audace de quelques uns qui exercent la Médecine sans les connoissances essentielles dans un art aussi sublime. Secondement, & plus encore le droit que chacun s'arroge de juger témérairement, & de l'art en lui-même, & de ceux qui l'exercent. Il ajoute (*b*) aussi qu'en effet il y a beaucoup de Médecins de nom, mais très peu qui soient dignes de ce titre. Il se fâche même au point de trouver mauvais que les loix n'ayent point décerné

(*a*) Lib. 4 de Art.
(*b*) Ibidem.

quelque peine pour ceux dont les forfaits dans cet art sont mis en évidence, & qu'ils en soyent quitte pour la perte de leur réputation.

Pline dans la suite en a parlé plus amèrement encore; voici comme il s'exprime: (*c*) c'est dans ce seul art, qu'on croit sur sa parole un homme qui se dit Médecin; tandis qu'il n'y a point d'imposture dont les suites soyent plus funestes.

Ce qu'il y a de plus facheux encore, c'est qu'il n'y a pas de loi qui punisse une faute essentielle, ni d'exemple qui puisse en imposer à ceux qui osent s'en rendre coupables. C'est pourquoi ils s'instruisent par les dangers auxquels ils nous exposent; & souvent leurs expériences se font aux dépens de notre vie. Ainsi dans tous les états de la société, celui du Médecin a seul le privilège de tuer son semblable avec l'assurance parfaite de jouir de l'impunité.

Ce sont sans doute ces passages si expressifs des Anciens, auxquels je pourrois en ajouter un grand nombre d'autres, qui ont donné lieu à une er-

(*c*) In hac arte solâ evenit, ut cuicumqne se Medicum confitenti statim credatur, cum tamen periculum sit in nullo mendacio majus, nulla prœtereà Lex quæ puniat inscitiam capitalem, nullum exemplum vindictæ sed discunt periculis nostris & experimenta per mortes agunt & medico tantum honimem occidisse, summa impunitas est. Liv. 29

reur très grande sur les Médecins: c'est de les regarder tous indifféramment comme des hommes dangereux & qu'il est fort avantageux de ne point connoître. De-là l'entêtement opiniâtre de quelques personnes, qui même étant sérieusement malades, ne permettent chez elles l'entrée du Médecin, que quand elles ont perdu par la prostration des forces, & l'abattement de l'esprit, le pouvoir de s'y opposer. De-là aussi tant de maladies sérieuses, qui n'eussent été rien, si le préjugé contre l'art ne s'étoit opposé à l'appel du Médecin, dans le commencement de la maladie.

Pour justifier cette erreur, il faudroit pouvoir raisonnablement supposer 1o. qu'il n'y a point de Médecins instruits; 2o que ceux qui le sont, n'ont d'autre science qu'un amas de conjectures hazardées, d'opinions sans principes, de directions sans moyens, & de projets, sans un but fixe & déterminé. Mais l'expérience nous a démontré le contraire depuis des siécles. Que d'hommes célèbres & avoués pour tels dans notre art, dont les connoissances sont si certaines & si précieuses que le pere de la Médecine ne craint point de l'appeller divin.

En éffet ce nom sublime n'a rien d'éxagéré. Car quelle est la science qui nous rapproche le plus de Dieu, si ce n'est celle dont l'étude est

une méditation profonde, détaillée & réfléchie des grandes choſes opérées par ſa puiſſance, & dont l'acquiſition n'a d'autre but que le bien-être des hommes.

Tout eſt divin dans la Nature, & toutes ces choſes divines ſont l'objet de la ſcience du Médecin. Ce ſont ſur elles que doivent rouler pendant toute ſa vie, ſes penſees & ſes actions. Connoître les différents individus & toutes leurs diſpoſitions tant eſſentielles qu'accidentelles, ſonder tous les êtres, les analiſer & mettre la nature entière à contribution, pour conſerver la vie des hommes; voila l'emploi & la ſcience du Médecin. Dieu en a bien voulu conſacrer le nom & par là le rendre infiniment reſpectable en ſe l'appropriant, lors qu'il a daigné ſe révéler au monde. Les hommes ont été tellement convaincus de l'excellence de cet art, & de la ſublimité de ceux qui l'ont exercé avec ſuccés, qu'ils ſe ſont perſuadés facilement, qu'ils étoient des Dieux, & les ont en éffet adorés comme tels.

Si je voulois ſuivre l'hiſtoire ſucceſſive des différents ſiécles, j'offrirois dans preſque tous les ages du monde, des tableaux de ces hommes célèbres qui ſe ſont rendus dignes de l'admiration, du reſpect, & de la reconnoiſſance de leurs ſemblables. On ſeroit de plus bien ſurpris de trou-

ver dans tous ces tableaux une uniformité de traits, qui paroîtroit d'autant plus étonnante, que plusieurs Auteurs de nos jours paroissent s'être attachés à les peindre sous des couleurs bien différentes. Il est cependant d'une vérité constante & assez facile à démontrer qu'il n'y a point de science dans le monde qui ait jamais essuyé moins de variations que l'art de guérir; de sorte qu'un Auteur qui entreprendroit un traité de l'unité de la Médecine, auroit lieu d'être surpris de l'abondance & de la vérité des preuves qui se rangeroient sous sa plume.

Ce qui doit donc inspirer une extrême confiance pour un Médecin qui a la juste réputation de son art; c'est de penser qu'il est fondé sur des principes anciens avoués d'une succession d'hommes qui ont sacrifié tous les moments de leur vie à en vérifier la certitude; & que malgré le desir naturel à tout sçavant de donner quelque chose de nouveau, tous ces hommes réunis ont trouvé ces principes si solides & si lumineux, qu'ils ont été réduits à en faire valoir seulement les heureuses & nécessaires conséquences.

Mais le grand malheur, & c'est une seconde erreur d'autant plus déplorable qu'elle gagne aussi facilement les grands que les petits, le grand malheur, dis-je, est qu'en rendant justice à tout ce

qu'on doit aux Médecins, on ne distingue point assez ceux qui dans le grand nombre méritent à juste titre une préférence distinguée. Les uns regardent comme le meilleur, celui qui a l'orgueilleuse assurance de mépriser tout ses collègues, dont souvent le moindre, si on avoit la générosité de le faire paroître, le feroit rentrer humblement sous l'envelope étroite dont il feroit bien de ne jamais sortir. Les autres choisissent celui qui sçait le mieux leur en imposer par la beauté de ses discours, comme si on guérissoit les maladies par l'éloquence, dit Celse, le plus éloquent & le plus agréable des Médecins latins. Ceux là courent à celui qui s'est rendu célèbre par quelques écrits, ou que quelques écrits des autres ont célèbré. Que cette célébrité est équivoque! a combien de gens l'ai-je vu prostituer, qui la méritoient bien peu.

Je distingue deux sortes de célèbrité. L'une s'acquiert par les actions, l'autre par la parole. La premiere n'est pas entiérement anéantie parmi les hommes: elle est rare, ordinairement contestée, & par conséquent peu équivoque, quand elle est une fois sortie du creuset de la calomnie & des jugements jaloux. Encore, jouit-elle alors d'assez peu d'éclat, pour ne point inspirer à beaucoup de gens, la noble émulation de s'en

rendre dignes. Mais la ſeconde qu'on peut nommer celle de l'eſprit, eſt auſſi commune aujourd'hui, que l'autre l'étoit dans les prémiers ages du monde. Chacun prétend à l'eſprit; & les gens de lettres, ſemblables à ces fins courtiſans, qui comblent tout le monde d'égards, afin qu'on leur en rende au centuple, vous prodiguent à tort & à travers, les noms de grands, d'illuſtres & de célèbres à ceux qui prétendent comme eux à la réputation. Ce n'eſt ſurement pas qu'ils les éſtiment tels; mais c'eſt uniquement pour que la fumée de l'encens qu'ils ont indignement prodiguée, retourne vers eux. Ainſi, ces grands noms, conſacrés ci-devant à la gloire de deux ou de trois hommes dans l'eſpace d'un ſiécle, ſont aujourd'hui devenus ſi communs, qu'un homme qui en ſeroit vraiment digne, pourroit dire comme ce brave Officier à qui on offroit un peu tard des honneurs militaires, qu'il avoit vu prodiguer à quantité de gens qui ne les avoient aucunement mérité: je ne ſçais, repondit-il, quel eſt aujourd'hui le plus avantageux & le plus honnorable, de les avoir ou d'en être privé.

Ceux donc qui préférent le Médecin à cauſe de ſes talents extérieurs, & ſur-tout celui d'écrire ou de parler, ſçachent que ce talent même eſt très équivoque, & que c'eſt plus ſouvent celui

de tromper en séduisant, que celui de dire vrai. C'est tout l'éloge qu'ont cru en devoir faire les sages de l'antiquité. Ariston, Socrate & Platon s'en expliquent à-peu-près dans les mêmes termes. Depuis que cet art a pris crédit dans le monde, & s'est établi sur les ruines de la franchise & des mœurs, il a tout fait. Il a tantot placé les uns sur le trône, & gagné aux conquérants les villes & les champs de bataille, & tantôt a renversé les plus fiers Potentats & mis les autres dans les fers. Il a fait de grands hommes en tout genre, des plus petits, & a aussi ruiné les réputations qui paroissoient les mieux établies. Incapable de rien ajouter à la vérité, qui est toujours telle indépendamment de l'esprit & des préstiges de l'Eloquence, il ne sert ordinairement qu'à la corrompre. soit qu'il entreprenne de la défendre, ou qu'il lui oppose sans pudeur l'affreux mensonge.

De ces principes trop évidemment justifiés aux yeux de la raison, & de l'expérience, il est aisé de conclure, que le choix d'un Médecin ne doit pas toujours tomber, sur celui qui en impose par ses écrits, ou par ce qu'on appelle les graces du discours; puis qu'un mérite appuyé sur de tels fondements est trop souvent équivoque.

Notre art est appellé par Virgile, un art muet, c'est-à-dire dont l'exercice exige bien plus d'étu-

de & de réflection que de paroles. On concevra aussi combien on doit avoir peu d'égard à ces titres d'illustre & de célèbre qui s'accordent & se prodiguent si facilement par des hommes rien moins qu'illustres & célèbres, à d'autres qui leur resemblent, mais desquels il attendent ces titres pompeux de retour.

Cet homme n'a jamais écrit ni prétendu aux prix académiques, sa parole est simple, vraie facilement entendue des moins instruits dans l'art de guérir: il est modeste, patient sans bassesse, assidu sans flaterie, agréable sans prétention, refléchi dans les conseils qu'il vous donne, avare de remédes, prodigue de régimes, heureux dans ses cures, & toujours prêt à rendre raison de sa conduite: voilà le Médecin qu'on devroit choisir. Car celui qui après avoir tâté le pouls, & écrit une recette, tire sa révérence, ou celui qui viendra vous étourdir de ses disputes académiques ou des nouvelles de la ville, ou qui paye les questions que vous lui faites sur votre santé, d'un dédaigneux silence, ou enfin un autre qui accompagnera son ordonnance d'un pompeux galimatias auquel vous n'entendrez rien; auroit-il toutes les pratiques d'une ville, je vous conseillerai de ne point lui donner la vôtre. Prenez, en un mot, non le Médecin qui a le plus d'é-

clat; mais celui qui guérit le mieux, c'eſt là la pierre de touche.

On a eu beau blâmer la méthode de guérir de M. P . . . comme meurtriere & dangereuſe, & abſolument contraire aux principes de l'art: envain les prémières plumes de l'Europe ont-elles employé leur éloquence pour l'acabler ſous le poids & de l'érudition & de l'autorité, il a perſiſté dans ſa méthode, & dans ſes cures heureuſes; & d'un Médecin preſque ignoré dans le fond d'une province très éloignée, il eſt devenu l'homme de confiance de la Cour & de la Capitale. Voilà un modele à ſuivre pour les malades, & pour ceux qui entreprennent de les guérir.

Un tel Médecin a une pratique tout-à-fait ſingulière, tout le monde en parle, cela eſt vrai. Mais tout ce monde n'eſt ſouvent composé que de quelques créatures aveugles de trois ou quatre Médecins despotes qui arment leurs voix contre lui. Mais qu'en arrive-t-il? Cet homme qui d'abord eſt ſeul de ſon parti, puisque le public eſt entre les mains de ceux qui ont intérêt à l'acabler, continue à guérir fréquemment & agréablement: un tel qu'il a bien guéri, en produit un autre qu'il guérit encore; peu-à-peu les unités raſſemblées forment un parti d'autant plus

ſormidable, qu'il marche avec les trophées de la victoire. Il ne reſte plus au parti contraire que des cris impuiſſans qui annoncent ſa défaite, mais qui ne le rendent pas plus raiſonnable. Que de bons ſujets euſſent été longtems ignorés à cauſe de leur modeſtie, auxquels un mauvais procédé, qu'un galant homme ſe fait toujours un devoir de repouſſer, a ſervi d'un puiſſant aiguillon pour s'élever bien au deſſus de ceux, qui auroient orgueilleuſement dédaigné de ſe méſurer avec eux?

Il eſt donc très fâcheux pour le peuple de ſe laiſſer gouverner par les marques apparentes de ſçavoir, & de s'abandonner ſi aveuglément à tous ces moyens équivoques qu'on employe pour gagner ſa confiance. Il eſt encore d'autres erreurs dont il eſt juſte de le guérir, puiſque l'occaſion s'en préſente. J'ai vu des Médecins gagner par leur aſſiduité ſeule une confiance étonante: cinq ou ſix viſites dans un jour où il eſt clair qu'il ne peut arriver aucun changement, ſont des viſite non de dévoir mais d'une baſſeſſe ſervile, ou d'une avarice ſordide. Frédérik Hoffman attribue auſſi cette aſſiduité inutille à l'ignorance du Médecin qui s'imagine apparement être alors le maître & non le miniſtre de la Nature; de façon que ſe confondant avec le vulgaire, il a la foibleſſe ainſi

que lui d'attendre des changements ſubits de ſes remédes, tandis que c'eſt ſouvent la Nature toute ſeule & ſans ſecours qui doit faire cet important ouvrage. Un homme célèbre appelle ces ſortes de Médecins des aſſaſſins officieux. Je ne crois pas qu'il ſe ſoit beaucoup trompé, car celui qui a une fois formé le diagnoſtic d'une maladie pourroit facilement la guérir de ſon cabinet; & bien loin que cette grande aſſiduité ſoit ſi néceſſaire, tous les Médecins honnêtes conviendront avec moi que les trois quarts des viſites que nous rendons aux malades, ſont plutôt pour les conſoler, que pour nous inſtruire de ce que nous devons leur ordonner. Tant pis donc pour ceux qui ont beſoin tous les jours d'une nouvelle lumiere pour ſe conduire (j'en excepte le commencement d'une maladie chronique & tout le cours des maladies aigues; tant pis pour eux, je le répéte; & tant pis pour le malades.

Enfin on juge avantageuſement d'un Médecin parce qu'il eſt facile, abondant, & j'oſe me ſervir du terme de riche, dans ſes ordonnances. C'eſt une grande erreur de croire que c'eſt par l'abondance des remédes qu'on guérit les maladies. Il faut que ceux là ſoient proportionnés à la cauſe de celle-ci, & ordinairement cette cauſe eſt ſimple: mais ſouvent la Nature eſt ſuffiſante toute ſeule

ſeule à la détruire, & le trouble qu'on lui aporte par les remédes, éloigne bien ſouvent la guériſon, au lieu de l'accélérer. Méfiez-vous donc d'un Médecin qui a toujours la plume à la main pour vous donner de nouvelles recettes, & ſoyez aſſurés que c'eſt un perturbateur des travaux de de la Nature & non un de ſes Miniſtres.

Pour ſe convaincre de la verité de ce que j'avance, qu'on jette un moment les yeux ſur ces payſans heureux & bien plus fortunés que nous, ſurtout par l'éloignement où ils vivent de nos pompeuſes pharmacies; on les verra ſe guérir de fiévres malignes, aigues, inflammatoires, des petites véroles & de presque toutes les maladies par un ſeul régime qui rapelle doucement la Nature de ſes plus grands écarts. Que de grands, de riches, de Princes & de potentats vivroient encore, s'ils euſſent eſſuyé dans une chaumière & ſous la ſimple garde de cette Nature bienfaiſante, la maladie qui les a mis au tombeau.

Une Erreur encore aſſez familiere, c'eſt de donner toujours la palme au Médecin qui a été appellé le dernier, ſans examiner ſi c'eſt bien lui qui a triomphé de la maladie. Que de pitoyables guériſſeurs ont acquis par là une réputation qui a fait leur fortune! Je paſſe cela à ceux qui en ſont la dupe comme le vulgaire; mais je ne puis le

pardonner à un Médecin instruit, & qui trouve un malade traité assez exactement pour qu'il ne puisse rien faire de mieux, non je ne lui pardonne point, à l'ombre d'une recette qui ne dit souvent pas grande chose, de se rendre propriétaire des fruits & de la gloire justement dûs à celui dont il a pris la place ; c'est un vol dont peu de gens s'aperçoivent, mais qu'on devroit éclairer plus attentivement. J'ajouterai que ceux qui s'en rendent coupables, se font aisément illusion ; quelques-uns même croyent de bonne foi que ce sont leurs remédes qui ont opéré ; mais je puis assurer que dans cent malades qui quittent leurs Médecins pour un autre & qui guérissent entre les mains du dernier ; il y en a 98 qui eussent également, & peut être plus promtement guéri entre les mains du prémier. C'est donc encore un signe très équivoque d'habileté que ces sortes de cures de maladies dans lesquelles un Médecin succéde à un autre, puis qu'on est toujours en droit de douter lequel des deux a guéri. Cependant c'est ordinairement par elles qu'un Médecin commence à faire du bruit dans le monde. Voilà comme tout est erreur & vanité sous le soleil.

On ne veut pas seulement qu'un Médecin soit habile mais encore qu'il soit heureux. Voilà une erreur dont il est bien essentiel de se guérir. Il

n'en eſt pas de la Médecine comme d'une partie de trente-un : ici la fortune fait tout, là le bonheur eſt la ſcience. La fortune d'un Médecin, dit Hipocrate, conſiſte à entreprendre avec connoiſſance. Car alors il guérit ou prognoſtique de bonne heure l'impoſſibilité de guérir ; auſſi cette réputation d'être heureux n'eſt ordinairement due qu'à la guériſon de 2 ou 3 perſonnes de marque, dont on fait aſſez d'éclat pour dérober la connoiſſance de cent malades obſcurs qui ont péri par l'ignorance de celui qu'on préconiſe.

Enfin une grande Erreur à laquelle non ſeulement le peuple, mais auſſi les perſonnes inſtruites ſont ſujets, & ce qu'il y a de pis encore, à laquelle des Médecins donnent quelquesfois du crédit, c'eſt de ſe perſuader qu'un Théoriſte eſt un mauvais Praticien : ainſi mettant de côté cet homme éclairé & qui employe toute ſa vie à l'étude, on lui préfére celui qui voit des malades & en plus grand nombre, & depuis plus de tems : on ſuppoſe que dans nôtre art l'expérience, vaut mieux que la ſcience, & on ne ſe trompe point. Mais que veut-on dire par expérience ? c'eſt là-deſſus préciſément qu'on s'en laiſſe impoſer. Cet homme voit beaucoup de malades & fait la pratique depuis long-temps, donc il a beaucoup d'expérience : la conſéquence eſt abſolument fauſ-

ſe. Car l'expérience en Médecine n'eſt autre choſe que l'habitude d'apliquer les moyens ſuivant les différents cas qui ſe préſentent, mais il peut ſe faire, & cela malheureuſement arrive trop, qu'un homme a vu beaucoup de malades ſans avoir acquis cette heureuſe habitude de diſcerner quand & comment on doit aider la Nature par tel & tel moyen; parconſéquent il eſt très poſſible qu'on ait vu beaucoup de malades, ſans avoir acquis l'expérience. C'eſt cependant un préjugé très commun & dont il ne ſe paſſe guères de jours, qu'on n'en entende quelque trait. Cet homme eſt un ignorant, dit l'un, point du tout, reprend ſur le champ un autre; je vous aſſure que je me fierois plutot à lui qu'à un plus habile; à cauſe de ſon expérience. Expliquons ce que c'eſt que cette expérience. Que les limites en ſont étroites! Elle conſiſte à avoir pendant de longues années appliqué tels ou tels remédes à telles ou telles maladies qui ont paru ſemblables, ſans avoir jamais eu le pouvoir d'en examiner les cauſes prochaines ou éloignées, ni de raiſonner ſur leurs divers caractères. C'eſt la déplorable & trop fatale expérience des empiriques, qui ont un remède favori pour chaque maladie, comme ſi les tempéraments, les ages, les ſexes, les circonſtances &c. devoient toujours ſe combiner au même point où leurs

remédes ont eu quelques ſuccès. L'expérience donc ne conſiſte point à ordonner beaucoup de remédes & à voir un grand nombre de malades, mais à juger les maladies & les remédes dans les cas infiniment divers, quoique ſemblables en apparence qui ſe préſentent dans la pratique. Nous nommons celle-ci rationelle; & elle ſe trouve toujours chez les habiles Théoriſtes; de ſorte qu'un vrai Médecin, bien loin de prêter ſon crédit au raiſonnement du vulgaire à ce ſujet, doit toujours ſe trouver offenſé, quand il entend dégrader la confiance pour un habile homme ſous ce prétexte frivole & abſolument faux.

Le grand Frédéric Hoffman ſe plaint encore d'une grande erreur, ou plustot d'une grande injuſtice du vulgaire à l'égard des Médecins. Ils ont toujours tort quand il perdent leurs malades. Comme ſi leur art avoit le pouvoir de nous rendre immortels: ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'eſt que leurs confrères n'ont pas toujours la généroſité de les venger. Ils ont l'orgueil quelquefois de ſouffrir ce qu'on diſoit au Seigneur pour le Lazare: ſi vous aviez été ici, mon frere, ma ſœur, mon mari &c, *ne ſeroit pas mort*. Il ne faut pas, dit Hipocrate, (*a*) exiger de notre

(*a*) Lib. de Vet. Med.

art des choſes qui ſont hors de ſon objet; car nous ne profeſſons que celles où nous avons le pouvoir d'opérer, ou en ſuivant la Nature, ou en la corrigeant. Si donc il arrive à un homme quelque accident qui paſſe les limites de notre art, on a tort d'exiger que nous en opérions la cure. Celui-là ſeul parmi nous mérite des reproches, qui a prognoſtiqué la vie, quand les ſymptomes auroient dû lui apprendre, & même ſouvent de fort bonne heure, à prognoſtiquer la mort.

Tout ce que nous pouvons faire dans bien des maladies chroniques, c'eſt d'en pallier & calmer les accidents; quand elles ſont invétérées, il eſt rare de réuſſir à les guérir. Il n'y a pas de Médecin qui n'en faſſe journellement la triſte expérience. Un des plus grands hommes de nos jours, à qui je me plaingnois de l'opiniatreté d'une de ces maladies, qui empiroit à vue d'œil ſans cauſe fort apparente, dès qu'il en eut entendu l'hiſtoire, conſolez vous me dit il, je la connois très bien; mais je ne puis me flater de l'avoir jamais pu guérir; en même temps il me prognoſtiqua tous les phénomenes qui devoient paroitre encore, malgré tous mes ſoins, avant l'extinction de mon mala 'e.

Je ne ferai point la ſottiſe de donner ici la liſte

des maux chroniques qui ſont au-deſſus de l'art. Dans des livres, qui comme celui ci, doivent tomber entre les mains de tout le monde, il faut épargner à certains lecteurs des ſujets d'exercer leur imagination. Combien de mélancoliques ont perfectionné leur maladies au point de la rendre incurable, à force de livres de Médecine, où ils ont toujours fait une aplication exagérée de leurs maux actuels & poſſibles. Il ſuffit qu'on ſoit bien perſuadé qu'en général il y a des maladies au deſſus de l'art, qu'il n'eſt parconſéquent jamais humiliant à un Médecin de n'avoir pu guérir.

Voilà les principales erreurs du vulgaire à l'égard des Médecins. Je ne puis cependant finir ce chapitre ſans donner une idée de cette confiance opiniâtre que l'on accorde parmi nous à ceux qui en impoſent par quelque ſecret particulier pour la guériſon de certaines maladies, ou par un talent extraordinaire de connoître tous les maux & d'en faire l'hiſtoire, le ſujet abſent, ſur la ſeule inſpection de ſon urine. L'Erreur du vulgaire, à ces deux égards, peut être regardée comme inſurmontable au premier, parce qu'il eſt abſolument perſuadé que ce ſont les remédes ſeuls qui guériſſent: de-là il eſt très facile, ſi on a guéri à ſes yeux quelque ma-

ladie de conséquence, il est très aisé, dis-je, de lui persuader que le reméde qu'on a employé pour cela est un grand secret; & ainsi on force tous ceux qui sont attaqués du même mal, à venir présenter leur bourse au possesseur du spécifique.

Je ne doute point que tous les vrais Médecins n'éprouvent, comme moi, une grande mortification quand des malades vont les trouver en leur disant, qu'ils sont adressés à eux comme ayant un secret particulier pour le mal dont ils sont atteints. Il m'est souvent tombé de ces sortes de personnes, & je me suis toujours fait un devoir de les désabuser en les assurant que je n'avois point de secrets particuliers pour aucune maladie.

Ce Médecin, dit on, a un spécifique immancable pour l'épilepsie. Erreur: son secret, s'il est vrai qu'il la guérisse bien quand elle est encore dans la possibilité de guérir, est d'user d'autant de régime & de remédes différents, qu'indiquent & exigent les histoires de chaque maladie & les dispositions actuelles du sujet qui en est attaqué; il en est ainsi de toutes les autres.

Je ne puis aisément comprendre comment un homme de l'art peut tranquillement se laisser prôner dans le monde pour un homme à secret; celui-ci pour le Rachitis, celui-là pour les con-

vulſions, l'un pour la gorge, l'autre pour les yeux, un autre encore pour la poitrine. S'il ſçavoit combien il eſt ſurement & promtement deshonoré dans l'eſprit de tout homme éclairé avec cette miſérable réputation; comme il ſe hâteroit de s'en défaire, pour y ſubſtituer celle d'un homme ſans ſecret; mais telle eſt la force du préjugé parmi le vulgaire: Le faux l'éblouit, les jactances l'étonnent ou l'amuſent; il aime à être dupe, & l'eſt présque toujours. Cependant s'il veut une fois bien faire réflexion que les remédes ne ſont point indifférents, qu'ils ſont divins quand ils ſont dirigés par le conſeil d'un homme ſage & éclairé qui connoit parfaitement & actuellement la méthode de guérir, qu'au contraire ils ſont des poiſons qui donnent la mort plus ou moins lentement, quand ils ſont adminiſtrés ſans connoiſſance, on ſe d'éferoit, ſans doute, de cette inclination à prendre des drogues qu'on ne connoit point, & plus encore à les recevoir des mains qui doivent toujours être ſuſpectes dès qu'on parle de ſecrets. Notre art n'en connoit point; ſon ſecret eſt celui du genre humain. Nous ſommes trop flatés, quand nous croyons avoir fait quelque découverte utile, de la faire paſſer par tous les moyens que nous ſçavons, à la connoiſſance des hommes. Ceux qui en agiſſent autrement,

ne peuvent être disculpés de charlatanerie ou d'avarice.

A l'égard de ceux qui regardent les urines, & portent leur jugement sur les maladies, par la seule inspection qu'ils en ont faite; je ne crains point d'assurer que tous les Médecins voyent avec peine leurs noms écrits parmi ceux qui ont obtenu les honneurs académiques. Sennert les traite durement, en les nommant des anes & des imposteurs ; d'autres Auteurs, non moins recommandables, ne leur accordent point des dénominations plus flateuses.

Je sçais qu'il y a beaucoup de gens qui ne reviendront plus nous consulter ; si au moins la premiere fois nous n'avons la complaisance de dire quelquechose sur l'urine qu'on présente. Patience, perdons ces pratiques & restons Médecins honnêtes. Il n'y a rien de si ordinairement faux que les jugements qu'on porte sur les urines, quand on ne connoit point le malade & qu'on ignore le temps auquel il a uriné; jamais elle ne montre certainement l'espèce de la maladie, tout au plus elle donne quelque fois occasion d'en soupçonner la cause; & c'est sur ce soupçon que des hommes hardis, & peu jaloux d'une réputation honnorable dans le monde, se répandent en différentes conjectures dans le nombre des-

quelles, un crédule imbécille croit toutours apercevoir l'eſpèce du mal dont il eſt attaqué. Mais pour ſe convaincre combien peu de foi on doit ajouter à ces ſortes de gens, il faut penſer que l'urine eſt la ſécrétion des ſéroſités ſuperflues de toutes les humeurs, parconſéquent conformes à leur craſe actuelle.

Mais, comme le dit Mr. Queſnay dans ſon premier article de ſa belle diſſertation ſur cette matière, les humeurs contiennent ſeulement les cauſes des maladies, mais non la maladie elle-même; ainſi donc les urines comme l'a remarqué Primeroſe, (*a*) indiqueront ſeulement les cauſes; mais, ajoute-t-il, une ſeule cauſe peut produire pluſieurs maladies, & elles pourront être dans une période plus ou moins déplorable. Par exemple, la bile produira la ſiévre chaude, la phrénéſie, la jauniſſe, l'éréſipèle, & de laquelle de ces maladies pourra-t-il conjecturer que le ſujet eſt attaqué?

Mais outre que la même urine peut indiquer la cauſe de pluſieurs maux ſur lesquels on risquera toujours de ſe tromper, ſi on nomme l'un par préférence à l'autre, c'eſt que dans le même homme attaqué d'une ſeule maladie, eſſentielle,

(*a*) De vulgierroritus.

elle varie étonnamment, ainsi que s'en apperçoivent journellement, je ne dis pas seulement les gens de l'art, mais tous ceux qui s'intéressent à quelques malades. Celle que je vois aujourd'hui est si différente de celle que j'ai vu hier, que si je n'étois chez le malade, je penserois que c'est l'urine d'une autre. Mais quel est celui qui n'a pas aussi rémarqué ses différences dans les espaces divers que parcourt une maladie; je ne parle pas des teintures que l'urine peut recevoir des aliments ou des médicaments qu'on a pris. Je la suppose naturelle, & je dis qu'il peut arriver que celle d'un homme sain ne différe en rien de celle d'un malade; celui qui a passé les trois quarts de la nuit à table, & se réveille au bout de quelques heures de sommeil, s'il a pris une grande quantité de boissons, rendra une eau blanche & limpide qu'un inspecteur d'urines ne manqueroit pas d'attribuer sottement ou à une bile exaltée, ou à l'obstruction de quelques viscères, ou au calcul, ou enfin à quelqu'un de ces maux dans lesquels l'urine subit par accident une pareille mutation. De même, une urine trés bilieuse, peut se rencontrer dans une maladie essentiellement différente de celles qu'elle prognostique ordinairement, par une obstruction accidentelle & momentanée du pore biliaire.

D'ailleurs, combien y a-t-il de maladies qui n'altérent aucunement les urines : prémierement toutes les externes, secondement plusieurs internes. Parmi ces derniéres, on remarque la fiévre quarte, l'épilepsie, la grossesse, la phrénésie, les maux de tête, de poitrine, les rhumatismes, la fiévre hétique, la phtisie. A l'égard des trois premiéres, Arculanus (*a*) prend Dieu & les Puissances célestes à témoin qu'il n'a jamais pu venir à bout de les connoître par l'urine, qu'il regarde comme une indice infidèle, & absoulement équivoque. Galien (*b*) nous assure qu'elle ne peut donner aucune lumière sur la phrénésie, non plus que sur aucune affection du cerveau; à l'égard des maladies de poitrine & des rhumtismes, j'en appelle aux Médecins. Ils conviendront avec moi qu'ils ont constamment vu de très belles urines chés ceux qui en sont affectés.

Dans les maladies de poitrine le poulmon est prémiérement attaqué, sans que la masse des hu-

(*a*) Deum testor & Numina cœli, quia nec curâ, nec arte. de conceptione mulieris, nec de êpilepsiâ, nec de quartanâ, potui invenire cognitionem certam per urinam solam, est enim fallax nuncius & œquivocus. Comment. in Avicenn. can. fen. 1. tractat. 20. Cap. 65.

(*b*) Proreth. text. 2.

meurs ait acquis une altération considérable. Il est vrai que quand la graisse, venant à se fondre, fait tomber le malade dans le marasme, on apperçoit quelquefois, mais d'une manière bien peu sensible, des matières graisseuses ou huileuses qui nagent sur l'urine. Mais qui ignore que cela arrive aussi aux personnes qui jouissent de la meilleure santé? 1o. par une coction qui est tout-à-fait dans l'ordre de la Nature 2°. par un échauffement momentané des reins dans des personnes grasses. Ainsi ce signe est encore absolument équivoque. J'ajoute qu'on doit le regarder comme absolument faux, si cette toile huileuse ou graisseuse est très apparente; car elle n'est nullement le signe de la fiévre hétique simple, mais toujours d'une fiévre ardente & aigue.

Il est facile à présent de se persuader combien le jugement des urines est infidèle, & quel titre méritent ceux qui, par leur inspection, non seulement s'annoncent pour former le diagnostique d'une maladie, mais encore pour y appliquer des remédes convenables.

Qu'on ne croye pas cependant que je veuille insinuer ici qu'un Médecin ne doit faire aucun cas des urines. On sçait combien l'examen en est utile dans le cours des maladies. Les Médecins les plus célèbres y ont fait une attention toute par-

ticulière. Hypocrate y a eu beaucoup d'égard dans un grand nombre de ses prognostiques; Galien l'a imité ; les Médecins Arabes, d'un usage si honnête, ont passé à l'abus que je condamne, en voulant connoître par son seul secours toutes les infirmités humaines; du tems de Fernel même, cet abus regnoit encore; & on reproche à cet homme, d'ailleurs si célébre, d'avoir été dans l'usage de consulter à Paris sur les urines qu'on lui apportoit du dehors; ce qu'on juge d'autant plus répréhensible, que quand même on accorderoit qu'elle peut donner des connoissances sur les maladies, quand elle est récente, on est évidemment fondé à nier qu'on puisse en tirer aucune lumière, quand elle est de quatre un cinq heures; c'est sur quoi nombre d'Auteurs s'accordent: quelques uns même veulent qu'il n'y ait pas plus de deux heures quelle soit sortie du corps. Comment donc veut-on établir la moindre connoissance sur celle qui nous est portée d'une campagne de 2 a 3 heures du matin, tems où la coction n'est pas encore faite ; circonstance qui altère singulièrement ses qualités essentielles.

Je sçais qu'il n'est pas aisé de guérir les préjugés à ce sujet. On a même vû souvent des personnes qui avoient été les prémieres à se moquer de ceux qui donnoient témérairement leur confience

à des Médecins d'urine, y aller ensuite elles-mêmes sécrétement. Cela arrive sur-tout aux femmes, qui au signe le plus équivoque, soupçonent d'abord qu'elles sont enceintes. Quelques raisonnables qu'elles ayent été auparavant, la curiosité insurmontable de sçavoir quelque chose de plus certain sur leur état, leur fait franchir les barrières de la saine raison, pour se plonger dans un plus grand abime d'incertitude. Rien ne les arrête ; il faut qu'elles aillent consulter l'oracle.

Ce sera sans doute, leur rendre un service très important, si on peut les convaincre que les urines ne peuvent fournir aucun signe de grossesse. On leur fera par ce moyen épargner leur argent & la honte d'aller demander pour elles-mêmes des lumières & des conseils à un homme à l'habileté duquel elles ne voudroient pas confier leurs petites chiennes. Comment peuvent-elles attendre qu'on distinguera si elles sont enceintes ou non ; puisqu'il ne seroit pas même possible de voir si leur urine est d'elles, ou d'un homme, si l'habile spéculateur n'étoit d'abord mis au fait de la question, par celle qui la lui apporte. Car quoique quelques Médecins Arabes, & Fernel après eux, ayent enseigné, non seulement qu'on peut distinguer la différence du sexe par les urines, mais en-

encore qu'ils en ayent indiqués les signes, nous pouvons cependant soutenir la thèse que nous avons avancé, & renverser absolument la leur par un seul argument. Les urines de la femme, disent-ils, sont d'un blanc fade & moins claires que celles des hommes: mais moi je dis, les urines de cette femme ardente & échauffée sont bien cuites & colorées, tandis que celle de cet homme pituiteux est bien inférieure en couleur & en consistence, à celle de la femme la plus foible. N'en concluera-t-on pas, que les signes distinctifs allégués par les Arabes, par Fernel, & par ceux qui se fondent encore aujourd'hui sur leur autorité, sont communs aux deux sexes. Or que cela soit comme je le présente, c'est une chose qu'il est possible à chacun de vérifier par sa propre expérience.

Pour la Grossesse, ils paroissent un peu mieux fondés. Mais il n'est pas cependant plus difficile de renverser leurs principes à ce sujet. On feroit une liste immense des Auteurs, même de ceux qui d'ailleurs ont regardé comme malhonnête l'inspection des urines, qui pourtant ont assignés à celles d'une femme enceinte, des qualités qui les font absolument distinguer d'une autre. Dans tous les tems, les Médecins, comme tous les autres hommes, n'ont pas été fachés de trou-

ver quelque occaſion de flater le ſexe. Combien il y en a-t-il eu, qui ſollicités par des femmes d'un rang diſtingué, ont cherché à leur faire la cour, en trouvant des ſignes non ſeulement d'une groſſeſſe en général, mais encore en leur prédiſant le ſexe du fruit qu'elles portoient. C'eſt ainſi que dans les états les plus reſpectables la ſéduction a toujours lieu. Un ſévere Théologien adoucit ſa morale en faveur d'une perſonne dont les dignités, la naiſſance & l'éducation ſemblent juſtifier de certains foibles. Un Médecin fait quelquefois la même choſe pour le corps. Il ſe prete aux préjugés de ſes malades; & le déſir qu'il a de gagner de plus en plus leur confiance, lui fait faire des promeſſes haſardées; & comme la fortune ſeconde ordinairement les téméraires, ſi par un heureux haſard ces promeſſes ont leur effet, cet homme ſe diviniſe aux yeux de la femme qui a obtenu l'objet de ſes vœux. Voilà ce qui a rendu tant d'erreurs ſi accréditées.

Cet homme m'a dit ſur tels & tels ſignes, que j'étois enceinte, & ſur tels autres que j'accoucherois heureuſement d'un fils: tout eſt arrivé ſuivant ſa promeſſe. C'en eſt fait; je ne connois pas un autre Médecin dans le monde, pour ſi habile qu'il ſoit, en qui je voudrois mettre ma con-

ſiance. Cependant je vais vous étonner ſans doute, en vous aſſurant que par cette même raiſon qu'il vous a dit, avant le temps que les ſignes naturels ayent annoncé que vous étiez enceinte & qu'il a oſé marquer le ſexe du fruit que vous portiez, par cela même il eſt indigne de votre confiance, & de celle de tout les honnêtes gens. Car il a fait deux choſes également déshonorantes & qui ſe rapportent à la baſſe tromperie dont tout vrai Médecin eſt incapable. Il vous a dit que vous étiez enceinte, & il n'en ſçavoit rien; Il a ajouté que vous portiez un fils, ce qu'il ſçavoit encore moins. Il a rencontré comme les diſeurs de bonne avanture que les Magiſtrats ne laiſſent pas de chaſſer honteuſement d'une ville, quoiqu'ils ayent quelque fois rencontré des vérités très importantes.

Non ſeulement du tems des Arabes, mais même après le renouvellement des Lettres, pluſieurs Auteurs, imbus encore de préjugés à ce ſujet, ont cru devoir ſoutenir qu'il y avoit dans l'urine d'une femme enceinte, quelques marques certaines de ſon état. Mais comme l'expérience a prouvé le contraire; on eſt tout-à-fait revenu de cette erreur. On a trouvé que dans la groſſeſſe, quand on jouit d'une belle ſanté, on rend une urine auſſi belle, auſſi colorée, &

auſſi bien dépouillée de ſédiment, que l'homme le mieux portant. 2°. On a fait réflexion qu' Hypocrate qui avoit ramaſſé avec tant d'étude tous les ſignes de la conception, n'avoit pas dit un mot de ceux qu'on peut trouver dans les urines. 3°. Ceux qui ont accordé qu'on pouvoit appercevoir quelque changement dans les urines d'une femme enceinte, conviennent auſſi que cette même altération ſe trouve dans celles de toutes les femmes dont les mois ſont dérangés, & dans les hommes comme dans les vierges à cauſe des obſtructions auxquelles les uns & les autres peuvent être ſujets. Ainſi donc ce ſigne ne caractériſera pas plus la groſſeſſe d'une femme, que les pâles couleurs d'une vierge, & les obſtructions des hipocondres d'un homme.

Que les Médecins qui ont eu occaſion de voir dans cet état des femmes, qui veulent qu'à chaque viſite on regarde leur urine, parlent de bonne foi: ils conviendront qu'ils l'ont trouvée tantôt blanche & tantôt colorée, quelque fois petite, d'autre fois abondante, ſouvent avec une belle hypoſtaſe, & plus ſouvent encore des ſédiments de différentes couleurs. Mais ſi cette femme dans le tems de ſa groſſeſſe vient à être attaquée d'une maladie qui altére toute la ſubſtance des humeurs, alors je demenderai comment,

à travers toutes les variations que doit alors ſubir l'urine, l'homme qui s'annonce pour connoisſeur, pourra y rencontrer le caractère de la grosſeſſe. Enfin l'expérience nous déſabuſe plus ſurement de cette erreur, que tous les raiſonnemens que nous pourrions faire. Cette expérience a déjà exiſté du tems des Arabes, puis qu'un des plus célèbres d'entre eux a avoué que l'urine de ſa femme l'avoit trompé dans le jugement qu'il avoit porté de ſa groſſeſſe. Il n'eſt point de Médecin un peu en pratique à qui des malades n'ayent fait de pareilles confidences. J'avois cru être enceinte, parcequ'un tel à qui j'avois envoyé ou porté mon eau me l'avoit aſſuré; cependant j'ai été trompée dans mon attente. Si toutes les voix des femmes qui ſe ſont laiſſé leurrer par ces promeſſes, pouvoient ſe réunir dans ce moment à la mienne, je me flatte que tout ce que j'ai dit, & pourois dire encore, deviendroit foible, en comparaiſon de la force avec laquelle ces voix juſtement réunies pour publier l'impoſture, romproient pour jamais ce préjugé.

Aprés avoir montré les principales erreurs dont le vulgaire eſt victime à cauſe da ſa légèreté à donner ſa confiance à ceux qui la méritent le moins; il eſt bien juſte auſſi que je parle de celles qui ne ſont que trop communes, par raport

aux Médecins qui en ſont vraiment dignes.

Les plaintes & les reproches injuſtes, tant des malades, que de ceux qui s'intéreſſent à eux, dérangent les juſtes projets, & amoliſſent le courage du Médecin honnête qui entreprend de les guérir. On a & on doit avoir cette aſſurance vis-à-vis d'un Médecin dont la probité & la capacité ſont reconnues, 1°. qu'il n'entreprend pas le traitement d'une maladie ſans la connoitre, 2°. que ſi dans le cours du traitement il arrive des accidens qui étonnent ſes connoiſſances, il ſera le prémier à demander du ſecours pour ſon malade, en ſollicitant les lumieres d'un collégue d'une bonne réputation & d'une capacité ſupérieure à la ſienne. A quoi donc ſerviront vos plaintes & vos reproches vis-à-vis de cet honnête homme; vous ne l'obligerez jamais à vous conduire mieux qu'il ne fait, puis qu'il fait de ſon propre mouvement tout ce qui eſt poſſible pour vous guérir.

On quitte un Médecin légèrement, comme une petite Maitreſſe laiſſe ſa faiſeuſe de modes. Ce procédé eſt non ſeulement éloigné d'une noble façon de penſer, mais il eſt bien contraire à l'intérêt de la ſanté. 1°. L'état d'un Médecin n'eſt point aſſéz abject pour qu'on prenne le droit de l'avilir par de purs caprices. Cet homme eſt mil-

le fois plus jaloux de sa réputation, que du très modique honoraire qu'il auroit droit d'attendre de vous, quand vous passeriez au lit la moitié de l'année. Cependant parceque vous passez quelques nuits sans dormir, qu'une fiévre n'obéit point aux prémiers remèdes, qu'une médecine ne vous aura point procuré une selle, ou vous aura trop purgé, quelque fois même pour vous avoir seulement ordonné une rémede désagréable, vous sacrifiez sa réputation sans aucun égàrd, & vous la sacrifiez d'autant mieux, que vous faites plus de sensation dans le monde. Vous ne seriez surement pas cette injustice, si vous sçaviez que cette insomnie vient uniquement des agitations de votre ame, que cette fiévre doit avoir un certain cours, & que vous avez la plus grande obligation du monde à votre Médecin qui la laisse parcourir ses périodes en soutenant simplement la marche de la Nature, qu'il y a des circonstances, qui même ne sont pas rares, où il est impossible au Médecin & à tous les Médecins ensemble de répondre des effets que produira une purgation: qu'il y a des remèdes connus & particulièrement dédiés à certains cas, que nous pourions bien changer à la vérité, si toutes les drogues connues pouvoient être rassemblées dans la boutique d'un Apoticaire, mais auxquels, pour le moment,

il n'eſt pas poſſible d'en ſubſtituer d'autres.

Ceux donc qui ont pour habitude de changer légèrement de Médecins, permettent que je leur préſente deux motifs bien capables de fixer leur inconſtance: 1o. Leur intérêt perſonel: car vous avez beaucoup d'avantage dans le traitement d'un homme qui vous connoit, pourquoi voulez vous le perdre, tandis que tous les gens ſenſés en font tant de cas dans la cure des maladies? 2o. L'équité naturelle: car un honnête homme ne ſe reſout que par les conſidérations les plus importantes & les motifs les plus preſſans à faire une démarche qu'il ſçait devoir néceſſairement porter un grand dommage à ſon ſemblable. Tout le monde en juge ainſi. Par conſéquent vous expoſez cet homme à perdre la conſience d'un grand nombre de perſonnes, & ayant ruiné ſa réputation, vous étes la cauſe du dépériſſement de ſa fortune. N'avons nous pas vu ſouvent un Médecin perdre rapidement ſa pratique parceque une perſonne d'un grand nom l'avoit remercié. Une autre erreur eſt de s'imaginer qu'en général les Médecins allongent la maladie pour avoir occaſion de rendre plus de viſites, & par conſéquent de gagner plus d'argent. Cette imputation qui n'eſt que trop commune, eſt des plus humiliantes pour nous; mais heureuſement il eſt facile d'en

montrer le ridicule & l'extrême injuſtice. 1°. Elle eſt ridicule : Car il eſt avoué que nous avons deux moyens pour nous rendre recommandables dans la pratique de notre art, qui ſont de guérir vite & agréablement. Or en ſuppoſant la cupidité pour baſe de notre conduite ; il eſt naturel de conclure que nous prendrons les deux moyens dont nous venons de parler qui nous conduiront néceſſairement à notre but, aulieu que ceux qu'on ſuppoſe, nous en éloignent infailliblement. Un Médecin qui à ſa prémiere ordonnance a calmé une colique ſous la violence de laquelle on étoit prêt à ſucomber, eſt bien ſûr d'être rapellé par le malade qu'il a ſi promptement ſoulagé, & par quelques uns de ceux qui en auront connoiſſance ; qui au contraire voudroit ſe ſervir de celui qui paſſeroit pour tenir les gens ſi longtems malades, dans des cas où tout le monde ſçait qu'on peut-être guéri en peu de jours ?

Ainſi puiſqu'on nous impute d'allonger des maladies par intérêt, tandis qu'au contraire il eſt démontré que notre intérêt eſt, autant qu'il eſt poſſible, d'en abréger le cours, on conviendra ſans peine que l'imputation eſt ridicule, & ſi ridicule, qu'elle tombe d'elle-même. Il ſeroit bien eſſentiel que les gens inſtruits déſabuſaſſent le peuple à ce ſujet. Car il s'imagine que nous diſpoſons

d'une maladie comme d'un fil, auquel nous pouvons donner telle longueur qu'il nous plait, ou comme d'une ſpéculation dans laquelle nous calculons le profit que nous pouvons y faire. Il n'eſt point de petites maladies pour nous: ce ſont toujours des objets terribles qui nous effrayent & dont nous voudrions être défaits à la prémiere vûe, nous en calculons trop les poſſibilités funeſtes. La fatale expérience que nous avons, que des maux tres légers d'abord, ménent cependant nos malades au tombeau en ſe jouant de tous nos efforts & de nos connoiſſances, nous les font toujours regarder comme des ennemis dont nous nous défaiſons le plutot qu'il eſt poſſible.

Il n'arrive que trop, que ce malade qui dort paiſiblement, fait paſſer une très mauvaiſe nuit à ſon Médecin. Qu'on ne s'imagine donc plus que nous prenons plaiſir à voir les gens longtems malades & qu'on ſe perſuade au contraire que le jour auquel nous les remercions, eſt en même tems le plus agréable & le plus intéreſſant pour nous. Enfin on accuſe les Médecins d'aimer certains remédes par préférence à d'autres. C'eſt une accuſation qui eſt quelques fois vraie, mais très ordinairement fauſſe. Celui qui en eſt l'objet, la doit ſouvent à une ſeule circonſtance où il a uſé, par exemple, de la ſaignée avec une vivacité qui

a allarmé les intéressés, & qui cependant étoit très néceſſaire; dans toutes les autres occaſions, il aura ménagé le ſang, peut être plus qu'aucun autre. N'importe; le ſort en eſt jetté; il faut qu'il ſoit la victime du propos; & ſi quelqu'un veut le juſtifier, on le fait taire, en racontant l'unique fait qui y a donné lieu. On en peut dire autant & toujours avec auſſi peu d'équité des autres évacuans, des cordiaux, & des rafraichiſſants. On voit combien de telles accuſations devroient être examinées par des honnêtes gens; on trouveroit preſque toujours en remontant inſenſiblement à la ſource, qu'elles ſont ſuppoſées. Une autre injuſtice encore qu'on commet à notre égard, c'eſt de vouloir que nous guériſſions toutes les maladies. Je le pardonne aux malades dont la pluspart ne ſentent pas le danger dans lequel ils ſont. Mais que ceux qui voyent les choſes plus ſainement, ſe fachent parceque nous ne guériſſons pas ce qui eſt au deſſus de l'art, & ce que l'expérience fait jounellement connoître pour être auſſi certainement incurable, que la mort eſt inévitable; c'eſt une inconſéquence dont on ne ſe douteroit pas que nous puiſſions être les victimes. Cependant nous le ſommes tous les jours. On ſçait & on en convient unanimement que depuis que le monde eſt monde, on n'a point encore

guéri un phtiſique décidé. Il n'y a rien cependant de plus commun que d'en voir quelques uns uſer tous les Médecins d'une ville, l'un après l'autre ; & cela par le conſeil de ceux qui les environnent. Ils ſçavent n'éantmoins très bien qu'il n'y a point de reméde, & que le dixiéme Medecin n'aura pas plus de ſecours à donner que le prémier.

Il eſt d'autres maladies dont le prognoſtic n'eſt pas auſſi évident pour les autres, tandis qu'il l'eſt très fort pour nous. Nous ſçavons malheureuſement que nous ne pouvons y être que ſpectateurs. On s'ennuye, on nous remercie ; pour ſauver notre réputation, nous diſons que le mal eſt mortel, malgré la lenteur avec laquelle il parcourt ſes périodes, & le peu d'apparence du danger: on n'a garde de nous croire ; on prend notre prognoſtic pour une mauvaiſe humeur, mais malgré tous les ſecours que d'autres lui procurent, le malade périt, & juſtiſie le Médecin calomnié.

L'immortel Frédéric Hoſſman, en ſe plaignant de tous ces inconvénients auxquels un Médecin de probité eſt expoſé, ſemble inſinuer qu'il les doit à l'idée que le vulgaire ſe forme de ſon art dont il ſe croit en droit de tout attendre. Il eſt clair, dit ce grand homme, que notre art n'a pas autant de pouvoir, ni d'étendue, que le commun

des hommes, & même les grands de la terre lui en attribuent. C'eſt pourquoi il ſeroit intéreſſant d'examiner une queſtion qui ſe préſente naturellement. Sçavoir qu'elles ſont donc les choſes qui ſont à la puiſſance de l'art.

Il avoue que cette queſtion eſt importante & digne d'être amplement diſcutée; mais les circonſtances l'obligent de la traiter en peu de mots en ces termes (*a*).

Un Médecin peut certainement faire beaucoup pour préſerver des maladies tant aigues que chroniques, en corrigeant de bonne heure ce qui peut les occaſionner. Il peut auſſi conduire ſans beaucoup de douleurs ni d'infirmités, un homme au terme de la vie, qui eſt dû à ſon tempérament, à la diſpoſition de ſes humeurs, à la force des fibres, & à tout l'enſemble du méchaniſme de ſon corps. Il y réuſſira d'autant plus ſûrement, que le ſujet ſera accoutumé par une éducation convenable à gouverner & à modérer ſes paſſions, dont les excès ſont ſi nuiſibles à la ſanté, qu'il recevra de lui tous les conſeils pour faire un uſage raiſonable des aliments & de toutes les choſes deſtinées par l'Auteur de la Nature à entretenir la vie, afin de conſerver l'ordre dans la circulation du ſang &

(*a*) Supplément par. primo p. 208.

des humeurs, qui est la source de toutes le fonctions qui s'éxécutent suivant le vœu de la Nature.

Je ne vois rien, continue ce grand homme, de plus désirable & de plus précieux qu'un vie longue & saine. De même que ceux qui ignorant les avantages d'une manière de vivre saine & honnête, méprisant les conseils des Médecins, passent non seulement le plus beau tems de la vie dans les infirmités & les maladies, mais abrégent aussi condérablement leurs jours, de même ceux qui se comportent en toutes choses avec prudence, faisant cas des règles de la Médecine, & les appliquant suivant les connoissances qu'ils ont acquis de leurs constitution naturelle, peuvent certainement se procurer des jours longs & exemts d'infirmités.

Voila donc une chose qui incontestablement est au pouvoir de notre art; savoir de prolonger la vie par des règles reconnues par tous les philosophes pour conduire nécessairement l'homme à une extrême vieillesse. Mais celui qui méprise absolument ces règles, est entrepris par des maladies plus ou moins de conséquence. Alors il appelle son Médecin, le prie de le soulager, quelque fois même il lui ordonne de le guérir. Mais cependant il méurt malgré tous les secours, parce

qu'il n'y a ſouvent plus aucune reſſource dans la Nature dont on a ſi indignement abuſé. Il eſt encore au pouvoir de l'art de ſecourir dans les commencements des maladies, d'en empêcher les progrès, d'apaiſer les douleurs, de diminuer les ſymptômes, & d'abaiſſer l'impétuoſité de ſa marche.

De tout cela il conclut qu'il eſt aiſé de concevoir combien le vulgaire ſe trompe, en s'imaginant que la puiſſance & la capacité d'un homme de l'art s'étend à la guériſon de presque tous les maux. Il ſeroit bien plus à déſirer qu'on ne ſe procurât point ces maux pour lesquels on eſt ſi ſouvent obligé de nous appeller, & que dans la ſanté même ou au moins dans les premiers moments qu'on s'apperçoit qu'elle chancelle, on fit venir le Médecin qui par des conſeils, ou par des légers remédes remettroit promptement tout en ordre. C'eſt ſans doute ce que devroient faire tous ceux qui ſont jaloux de la conſervation de leur vie & de leur ſanté. Il ſeroit plus à déſirer encore que les Médecins fiſſent plus d'état de cette Médecine préſervative, en donnant plus de tems à l'étude de toutes les précautions qu'on peut prendre pour s'exemter des maladies, ſuivant les climats, les lieux, le genre de vie, les aliments, l'air, les éléments, & les remédes que chaque

pays fournit ; toutes choſes qu'on néglige trop aujourd'hui, & dont la connoiſſance néantmoins eſt ſi eſſentielle à la conſervation des hommes.

Mais il ſeroit facheux de conclure de l'aveu que nous faiſons avec autant de franchiſe que de douleur, qu'il eſt donc inutile de s'adreſſer aux Médecins; car ou la maladie eſt guériſſable, ou non. Dans le premiers cas, la Nature la guérira bien toute ſeule; dans le ſecond, l'art n'y peut rien faire. Cette eſpèce d'erreur au ſujet des Médecins eſt encore aſſez commune. Je connois même familiérement un homme très comme il faut, qui m'honore d'ailleurs d'une grande confiance, mais qui ſe moque de la meilleure foi du monde, de tout ce qu'on appelle Médecine. Il eſt très perſuadé que les jours ſont comptés & que tous les ſecours humains ne ſont pas capables de déranger ce compte. Ainſi ſuivant lui, ſaignez ce pleurétique, ou ne le ſaignez pas, uſez d'aſtringents pour arrêter cette hémoragie, ou laiſſez couler le ſang à grands flots: abandonnez cet homme à un amas d'humeurs qui vont le ſuffoquer, ou aidez le par un vomitif qui le rend promptement à la vie; cela eſt tout égal; il en ſeroit également revenu, quand vous n'auriez fait aucun reméde, comme il mourra certai-

certainement malgré tous vos secours, si son heure est venue. Tous les gens instruits sçavent ce qui a donné lieu à cette erreur sur la santé. C'est une question trop épineuse à discuter pour un Médecin: laissons la aux Théologiens qui ne l'agitent jamais qu'à regrets quand ils sont raisonnables, ou qui se fâchent toujours, quand ils aiment à en parler. Contentons nous de faire remarquer que les conséquences en sont ridicules. Mes jours sont comptés; je vais donc me jetter du haut de cette tour; car si mon heure n'est pas venue, je tomberai doucement sur les jambes, sans me faire le moindre mal; si au contraire, il faut également que je périsse. Comme, Dieu merci, ceux qui soutiennent cette thése, n'en tentent pas les conséquences, nous avons droit de nous persuader qu'il y a chez eux plus d'entêtement, qu'une vraie persuasion.

J'en ai vu d'autres qui se persuadent que tous les maux venant de la main de Dieu doivent être supportés, sans chercher à s'en défaire. Avoir recours aux hommes est pour eux un crime de rébellion contre la volonté du grand Maître. Ces cas arrivent rarement, & un Médecin a peine à se persuader des travaux qu'ils procurent à-moins qu'il n'en ait fait lui-même l'expérience. Je suis dans le cas d'en rendre compte,

l'ayant éprouvé vis-a-vis d'une malade qui m'a été récommandée par beaucoup de gens comme il faut. Tout le monde a été étonné de la promptitude de sa cure, mais j'avoue que je ne la dois qu'à la facilité avec laquelle j'ai pu lui persuader qu'elle devoit embrasser le régime & exécuter les remédes qui convenoient à son état déplorable, ce qu'elle a fait après deux ou trois conversations, avec une docilité & même une confiance à laquelle je ne me serois point attendu. Que le sort de l'homme est donc à plaindre, puisqu'à ces principes nécessaires de destruction qu'il porte en lui-même, il en ajoute encore d'accessoires par les erreurs de son esprit, & que tout ce qu'il voit, tout ce qu'il chérit, tout ce qu'il préfére, contribue constamment à les entretenir ou à les faire naître.

On est abondant malgré soi quand on est sur cette matière; mais je m'arrête, parceque j'en ai assez dit pour les gens sages, ou pour ceux qui ont de la disposition à devenir tels; & j'en ai trop dit pour ceux qui ne veulent être instruits que par l'excès du malheur. On vous a averti assez long-tems, & par trop de voix que vous auriez dû respecter, que cet abîme est profond. Aprésent vous en êtes convaincu, parce que vous y êtes précipité, il est trop tard pour vous en

tirer. Ainſi ſommes-nous forcés de le dire ou de le penſer tous les jours à l'égard de tant de gens qui, comme vient de le dire Frédéric Hoffman, nous prient, nous ordonnent de les guérir. nous ſommes ſourds, malgré nous, à ces priéres & même à ces ordres, fuſſent-ils émanés des princes les plus puiſſans & les plus redoutables. Tantôt nos cordaux ſont trop courts pour atteindre à la profondeur du précipice, & tantôt ils ſont trop délicats, ils ſe rompent malgré toute la douceur avec laquelle nous les manions.

Mais en convenant que le ſort des hommes eſt malheureux, il faut auſſi avouer que celui d'un Médecin qui a l'ame ſenſible, & qui a aſſez de lumieres pour être convaincu du peu qu'il peut faire dans la plupart des cas qui ſe préſentent, n'eſt pas fort agréable.



CAPITRE SIXIEME.

Des Remédes.

Le vulgaire n'eſt pas ſujet à moins d'erreurs ſur les remédes, que ſur ceux qui les adminiſtrent. Il y en a très peu qui attendent la ſanté du Médecin, mais preſque tous de la vertu des remédes. Ils ignorent que c'eſt la main qui dirige, qui prémièrement opére la guériſon, & que ce n'eſt que parceque le Médecin a murement réfléchi ſur l'état & le vrai caractère de la maladie, qu'il a évalué les diſpoſitions & les forces actuelles du malade, qu'il a bien meſuré la correſpondance des ſolides avec les fluides, qu'il a balancé le ton des nerſs par l'examen varié des actions qui en réſultent, qu'il a enfin ſingulièrement, & très curieuſement examiné l'état des viſceres, & ſur tout de l'eſtomac; que c'eſt en un mot aprés un grand nombre de conſidérations apuyées ſur des principes très certains, qu'il ſe détermine à ordonner le médicament qui vous eſt propre, & dont les effécts juſtifient le choix qu'il en a fait.

Ce n'eſt que dans notre art, qu'on a l'injuſtice de priver celui qui opére, de la gloire qui lui

eſt due, quand il a travaillé avec ſuccès. On n'a jamais penſé à faire l'éloge d'une battrie de canons qui a renverſé des murailles, d'un archet qui tire des ſons mélodieux d'un violon ou d'un autre inſtrument; d'un pinceau, ou d'un ciſeau dont ſe ſont ſervi un peintre ou un ſculpteur pour faire des chef-d'œuvres; ce ſont les perſonnes qui ont ſçu diriger, ou manier ces inſtruments, auxquelles ſe raporte toute la gloire. Pourquoi n'en feroit-il pas de même pour les rémedes? Ce ne ſont pas eux qui ont fait de ce ſquélette ambulant, un homme qui étonne par ſa force & ſon embonpoint; mais bien le Médecin qui a ſçu avec autant d'intelligence que de ſagacité, mettre en uſage tous les moyens de ſon art, pour tailler, ainſi que le dit Hipocrate, cette belle ſanté qui eſt toute ſon ouvrage.

Si un reméde appliqué une fois avec ſuccès, à un genre de maladies, en guériſſoit toutes les eſpèces, aurions-nous beſoin de tant d'étude pour exercer la Médecine? Cet art ne ſeroit plus qu'un protocolle de recettes qui ſeroient bientôt empreintes dans la mémoire; mais il n'en eſt pas ainſi. L'expérience nous prouve tous les jours le contraire. Le quinquina ſe laſſe, & même depuis long-temps, de guérir les fievres intermittentes dont il avoit été jugé le ſpécifique, je l'ai vu

donner, pendant six mois, non seulement sans succès, mais encore à l'entiere destruction de la santé du malade.

L'application des remédes suppose de grandes lumieres dans celui qui les ordonne. 1°. La conoissance analitique des choses qu'il prescrit. 2°. celle du sujet qui doit les prendre. Il faut à ceux-ci des fortifiants, à ceux là des évacuants, aux uns de calmans, aux autres des stimulants. Dans ces différentes classes il faut encore choisir ceux, qui par telle ou telle vertu qui leur est singulierement propre, conviennent spécialement & par préférence à remplir telle indication qui se présente. Mais cela ne suffit pas; on doit dans l'ordre de ces remédes propres à remplir des indications particulieres, sçavoir connoître & préférer ceux qui peuvent satisfaire à la fois à plus d'indications. Ainsi après tant de conditions qui doivent accompagner l'emploi des remédes pour que selon l'expression de Galien, ils viennent de la main sécourable de Dieu; qui osera se persuader encore que la cure d'une maladie doit leur être attribuée, osera bien assurer qu'il fait obscur en plain midi.

De là il est aisé de conclure quelle est la témerité des personnes qui prennent des drogues de toutes mains, & qui quelques fois s'en ordonnent elles-mêmes. Il n'y a pas long-temps que

j'ai vu un malade qui n'a pu se relever par aucun secours de l'art, des effets d'un hidragoque très ordinaire qu'il s'étoit préparé. Ces exemples ne sont pas rares. Une mere perd sa fille unique, qui, par pure complaisance pour elle, prend une dose de poudre qui n'étoit connue de l'une, ni de l'autre. Les purgatifs, même les plus doux, n'agissent que par un sel qui irrite plus ou moins les glandes du ventricule ou des intestins. Il y a en a qui stimulent avec tant de douceur, qu'on croit devoir raisonnablement supposer, qu'ils sont toujours sans danger. Cependant même pour ceux de cet ordre, il arrive trop souvent que nous sommes trompés. Quelle raison pour ne point accorder si aisément aux malades des Médecines de précaution ! Ceux qui vivent avec la pharmacie, ne manquent jamais de prétexte apparent pour solliciter des remédes: heureux quand ils ont des Médecins qui ne manquent point de lumières pour distinguer leurs vrais besoins, & assez de franchise pour résister à leurs caprices!

Un autre erreur du vulgaire qui est diamétralement opposée à l'autre; c'est de n'attribuer aucune vertu aux remédes. prenez en; n'en prenez pas, vous guérirez également. Comme en effet quelques uns avec ce fatal préjugé, n'ont point laissé de réchaper des maladies les plus sé-

rieuſes, ils prennent ces cas particuliers pour une expérience générale & croyent de bonne foi, que la Nature ſeule pourra toujours les tirer des mêmes pas, ſans les ſecours de l'art. Ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent étant plus que ſuffiſant pour prouver le ridicule d'une pareille prétention, je n'en parlerai pas d'avantage dans celui-ci.

Une autre erreur & très grande & très générale, même parmi les gens inſtruits, c'eſt, en mépriſaut l'uſage des remédes, de ne pas s'appercevoir qu'on en prend tous les jours ou de très bons, ou de ſouverainement contraires. Croit-on que l'eau, le vin ainſi que tous les autres liquides dont on ſe ſert pour étancher la ſoif, ſoient des boiſſons purement indifférentes? L'eau eſt regardée par Celſe, Frédéric Hoffman, & par bien d'autres, comme une Médecine préſervative préférable a toutes celles qu'on a jamais pu imaginer. Le vin eſt conſeillé par une infinité d'Auteurs pour animer les fluides ſubtils qui portent la vie à toutes les parties du corps. Les pains, ſuivant leurs différentes compoſitions, ſont dans la claſſe des vrais remédes depuis la naiſſance de la Médecine: ils ſont auſſi nuiſibles & très nuiſibles dans certains cas. Chaque légume à ſa vertu qui lui eſt propre & qui ne convient pas éga-

lement à tout le monde: les pois lachent le ventre & aident ſuivant l'expérience, à diminuer le calcul. Les Arabes ont cru que les bouillons de lentille étoient admirables pour faire pouſſer la petite vérole; mais je ne conſeillerai ce moyen à perſonne. Par combien d'autorités reſpectables, & d'expériences heureuſes ne connoit-on point dans le navet & ſur tout dans certaines eſpèces, des qualités éminentes dans les affections de la poitrine, & pour calmer les toux les plus opiniâtres? Qui eſt-ce qui ignore que la carotte, les panais, les aſperges, le perſil, la chicorée, la laitue entrent journellement dans la compoſition des remédes à cauſe de leur vertu calmante & apéritive. L'oignon & toute ſes eſpéces nous fourniſſent des remédes puiſſants. Galien appelloit l'ail la thériaque des payſans; on le donne aux enfants pour tuer les vers. Il entre dans un reméde très eſtimé contre la rage; on le conſeille dans le calcul. Mais qui prendra bien garde à leur cauſticité, pourra aiſément ſe perſuader que pour tous ceux qui ont la fibre irritable, l'uſage de toutes les eſpèces d'oignon, eſt très dangereux. Le choux rouge, dont on fait ſi grand uſage en Hollande & en Allemagne, ſont des remédes célébrés par des Auteurs du prémier rang pour calmer, evacuer avec douceur,

& fondre les mucoſités les plus rebelles. Preſque tout le monde ſçait le cas qu'on fait des bouillons de choux rouges dans certaines maladies chroniques; mais ce que bien des perſonnes peuvent ignorer, c'eſt que ces bouillons ſont d'une vertu bien ſupérieure, ſi aux feuilles de choux rouge, on ajoute le creſſon d'eau, le liere terreſtre, les épinars, les aſperges, la racine de chicorée, & les feuilles d'ortie morte.

Enfin les fruits, le ſel, le poivre, les aromates, l'huile, le vinaigre & tant d'autres choſes qui entrent dans la nourriture animale n'ont-elles point des vertus connûes pour être favorables aux uns, & très pernicieuſes aux autres? L'air lui-même n'eſt-il pas tantôt un reméde, & tantôt un poiſon? Puis donc que tout ce que nous buvons, mangeons, & reſpirons eſt médicamenteux, il eſt clair, que ceux qui diſent qu'on n'a pas beſoin de remédes, en prenent tous les jours, & en ſont habituellement ſoulagés ou bleſſés, ſans s'en apercevoir. Il vaudroit beaucoup mieux pour leur ſanté, qu'ils fuſſent bien perſuadés de cette vérité: ils en tireroient au moins l'avantage de ſe laiſſer éclairer ſur ce qui leur eſt bon on nuiſible. Il eſt vrai que l'uſage eſt un grand précepteur ſur cette matière, & que de vrais & francs gourmands ſont devenus ſobres, & ont ſenti par

expérience la néceſſité du choix dans les aliments. Cependant les conſeils d'un Médecin pourroient abréger ce cours d'expérience toujours très laborieux & & ſouvent ſuneſte. Une grande erreur qu'on voit regner très comunément, c'eſt d'adopter des remédes dans certains temps & ſaiſons, comme ſi on étoit ſûr d'être toujours également diſpoſé a les prendre avec ſuccès. Ainſi l'un prend un lavement tous les jours, parce qu'il n'a pas la patience d'attendre ſi la nature ſera ſon devoir, un autre ſe purge tous les mois, quoique la veille il ait été très facilement à la ſelle. Un troiſième ſe fait ſaigner à chaque printemps, quoiqu'il ſoit prouvé qu'il n'a pas plus de ſang & d'eſprits qu'il ne lui en faut. Un quatrième croiroit expirer dans le cours d'un ſonge facheux, s'il n'aſſuroit ſon exiſtence par quelques cuillerées d'un élixir renommé. Ainſi tous ſe rendent éſclaves d'un remédc qu'ils croyent leur être très profitable, & qui ſouvent produit en eux des germes de maladies chroniques ſouvent incurables. Que d'étiſies procurées par des ſaignées de fantaſie! Que d'éſtomacs paralitiſés par des mouvements forcés occaſionnés par ces précieux élixirs! Que d'inteſtins deſſéchés, irrités, corrodés par des purgatifs d'habitude! Que de fibres racornies par les gouttes fortifiantes! Que de nerſs ir-

réguliérement agités par les violents antispasmodiques! On ne ſçauroit s'eſtimer aſſéz heureux quand on tombe entre les mains d'un Médecin qui s'atache à inſpirer aſſéz de courage pour ſécouer le joug de toutes ces ſervitudes dont on eſt tout étonné de ſe trouver affranchi, ſans que la Nature en ſoit aucunement dérangée.

Pour guérir les hommes de cette habitude de prendre des remédes, & toujours ceux qu'ils ont d'abord adopté, rien de plus efficace que de leur faire quelques reflexions ſur l'inconſéquence de leur conduite. 1°. Ils ignorent la pluspart du temps & la compoſition & la raiſon pour laquelle ils la prennent. 2°. En ſuppoſant qu'ils la connoiſſent & qu'ils ayent des raiſons pour en faire uſage, penſent-ils donc que ces mêmes raiſons peuvent ſubſiſter long-temps. L'état du corps que les Médecins nomment idioſincraſie, eſt ſi variable, qu'il n'eſt pas poſſible que les mêmes cauſes ſubſiſtent long-temps. Comme il eſt prouvé que des cauſes actuelles dépend toute l'efficacité d'un remède, il s'en ſuit que tel qui vous a proffité il y a 6 mois, vous eſt très nuiſible aujourd'hui. Il faut un raport ſi exact entre l'action d'un remède & la réaction des ſolides, qu'Hipocrate aſſure que c'eſt par le plus petit excés de l'un ou de l'autre, que les corps ſont eſſen-

tuellement bleſſés. Vous étes foible par exemple, & vous prenez tous les jours quelque choſe d'énergique; il faut néceſſairement que vous en ſoyez opprimé; par une raiſon contraire vous étes robuſte & vous uſez habituellement d'un reméde foible, il ne produira d'autre effet, que d'entretenir, de cantoner, & irriter le vice que vous voulez détruire, & d'exciter continuellement des troubles qu'aucun autre n'aura plus la force de calmer.

L'age n'aporte pas moins de différence dans l'action des remédes. Qui ignore combien ce tiran de nos jours change eſſentiellement la ſubſtance ſolide de nos corps, & par conſéquent la craſe & le mouvement de tous les fluides. C'eſt là deſſus qu'on ſe fait principalement illuſion. On aime à ſe faire longtemps des compliments ſur la fraicheur de ſa peau dont les rides & la roideur devroient nous avertir d'aſſéz bonne heure que ce voile délicat qui nous couvre n'eſt plus ſi aiſément arroſé de cette fine ſéroſité qui en entretient la blancheur & la douceur; que nos muſcles n'ont plus la même ſoupleſſe, nos fibres & nos nerfs la même égalité dans les mouvements volontaires.

Si on fait encore attention aux maladies qui ſont propres à chaque âge, qui changent du tout

autout nôtre tempérament il: y a de triſtes hérita-ges de nos parents qui ſe manifeſtent, les uns dans l'enfance, les autres dans l'age viril, les autres enfin dans la vieilleſſe; & qui ſemblables à des ennemis furieux long-temps enchainés s'élancent avec une fougue qui déſole en un inſtant, toute nôtre exiſtence dont ils changent toutes les diſpoſitions ſur leſquelles on avoit cru pouvoir compter juſqu'alors.

Le ſexe ordinairement plus facile encore à ſe laiſſer aller à ces remédes d'habitude, eſt préciſément celui à qui ils conviennent le moins, par le nombre & la fréquence des mutations auxquelles il eſt ſujet. Il ignore ſans doute combien nous apportons de précautions, même lorſque la néceſſité nous oblige à leur ordonner quelque choſe. Avec quel ſoin un bon Médecin, n'examine-t-il pas l'état actuel d'une femme auparavant d'établir ſa méthode curative. Il ſçait par expérience à combien de maux & de douleurs elle peut être expoſée par le défaut de l'attention la plus légère; malheur à celui qui en ignore tous les détails. Quelle délicateſſe dans le tact, quelle fineſſe dans le diſcernement, quel uſage du monde ne faut il pas pour traiter le phiſique, & plus encore le moral de cette partie de l'humanité ſi recomandable par ſa douceur & ſes charmes, &

ſi intéreſſante par ſa foibleſſe, qu'elle doit presque toujours en grande partie à ſon éducation & à nos préjugés. Un peu d'ambre ou de muſc, quelques gouttes d'eau de fleur d'orange trouvent telle femme dans une diſpoſition à lui faire eſſuyer des convulſions mortelles. Le ſimple ſirop de pavot donne à d'autres des vertiges & des vomisſements; le Mars qu'on prodigue au ſexe avec tant de profuſion & d'aſſurance, peut produire & produit en effet les ſimtomes le plus dangereux; les hémoragies, les ſtaſes du ſang dans les viſcères, les maux de gorge, ainſi que je lai vu arriver plus d'une fois; les inflammations, des obſtructions opiniâtres, des tubercules ſchirreux, l'œdeme, enfin bien des maux pour une partie desquels on croiroit pouvoir ordonner la choſe même qui les a procuré. Vous prenez depuis quelques années ce reméde favori, qui vous entretient dans vos maux & votre langueur, combien de temps vous faudra-t-il encore pour vous perſuader que vous étes dans l'erreur la plus funeſte. Si vous continuez quelques mois, l'incurabilité ſera le fruit déplorable de votre entêtement.

Enfin rien n'aporte de changement plus fréquent dans notre manière d'être, que les paſſions. Cependant l'homme qui prend un reméde d'habitude n'a pas plus d'égard aux temps orageux qu'au

jour ſerain pour en faire uſage. Les anciens ont certainement eu grand tort de penſer que les paſſions ne ſont que les cauſes éloignées des maladies; nous pouvons bien les regarder comme prochaines, par l'activité avec laquelle elles troublent l'harmonie des fonctions naturelles & volontaires; c'eſt ce qui na pas beſoin de preuve puisqu'un chacun en fait journellement l'expérience.

Ce qui doit encore rendre difficile pour les remédes qu'on ne connoit point, c'eſt cette antipathie naturelle & invincible qui régne entre nous & quantité de choſes que nous ignorons. Cette antipathie même eſt d'autant plus à craindre quelle n'eſt pas toujours née avec nous. Elle arrive quelquefois occaſionnellement. Telle femme dans certains états a toutes les douceurs en horreur, qui auparavant ſe régalait avec beaucoup de ſucreries; une autre redoute les plus légères odeurs. Un peu de ſirop de roſe ſolutif a éteint les jours d'une Dame Romaine qui avoit un ſièvre tierce ſans danger. L'odeur ſeule de la roſe en fait tomber d'autres en ſincope. Les mémoires des curieux de la Nature racontent qu'un jeune homme avoit remarqué qu'il n'avoit jamais porté de roſe au néz, ſans être ſur le champ attaqué d'un Rhume de cerveau fort incomode. Je connois des perſonnes qui aimeroient mieux ſe paſſer de manger

que

que de toucher à des mets préparés avec tel aromate que ce puiſſe être. Le fleur d'orange cauſe des coliques à quelques unes. Le beure produit chez d'autres des vomiſſements, des inquietudes, des hémorragies. On connoit des exemples d'enfants qui, dès leur naiſſance, ont témoigné contre le lait une antipathie qu'il n'ont jamais pu vaincre; un bouillon de veau purge certaines perſonnes ſuffiſament; & il eſt à préſumer qu'une médecine en règle leur occaſionneroit une ſuperpurgation mortelle. Il y en a d'autres qui ne peuvent reſpirer l'odeur du caffé, ſans avoir des envies de vomir & Boele raconte que quelqu'un, pour avoir pris un taſſe ordinaire de caffé, eſſuya des vomiſſements plus abondants, & avec plus de violence que ne peut l'occaſionner l'émétique. Bonnet (*a*) raporte avoir connu quelqu'un à qui on n'avoit jamais donné le ſel de tartre ou quelqu'une de ſes préparations, ſans lui procurer des ſueurs & des angoiſſes mortelles. On ne finiroit pas ſi on vouloit citer les exemples d'antipathie qui ſont raportés par des Obſervateurs dignes de foi.

Enfin pour engager encore plus ceux qui ſont ſujets à prendre des remédes d'habitude, à les

(*a*) Med. Sept. P. 11. P. 385.

abandonner; j'ose assurer avoir tiré plusieurs personnes d'un état de malaise & d'infirmité habituelle, seulement en leur faisant quitter ces sortes de remédes, & en leur préscrivant un bon régime. Je crois qu'il n'y a guere de Médecins qui n'en puissent dire autant. Qu'on reste donc bien persuadé que les remédes n'agissent 1o. que par l'habileté de la main, qui les administre; 2°. qu'il faut pour diriger leur action, connoître les divers tempéraments des corps, & dans le même individu les différences occasionnées par l'age ou par des causes accidentelles. 3°. Que malgré toutes les connoissances, & précautions requises, il est encore possible qu'un reméde augmente ou entretiene la maladie par quelque antipathie également ignorée du malade & du Médecin. 4o. Enfin qu'il est tout-à-fait déraisonnable de donner des remédes sans de bonnes raisons, & que ceux qui ne sont pas capables d'en juger, sont foux de les prendre sans d'autres conseils que deux-mêmes, ou d'autres encore moins capables d'en juger qu'eux.

Enfin une Erreur des plus déplorables, c'est la mode. Que personne ne s'offense de ce que je vais dire: ce vice a été trop général, & l'est encore aujourd'hui, pour qu'on puisse raisonnablement supposer que j'aye quelqu'un particuliére-

ment en vue. De tout temps il a regné des modes parmi les hommes, parcequ'il a toujours été néceſſaire de ſatisfaire à leur caprice & à leur inconſtance. Il n'eſt pas ſurprenant que les modes ayent auſſi varié dans le traitement de la ſanté. Il eſt cependant bien facheux que par la même raiſon qu'une Élégante célèbre donne le ton aux femmes de bon goût, quelqu'un puiſſe le donner auſſi pour le régime & les remédes qui ne décident de rien moins que de la vie. Tantôt la ſaignée eſt à la mode, & tantôt elle eſt tellement proſcrite, qu'un Médecin raiſonnable doit ſe haſarder à perdre ſon crédit par la fermeté avec laquelle il requiert qu'on en faſſe une dont dépend la vie du malade. Tantôt les purgations, tantôt les vomitifs, aujourd'hui des bains froids, demain les bains tiédes, une fois les boiſſons froides, une autre les chaudes. Quel catalogue immenſe ne feroit-on pas de tous les remédes dont le crédit a varié ſuivant le ton que la fantaſie leur a donné. Contentons nous d'attaquer les erreurs de nos jours en déplorant d'avance le malheur de notre poſtérité qui probablement ne ſera pas à ces égards plus raiſonnable que nous.

Elles conſiſtent principalement dans l'uſage des fréquentes ſaignées, des boiſſons, des antispas-

modiques & du tabac. Toutes ces choses sont ou bonnes ou indifférentes en elles-mêmes; ce n'est que l'usage excessif ou déplacé qu'on en fait qui mérite le blâme, & c'est sur quoi vont s'étendre mes réflexions.

Je connois & me fais gloire de connoître tous les avantages de la saignée. Je sçais que c'est un reméde énergique qui produit les effets les moins esperés lors qu'il est employé avec connoissance; mais c'est par cette raison même qu'il est énergique, & pour ainsi dire decisif, qu'il doit être plus rare, & qu'on doit sur-tout craindre de l'employer sans des indications pressantes. Je dois avouer qu'il est des tempéraments, & des pays où de telles indications sont très rares. Ceux même qui ont fait les éloges les plus outrés de la saignée, conviennent que les corps gras & replets, qui ont les veines petites, la fibre lache, doivent autant que cela est possible, être aidés par un autre reméde, quoique les humeurs coulent en eux avec une extrême lenteur. On a toujours remarqué que ceux qui ont le corps ainsi constitué, souffroient toujours après la saignée une prompte prostration de forces, & que les maux pour lesquels on la leur avoit imprudemment fait administrer, bien loin d'être soulagés, devenoient plus incomodes, & plus longs & plus

opiniâtres. C'eſt un préjugé fort dangereux, quoique très commun, de croire qu'un homme puiſſant & bien coloré puiſſe plus facilement ſouffrir la perte de ſon ſang que celui qui eſt maigre & d'un tein peu avantageux. Les expériences nous prouvent que le dernier a les vaiſſeaux plus aparents, les canaux & tous les coaloirs beaucoup plus amples, & le cœur plus grand: par conſéquent la ſaignée lui eſt plus néceſſaire; & quand on la fait ſans néceſſité, elle eſt beaucoup moins dangereuſe pour lui. Les partiſans de la ſaignée conviennent encore, qu'elle n'eſt point praticable vis-à-vis des perſonnes attaquées, de maladies lentes & Chroniques vis-à-vis de celles qui ſont délicates, qui ont l'eſtomac foible, les digeſtions laborieuſes, les prémieres voyes farcies d'humeurs, qui péchent plus par la lenteur que par leur qualité, vis-à-vis encore de celles dont les travaux peu agréables & ſérieux, les inquietudes, les chagrins ont occaſionné cette diſſipation d'eſprits ſi peu connue & qu'on ne ménage point aſſéz; ils avouent que dans tous ces cas il vaut beaucoup mieux avoir recours à d'autres moyens pour remédier à la grande plénitude. Toutes ces conſidérations ſont plus générales qu'on ne l'imagine, ſurtout par raport à certains climats, & j'oſe dire dans presque tous les pays du

monde, où il ſemble que l'humanité ſe rapetiſſe Joignons y encore l'expérience certaine que nous avons de l'efficacité, & de la promptitude avec laquelle la ſaignée ſupprime la perſpiration. Que ceux que en connoiſſent la neceſſité & les avantages, en balancent la perte, avec le bien, qu'on peut ſe promettre de la ſaignée. D'ailleurs, ſi on ſçavoit quelle précaution exige ce reméde avant & après l'avoir adminiſtré, on n'en uſeroit pas auſſi leſtement qu'on le fait aujourd'hui, à peine avons-nous le temps de nous rendre quand un malade nous appelle pour lui conſeiller une ſaignée; ſouvent nous trouvons le ſang dans le baſſin. Il eſt des ſaignées d'étiquette pour leſquelles on croit n'avoir pas beſoin du conſeil de qui que ce ſoit. Les gens même les plus communs en ont d'uſage & de bienſéance: que de préjugés, que d'entêtements, que d'ignorance à ce ſujet, que de foibleſſe dans ceux qui ſont faits pour s'y oppoſer avec fermeté; que de ſang répandu je ne dis pas inutillement, car ce ne ſeroit pas un grand mal, mais à la perte évidente le l'humanité!

Je penſe qu'après ces reflexions ou plutôt ce canevas de reflexions, les perſonnes raiſonnables ne permetront pas ſi facilement qu'on répande leur ſang, & qu'au moins elles demenderont auparavant le conſeil d'un homme éclairé, & capable de

juger des contrindications que leur conſtitution naturelle, ou accidentelle y oppoſent. Que perſonne néantmoins ne prenne occaſion de ce que je viens de dire, pour conclure que je ſuis un antagoniſte de la ſaignée. Nous ſommes dans un temps ou on diſtribue ſi aiſément des réputations ſuivant l'occaſion qu'on en trouve, qu'il faut autant qu'il eſt poſſible, parer à tous ſentiments équivoques.

La méme franchiſe avec laquelle, je viens d'indiquer les cas où la ſaignée eſt dangereuſe, & j'aſſure que ces cas ſont très ordinaires, va auſſi me guider pour expoſer ceux où je la crois utile. Je le repéte encore & j'en conviens avec tous ceux qui ont une idée avantageuſe de la ſaignée, que je ne connois point de reméde dans la nature d'une efficacité auſſi marquée, & auſſi prompte. La nature nous aprend que les hommes ſont ſujets à des réplétions de ſang par les effets heureux ou malheureux qu'elle fait pour ſe décharger. Dans les femmes les pertes de ſang qu'elles eſſuyent tous les mois, & dont le dérangement leur procure quelque fois des ſymptomes effrayants, les ſaignements de nés chez les jeunes gens, & le flux des hémoroides chez les hommes faits, ſi, ces évacuations ſuprimées, il ſe montre des ſignes évidents de pléthore, c'eſt ſans doute à nous, qui ſommes les Miniſtres de la

Nature à ſuivre la route qu'elle nous a tracé ; mais encore alors, qu'on ne s'imagine pas, que la ſaignée eſt toujours indiquée. J'ai l'expérience du contraire. J'ai aidé en pluſieurs de ces circonſtances ſans le ſecours de cette évacuation que je croyois devoir éviter à cauſe des contrindications très évidentes. C'eſt une grande raiſon pour ne point croire aux aparences en matière de ſanté, & pour conſulter ſon Médecin, quelque connoiſſance qu'on croye avoir de ſon état avant de ſe reſoudre à ſe faire ſaigner.

A legard de tout les cas de pléthore ſanguine, & d'inflamations génerales, ou particulieres, ſi je voulois les détailler j'entrerois dans une cariere qui metroit à l'écart les ſujets eſſentiels que je me ſuis propoſé de traiter. Je me contenterai de dire que tous les cas tels qu'on veuille les ſuppoſer, à-moins qu'ils ne ſoyent abſolument dépouillés de toute circonſtance, peuvent être équivoques pour indiquer préciſément les ſaignées. Ainſi la rétention des mois, l'interruption d'un hémoragie, de violents maux de tête, des vertiges & bourdonnements avant-coureurs de l'apoplexie, les fièvres aigues, la pleuréſie, la phrénéſie, la ſquinance, la néphrétique les pléthores des femmes enceintes &c. &c. tous ces états en général demandent la ſaignée, mais tous les pra-

ticiens fcavent mieux que moi qu'ils ne font pas fans exception: mais comme ce n'eft point ordinairement dans ces occafions, que le vulgaire eft maître de fe livrer à fes préjugés; il eft tout-à-fait de mon devoir de garder là-deffus un grand filence. Les boiffons chaudes, de chocolat, de thée & de caffé ont dans le commencement été propofées comme des remédes; & les grands éloges avec lesquels ces remédes ont été célébrés dès leur naiffance les ont tellement mis à la mode, qu'elles font aujourd'hui confacrées par l'ufage. On ne boit plus ces chofes par befoin, mais par amufement, par habitude & pour ainfi dire fans réflexion.

Il en eft de même de l'eau froide; elle eft affez à la mode chez quelques perfonnes, & on en ufe fans fe douter, que même hors des cas de ces grandes chaleurs, où tout le monde fçait qu'elle eft mortelle; il y en a encore beaucoup d'autres où elle pofe les fondements des maladies longues & incurables. Mais j'aurai tant d'occafions de dire ma façon de penfer fur toutes ces chofes dans le dernier chapitre, que je ne pourais m'étendre ici d'avantage, fans m'expofer dans la fuite à des répétions ennuyeufes.

Les bains ne méritent pas moins notre attention: froids ou chauds, ils font extrêmes, & de-

mandent par conſéquent des cas extrêmes qui ne ſont certainement pas ordinaires. Les tiédes ſont ceux qui employés avec précaution conviennent le plus généralement, & produiſent auſſi des effets plus ſolides, quoique plus lents. Je ne prétends pas néantmoins effrayer ceux qui prenent les bains froids; il eſt des tempéraments auxquels ils conviennent & qui en deviennent encore plus forts. Il en eſt auſſi auxquels il a l'air de convenir, mais qui en ſeront les victimes. Il faut que la conſtitution ſoit bien calme, ſaine & légère pour s'accomoder conſtamment du bain froid.

Pour ce qui concerne les antiſpasmodiques, ils ont aujourd'hui une vogue qui ſemble en aſſurer le regne, & renverſer la réputation de ceux qui auroient la hardieſſe de blamer l'eſtime générale qu'on en fait. C'eſt la condition néceſſaire des amis de la vérité de s'expoſer à la critique. S'il étoit queſtion d'un reméde dont l'emploi ne ſe fit jamais que par l'orde de ſon Médecin, je ne m'occuperois point ici à en montrer les abus; parceque je n'ignore point qu'il y a des circonſtances qui en exigent abſolument; mais parceque un Médecin aura donné la recette d'un antiſpasmodique ou parcequ'on aura dans une occaſion éprouvé du ſoulagement de quelqu'un de ces ſpé-

cifiques qui ont acquis de la réputation dans le monde, il ne s'en ſuit pas, qu'on doive en faire conſtamment uſage. Qui dit un antispasmodique, dit un reméde qui calme les nerſs; mais tout le monde ſçait que les calmants ne ſont que des paliatifs qui n'otent point la cauſe de la maladie. Elle va toujours ſon train malgré eux, devient féconde en ſymptomes plus effrayants, & finit par n'admettre plus d'autre calmant que la mort. Il n'eſt pas queſtion d'endormir les nerſs, il faut les guérir; ce que n'ont point encore fait, & ne feront jamais les antispasmodiques. Je ſuivrais avec plaiſir cette matière; mais qu'on la conſulte dans le traité des vapeurs des deux ſexes par Mr. Pome; & on conviendra bientôt avec moi que dans la plupart des maladies, les antispasmodiques ſont les Boureaux des nerſs & non leur remédes.

Cependant il nous arrive ſouvent de trouver des malades armés d'un reméde dont ils ſont habituellement uſage, ſans demander le conſeil de perſonne. Il leur faut de ces phénomènes effrayants pour ranimer leur confiance, & leur docilité. Alors tout ſe manifeſte; le ſecret ſe dévoile, & le poiſon eſt mis en évidence.

Le tabac fut autrefois un reméde; il eſt aujourd'hui dans la plupart de ceux qui en uſent

ou une affaire de faste qui donne occasion de placer des devises ou des portraits brillantés, ou une malpropreté inutile, ou un excés qui, en poudre, desséche les fibres du cerveau, & en fumée épuise les sucs digestifs de la bouche & de l'estomac. De cette courte description sur la vérité de laquelle on peut compter, chacun peut facilement évaluer les erreurs auxquelles il est sujet à cet égard. Ce seroit bien ici l'endroit de parler des remédes de charlatans ou de quelques autres revétus d'autorité, qui ne valent pas mieux; mais je rends trop de justice au public, pour m'étendre là-dessus. Nous voyons avec plaisir la méfiance presque générale, non seulement des gens comme il faut, mais même du peuple pour ces sortes de remédes. Il en est fatigué; il connoit que nos recettes de la composition desquelles il peut facilement s'instruire, valent bien les remédes envelopés du voile du mistère, insuffisant aujourd'hui pour les rendre recommandables, de maniere qu'il ne nous reste plus d'autre sentiment contre ces différents Auteurs de secrets, & de spécifiques, que la pitié naturelle, & qu'on doit à des gens qui peuvent à peine par le débit, se dédommager des frais de leurs longues & fréquentes annonces. Il y en a cependant encore quelques uns qui se laissent séduire par les magnifiques

promesses qu'on leur fait. Quoique plus rarement nous en rencontrons dans la pratique, & nous trouvons toujours des victimes de leur crédulité.

Si un Médecin honnête pouvoit être susceptible d'un vil intérêt, il devroit ambitionner tous les malades qui ont été prémierement livrés à l'usage de ces grands spécifiques. Ce sont eux qui nous offrent ces maladies longues, lentes & opiniâtres qui exigent des visites assidues par l'inquiétude des malades qui se consolent de notre présence. Une erreur encore qui mérite bien un peu d'attention, c'est l'idée où on est que nous condamnons tous ces prétendus secrets, à cause du tort que cela fait aux Médecins en général; la vérité néantmoins est, que le seul motif qui nous engage à les proscrire est la conservation de l'humanité. Car, comme je viens de dire, ils ne nous font aucun tort. Au contraire, ce malade que j'aurois pu guérir en 4 jours, s'il m'eut appellé au premier instant qu'il a senti sa santé altérée, sera obligé d'employer un mois pour sa guérison, pour avoir voulu essayer avec le secret qu'on lui avoit vanté. Quand donc nous élevons la voix pour condamner ces abus, bien loin d'être animés par l'intéret, il est évident que nous le sacrifions au salut du public.

Mais c'eſt ainſi que l'on berce les gens crédules ; au moins n'en dites rien à votre Médecin ; car il ſuffit à ces Meſſieurs que quelque choſe ne vienne pas d'eux, pour qu'ils condamnent tout. Ils font très bien de s'y prendre de cette manière. Car ſi nous en étions inſtruits, nous ferions ſur le champ notre devoir. Nous ne permétrions jamais à un malade l'uſage des drogues, ſans ſçavoir ſi elles ſont un poiſon ou une médecine ſalutaire: mais je me donne pour garant, que ſi alors le donneur de remédes en faiſoit voir la compoſition, & que ſans être bonne, elle ne peut faire abſolument aucun mal, il n'y a aucun Médecin honnête qui ne cédât à l'importunité du malade, dans l'eſpérance que l'extrême confiance avec laquelle il prendroit cette boiſſon ou cette poudre, pourroit opérer une révolution heureuſe dans la nature. Cela eſt arrivé quelquefois; mais les exemples en ſont rares. De tout cela, on doit conclure 1°. que ſi les hommes étoient ſages, ils auroient beſoin de très peu de remédes: qui en prend moins, & qui a moins beſoin d'en prendre que les Médecins? C'eſt là ſans doute le meilleur exemple que nous donnions à nos ſemblables. 2°. Que ce ne ſont point les remédes qui guériſſent, mais la main du Médecin qui les conduit ſuivant les indications & les circonſtances. 3°. Que

par conséquent on ne doit jamais exposer sa vie en prenant ou un reméde qui a été bon dans telle ou telle occasion, ou un spécifique vanté qu'on ne connoit pas.

Ces gens à secrets & à spécifiques n'en veulent qu'à la bourse. Les Médecins ne veulent que votre santé: décidez quels sont ceux qui méritent le plus votre confiance.

CHAPITRE SEPTIEME.

Des Maladies salutaires.

PLus les maladies sont opiniâtres, plus on trouve de gens qui présentent des conseils pour les guérir. La Nature n'a souvent d'autres ressources pour éviter un grand mal, que d'en procurer un plus petit. Ne point lui obéir alors, c'est s'exposer à une punition certaine. Cet homme a des sueurs incommodes, des éruptions cutanées, des glandes érodées qui laissent échaper des sérosités; des hémorrhoïdes, des saignements de nez; cette femme a des vomissements périodiques, des Diarrhées, des pertes, des petites incommodités extérieures qui n'ont point consulté ses charmes, pour se placer dans des endroits trop apparents: prenez bien garde,

avant de toucher à aucune de ces infirmités, de bien consulter la Nature. Car si c'est elle qui les a produites pour se débarasser d'un fardeau incommode, elle ne vera pas tranquillement troubler son ouvrage. On ne sçauroit se persuader combien l'impatience, qu'on a dans quelques infirmités qui procurent d'ailleurs de grands biens, est cause tous les jours de morts inopinées. On voudroit être des Dieux ; mais malheureusement nous ne sommes que des hommes. L'erreur par rapport à ces maladies que j'appelle salutaires, à cause des grands biens qu'elles procurent d'ailleurs, consistent 1°. à croire que toute maladie est contre le bon ordre essentiel de la Nature, que par conséquent on doit y opposer des remédes. 2°. Que toute maladie est guérissable sans danger : 3°. que c'est l'ignorance des Médecins qui a inventé à certains accidents le nom spécieux de maladies salutaires, à cause de l'ignorance où ils sont des moyens par lesquels on pourroit les guérir. Il est aussi naturel à l'homme de souffrir que d'exister. Depuis bien du tems, je n'ai pas manqué de presser les personnes qui me disoient n'être sujettes à aucuns maux, & jouïr d'un santé entière, d'examiner de plus près leur existence, & ensuite de me dire avec vérité, si elles n'éprouvoient pas quelques insultes de l'humanité ;

je

je n'en ai encore pas trouvé un seul, chez qui le résultat de cet examen n'ait produit l'aveu de quelque infirmité. Ainsi ces belles santés dont nous faisons des portraits si agréables, sont plutôt des images séduisantes de ce qui devroit être, que de ce qui est. C'est la Vénus que tant d'Auteurs ont décrite, & qui n'est encore nullepart exécutée sans défaut. Je connois un Médecin qui essuye, depuis bien des années, à chaque solstice du printemps un ou deux accès de fièvre qui lui procurent pendant tout le reste de l'année une existence agréable, d'ont j'espére qu'il jouira encore longtemps.

J'ai vu des personnes sujettes à des sueurs très incommodes aux mains, sous les aisselles, aux piés, & dans d'autres parties du corps qui se sont très bien porté, tant que ces sueurs ne se sont pas dérangées, & tomber dans des maladies, dès que cette heureuse excrétion étoit arrêtée. On frémiroit, si je donnois toutes les histoires tragiques des maux & des morts qui ont succédé aux guérisons de ces éruptions cutannées, par lesquelles la Nature se décharge heureusement des parties excrémentielles qu'elle a-entrepris envain de séparer par les couloirs ordinaires.

Dans un livre tel que celui ci, on ne doit

point offrir des peintures révoltantes: c'eſt pourquoi, on me pardonnera facilement de garder le ſilence ſur les détails. Ceux qui ſeront curieux de les lire, en trouveront une collection abondante dans Zacutus Luſitanus, Ethmuller, Sennert, & tant d'autres Obſervateurs qui déplorent la légèreté avec laquelle on s'empreſſe d'abord à guérir ces indiſpoſitions, ou incommodités habituelles.

De quelle ſanté ne jouiſſent pas ces enfants qui courent avec des viſages qui font peur ; & quel eſt leur ſort déplorable, quand leurs parents tot ou tard, cèdent aux empreſſements de quelques guériſſeurs qui ſe préſentent.

Que d'éthiſies entre douze & 18 ans qui n'ont pour cauſe que des malpropretés qu'on a traitées avec opiniâtreté, & qu'on a enfin malheureuſement guéri dans l'enfance! Nous voyons tous les jours des perſonnes à qui l'occaſion la plus légère, un petit coup procure une ulcère opiniâtre, & que ſouvent aucun ſecours de la Chirurgie ne peut guérir. Combien a-t-on vu de gens après la parfaite cicatrice de ces playes, au moment qu'on chantoit victoire, être ſaiſis d'une maladie interne, ou qui a abrégé leur cariere en déſolant les triſtes jours qu'ils ont reſpiré, ou qui en peu de tems a décidé de leur ſort.

Mais, non ſeulement ces ulcères accidentels, mais auſſi, ceux que l'art procure, qui ignore la facilité avec la qu'elle leur exſiccation reſſuſcite les maux pour la guériſon deſquels on les avoit ordonné.

Je ne connois rien qui doive engager un Médecin à autant de circonſpection, que toutes ces infirmités extérieures devenues chroniques. Mais malheureuſement le traitement qu'on en fait, ſe paſſe ordinairement ſans que nous en ſçachions rien; & nous ne ſommes ſouvent appellés que pour réparer les grands déſordres que les malades ont fait eux-mêmes en ſe ſervant de certains onguents, ou pomades connues, ou en ſe faiſant guérir par des perſonnes auſſi peu inſtruites qu'elles des conſéquences d'une pareille cure. Il n'y a pas long-tems que nous avons vu un jeune homme de la plus belle eſpérance, étouffé par la ſuppreſſion d'un ſaignement de néz qu'il avoit ſouvent éprouvé, & auquel on s'eſt oppoſé par les voyes les plus meurtrières, & même ſans avoir eu la prudence d'y ſubſtituer quelques ſaignées. Cette vivacité avec laquelle le monde s'empreſſe de ſecourir quelqu'un qui ſaigne du néz, eſt une erreur dont il eſt eſſentiel de déſabuſer le vulgaire. Ce n'eſt point le ſang qui vient au dehors qui eſt ordinairement à craindre. Mais bien celui qui ſor-

tant de ses couloirs, s'épanche dans les vaisseaux limphatiques, ou dans quelque cavité du corps. C'est cette hémorragie interne, si j'ose m'exprimer ainsi, qui est très à craindre; mais l'externe est rarement dangereuse, très souvent salutaire. Si une hémorragie étoit capable de répandre l'épouvante, ce seroit sans doute celle qui se manifesteroit en forme de sueur sanguine de tous les pores de la peau. Cependant Marcellus Donatus, dans son histoire admirable des choses qu'on voit dans la Médecine, rapporte que Rondelet a vu à Montpellier un jeune Étudiant du corps duquel sortoit une telle sueur; que Fernel a observé le même phénomène dans une autre personne. Mais ces sortes d'hémorragies générales sont rares. Les particulieres sont plus communes; il seroit inutile de les détailler. Il suffit de dire qu'elles sont presque toujours un petit mal, qui en empêche un très grand; que par conséquent il faut en tenter la guérison avec beaucoup de reflexion, & ne se presser jamais, à-moins que l'état du malade ne sollicite évidemmment un prompt secours. A l'égard de celles qui sont chroniques ou habituelles; c'est un meurtre de les arrêter. On peut lire dans l'histoire de l'Académie Royale de Chirurgie, les voyes extraordinaires que la Nature a pris pour

ſe débaraſſer de cette phlétore ſanguine; & alors on ſera moins effrayé des phénomènes qui ſe préſentent quelque fois.

Les vomiſſements ne ſont pas moins inquiétants. Il y a peu de perſonnes qui ne veuillent s'en défaire. Sans doute qu'Hipocrate en pronoſtiquant à ceux qui ſont dans l'habitude de vomir, une vie courte, a donné lieu à ce préjugé; on veut toujours rémédier aux vomiſſements tels qu'ils ſoient, & on quitteroit comme un ignorant, un Médecin qui refuſeroit honnêtement & ſelon ſon devoir de ſe prêter à cette cure. Il y a deux marques certaines d'un vomiſſement ſalutaire 1°. Si les matières qu'on rejette ſont d'une mauvaiſe qualité, 2°. Si en les rejettant ainſi habituellement on conſerve une bonne ſanté. Je connois & ſuis intimément uni avec quelqu'un qui vomit depuis bien des années régulierement tous les matins avec aſſez d'abondance. Je ne fais d'autre vœu pour lui, ſinon que ce vomiſſement ſalutaire ne s'arrête par quelque cauſe que ce ſoit. La Médecine eſt féconde en hiſtoires de pareilles évacuations arretées naturellement ou par art qui ont produit des foyers de maladies mortelles. Quoique ce ne ſoit point mon intention de propoſer dans cet ouvrage aucun plan curatif, j'ai de fortes raiſons qui m'intéreſſent perſonnellement, pour

engager fortement les perſonnes ſujettes à ces ſortes d'évacuations, à obſerver le régime le plus exact; qu'elles s'accoutument peu à peu, à faire de petits repas à une diſtance égale l'un de l'autre: qu'elles évitent le long ſomeil, les fortes applications, & faſſent de l'exercice; qu'elles oppoſent au goût des matières qu'elles rejettent, des boiſſons qui en altérent la qualité; en un mot qu'elles ſe gouvernent en tout point, tant pour le corps que pour l'ame, avec cette ſage modération qui à la longue ſe rend maîtreſſe des maux les plus accablants, & les plus opiniâtres. Elles auront l'agrément de voir inſenſiblement ces matières qui agacent les ſolides, entièrement epuiſées; & quand ces évacuations viendront à s'arrêter, ils n'auront point à craindre la piqure du ſerpent caché ſous l'herbe. On en peut dire autant des diarrhées, qui ſurprennent périodiquement les perſonnes les mieux portantes, ſans altérer aucunement leur ſanté. Il y en a qui n'éprouvent ces évacuations ſalutaires qu'au printems; d'autres à chaque ſaiſon; quelques uns plus ſouvent encore. Tout cela dépend de la qualité des matières qui irritent, & de la capacité & ſolidité des réſervoirs qui les contiennent. Tous les bons Médecins prennent bien garde de ne leur oppoſer que des corroborants, quand les déjec-

tions deviennent trop fréquentes, & trop copieuſes; encore conſultent-ils alors l'état du malade. Car quelques abondantes que ſoient les évacuations, ſi on conſerve ſes forces, c'eſt un ſigne certain que la Nature travaille heureuſement à ſe débarraſſer d'un fardeau qui l'oprime; vouloir dans ce cas l'empêcher de continuer ſon travail, c'eſt à coup ſûr expoſer ſon malade à des fièvres, des toux, des jauniſſes, des obſtructions des viſcères, & bien d'autres accidents qui dégénerent facilement en chroniques. Non ſeulement on ne doit point oppoſer des remédes à cet état, mais on doit encore extrêmement craindre les grands mouvements du corps & de l'ame. C'eſt alors qu'on a plus beſoin du conſeil des Médecins pour ſe bien gouverner dans l'uſage des choſes non-naturelles, que de leur recettes.

Enfin les évacuations même des femmes qu'on regarde comme maladives & auxquelles on a donné le nom de fleurs blanches ne ſont pas toujours l'objet de la Médecine curative. C'eſt pourquoi celles qui ſont dans cet état, telles jalouſes qu'elles puiſſent être d'en ſortir, ne doivent pas indifféremment recevoir, ce qu'on leur offre pour les guérir. C'eſt cependant ce que ſont la plupart. Il y a des remédes vantés qui courent dans les papiers publics; on ne conſulte ni ſon mari ni

ſon Médecin pour y avoir recours, & ſouvent on obtient malheureuſement l'objet de ſes vœux. C'eſt une ſatisfaction de courte durée. Bientôt cette humeur qui ſortant régulièrement avec tant de bénignité, rendoit l'exiſtance de cette femme ſi légère & ſi agréable, forcée de remonter contre ſon propre poids, va ſe jetter dans les viſcéres où elle acquiert toute l'acreté poſſible, & produit en peu de tems les ſcènes les plus tragiques. Les maux de reins, la ſciatique, l'œdeme douloureux des parties inférieures, des fièvres, des oppreſſions de poitrine, des toux incommodes, des inſomnies qui maigriſſent, des dégoûts qui déſolent: que les Dames choiſiſſent à préſent ou de garder les fleurs blanches quand, étant douces & bénignes, elles ne portent aucune atteinte à leur belle ſanté, ou de s'expoſer, en faiſant guérir cette légère incommodité, à tous les maux auxquels l'expérience nous aprend qu'elles deviennent ſujettes.

Les accidents dont j'ai parlé juſqu'à-préſent méritent plutôt le nom d'incommodités que de maladies proprement dites, puiſque j'ai ſuppoſé, & que je ſuppoſe encore généralement comme une marque non équivoque de leur ſalubrité, que non ſeulement elles ne nuiſent pas à la ſanté, mais encore qu'elles la défendent & la conſervent.

Mais en peut-on dire autant des maladies proprement dites qui desolent évidemment l'existence de l'homme, & qui finissent par l'annéantir? C'est ici où le vulgaire est facilement abusé & où le Médecin prudent resserre les limites de son art pour ne point passer celles de la prudence.

La goutte, par exemple, ce fâcheux présent de la Nature qui attaque tant d'honnêtes voluptueux, tant de sçavants sédentaires, tant de grands hommes dont l'existence est chère à la société; La goutte, di-je, est une maladie bien réelle, & cependant il n'est pas un seul Médecin qui osera conseiller d'en tenter la cure, à moins que la cause n'en soit évidemment connue, & qu'elle soit récente. Je ne connois point de reméde pour cette goutte; & je tremble toujours pour le sort des gouteux, quand quelqu'empirique en annonce un nouveau, ou encore plus quand un Observateur honnête mais trop crédule le fait passer sans intérêt à la connoissance du public. Je suis trop persuadé que jamais la goutte intérieure n'est guérie impunément, pour ne point dissuader ceux qui sont prêts à se laisser séduire. Le plus grand spécifique que nous puissions offrir à un gouteux, c'est prémierement de le persuader intimément qu'il ne doit jamais tenter la guérison, & secondement de lui apprendre tous les détails du

régime qui convient à son état. Je connois un autre moyen encore mais qui ne sera point du goût de la plus grande partie de ceux qui sont sujets à cette cruelle maladie; ce seroit de vivre, comme cette partie de l'humanité dont les travaux, & les sueurs sément la goutte dans nos villes & dans les Cours. Une vie frugale & laborieuse dégagée des sollicitudes & des grandes passions, une vie telle que celle de ce paysan fortuné que vous voyez reposer avec délice, & des articulations bien déliées, sur le gazon qu'il a semé, & sous ces arbres que ses mains ont planté.

Avant Asclépiades, personne n'avoit imaginé que la fiévre ne fut un mal réel. Sydenham nous la présente souvent comme un moyen de nous guérir. Boerhave, ce maître de l'art aussi célèbre que modeste, & réservé à critiquer la pratique des autres, ne peut s'empêcher de blâmer les Médecins qui s'empressent indifféremment à guérir toutes les fièvres. En effet cette maladie, si c'en est une, n'a par elle-même rien d'effrayant & nous la trouvons quelque-fois si salutaire, que nous nous bornons à en être les spectateurs & rien de plus; nous nous félicitons de la voir paroître dans la paralisie, elle dissipe & guérit souvent pour toujours la mélancolie maniaque Elle appaise les convulsions, fait disparoître l'é-

pilepsie; elle calme les douleurs spasmodiques des viscères, & surtout du foye: elle allége le corps, releve ses fonctions, divise la lymphe, ranime les esprits, & remonte tous les ressorts de la machine. Voilà une foible esquisse encore des grands avantages que la simple fièvre, procure par elle-même. La guérir dans tous ces cas, c'est sans contredit s'opposer au salut du malade. Les Anciens n'avoient donc pas tort de se tenir dans une parfaite inaction dans le commencement des fièvres qui ne paroissoient accompagnées d'aucun symtôme qui caractérise d'autes maladies.

Il est démontré par tout ce que je viens de dire, qu'il existe un grand nombre des maladies salutaires auxquelles, c'est une erreur très pernicieuse de chercher sa guérison. Mais pour le prouver encore plus, & faire sentir aux lecteurs toute l'importance de mes conseils, je vais leur donner un précis, le plus court qu'il me sera possible, de différentes observations analogues aux cas que j'ai proposés. Ces observations sont prises d'un ouvrage de Mr. Raymond, qui a pour titre: Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir, imprimé à Avignon en 1757.

Nicolas Tulpius (*a*) célèbre Médecin &

(*a*) Observ. 42. Liv. 3.

Bourguemaitre d'Amſterdam rapporte qu'une fille, depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à l'age de 7 ans, ſuoit ſi abondamment, qu'on étoit obligé de la changer de linges 4 ou 5 fois par jour.

Zacutus Luſitanus (*a*) attribue la mort ſubite d'un homme à une ſueur de dix ans pendant le printems & l'été, ſupprimée par un bain froid. Etienne Blancard (*b*) a obſervé des perſonnes arrivées à une vieilleſſe heureuſe avec des ſueurs de piés très incommodes.

Nicolas Pechlin (*c*) obſerve que ceux qui ſont habituellement ſujets aux ſueurs, ne ſe portent jamais mieux, que quand elles ſont fort abondantes.

Mr. Raymond (*d*) obſerve par lui-même qu'une Dame ſujette, depuis ſon enſance, à des fluxions aux yeux & aux paupieres, a des ophthalmies, & des larmoyements, en fut délivrée par une ſueur fétide qui inondoit les jambes & les piés, ſurtout dans la belle ſaiſon. Fatiguée

(*a*) Obſerv. 70. L. 3. prax. admirand.

(*b*) Inſtitut. med. cap. V.

(*c*) Obſerv. 52. L. 11.

(*d*) Traité des maladies qu'il eſt dangereux de guérir T. 1. p. 53.

au bout d'un certain tems de cette ſueur auſſi incommode aux autres qu'a elle-même, elle réuſſit à s'en débaraſſer par le moyen, d'une eau alumineuſe. Mais peu-à-près elle fut ſaiſie de violents accès Epileptiques, qui ne cédérent aux remédes qu'au bout de 3 ans, & encore ils furent remplacés par l'engorgement des glandes du cou & des aiſſelles & beaucoup de boutons & de puſtules ſur le reſte du corps, qui furent ſuivis de la phtyſie à laquelle elle ſuccomba.

Une autre Dame (*a*) de ſa connoiſſance a joui longtems d'une belle ſanté, qu'il attribue à des ſueurs de piés & des mains qu'elle a ſupportées avec d'autant plus de patience, qu'elles étoient ſans odeur.

Il a remarqué (*b*) pendant les ravages de la peſte à Marſeille en 1720, que, dèsque cette cruelle maladie parut, il ſe ſentit les aiſſelles chaudes & très humides, avec des démangeaiſons inſupportables, ce qui continua jusqu'a la fin de la peſte, dont le retour au printems de 1722 lui procura les mêmes ſueurs & démangeaiſons, qui durerent autant que le fléau au milieu duquel il dit n'avoir jamais joui d'une plus belle ſanté.

(*a*) Ibid. p. 56.

(*b*) Ibid. p. 52. & ſuivantes.

Par raport aux éruptions cutanées, il assure (*a*), qu'un jeune officier ayant gagné dans un long voyage de mer une maladie de malpropreté, fut conduit aux portes de l'Ethisie parce qu'on l'avoit guéri par des remédes, qui avoient fait rentrer l'humeur dans le corps. Il raconte la même chose d'un capitaine de vaisseau marchand Hollandois, & de son Epouse qu'il traita ensuite trois mois & qui ne guérirent qu'après bien des remédes. Il ajoute ce que dit Zacutus Lusitanus (*b*) d'un homme Cacochime, attaqué d'une pareille maladie à chaque retour du printems, qui prit enfin le parti de s'en défaire avec une pomade astringente, qui fit rentrer les boutons dont il mourut la nuit suivante. Il rapporte d'après Amatus Lusitanus (*c*) l'histoire, prémierement d'un jeune Florentin qui après s'être froté une seule fois, d'une pomade ou il entroit trés peu d'arsenic, avoit été trouvé mort dans son lit; & ensuite celle d'un autre qui pour s'être servi d'une pareille pomade, devint furieux & se jetta par la fenêtre. Il parle encore d'un Etudiant qui au rapport du sçavant Grégoire Horstius (*d*) fut at-

(*a*) Ibic. p. 206.

(*b*) Observ. 51. lib. III. prax. ad mirand.

(*c*) Centur. II. Obs. 33.

(*d*) Obs. 21. Lib. II. T. III.

taqué d'épilepsie pour avoir suivi un pareil procédé; d'un pasteur que les curieux de la nature (*a*) disent être mort d'apoplexie, pour n'avoir pris aucun reméde intérieur avant l'emploi des extérieurs: d'un étudiant qui suivant Sennert (*b*) devint aveugle, puis Epileptique par la même cause, & d'un enfant de 14 ans en qui l'aveuglement & les accidents épileptiques succéderent promptement à l'emploi de pareils remédes & que l'art de ce grand Médecin n'a pu sauver de la mort.

Un homme de 35 ans (*c*) jouissant d'une fort bonne santé, avoit depuis longtems une dartre entre le pouce & l'index, elle étoit farineuse, un peu humide & rouge au dessous, elle ne s'étendoit pas & ne faisoit aucun progrés. Il ne sentoit rien de plus que le prurit qui l'obligeoit à se froter. Quelqu'un lui donna fort imprudemment un reméde, dans 24 heures la dartre disparut: mais il fut attaqué deux jours aprés d'une fievre trés vive & d'une sueur au visage, si acre, qu'elle formoit des sillons par tout ou elle cou-

(*a*) Obs. 58. ann. 1.

(*b*) Pract. Lib. N. pars. I. cap. 28.

(*c*) Des maladies qu'il est dangereux de guérir. T. 1. p. 155.

ſoit, comme ſi on y avoit fait paſſer du cauſtic fondu.

Un négotiant (*a*) de 60 ans portait depuis longtems, une dartre farineuſe au genouil: il la vit tout d'un coup diſparoître à l'occaſion d'un grand chagrin qu'il avoit eſſuyé. Quatre jours aprés il fut agité d'une violente convulſion des muſcles de la poitrine, & de douleurs ſi violentes dans cette partie, qu'il en jettoit les hauts cris.

A l'égard des ulceres naturels ou artificiels, voici ce qu'en dit notre Auteur.

Une Dame (*b*) d'environ 55 ans, d'un tempérament vif, portoit depuis douze ans une cautere naturel a coté & presque au milieu du tibia Il n'étoit ni large ni profond; il gardoit présque depuis ſon origine toujours le même calibre donnant, par jour, 2 ou 3 goutes d'humeur, elle n'en étoit aucunement incommodée, elle ne ſentait ni douleur, ni chaleur, ni démangeaiſon, & ſe portoit tout-à-fait bien. Dans ce bon état elle eſſuya un vif chagrin; l'ulcere devint ſec, & quelques jours après elle ſe plaignit d'un feu ardent & inſupportable, dans la région de la matri-

ce

(*a*) Ibid. p. 157.

(*b*) Ibid. p. 206.

ce qui céda avec peine aux remédes multipliés. Mais bientot le bras gauche s'enflat avec tant de rapidité, & si fort, qu'il devint livide & insensible. On employa les scarifications profondes & ensuite tous les moyens capables d'empêcher la mortification totale de la partie, qui enfin après une longue & abondante suppuration fut rendue à son état naturel.

Une autre femme de 60 ans (*a*) ne fut sauvée d'une grande fiévre & d'une oppression, qui alloient la mettre au tombeau; qu'en rétablissant un ulcère qu'elle avoit porté longtems au pié.

Un jeune homme de 29 (*b*) ans, guéri de l'Epilepsie au moyen d'un cautère à chaque bras, les laissa enfin dessécher; mais bientôt après il essuya une attaque violente, & quelques jours ensuite une autre qui dura 24 heures, & fut suivi pendant une semaine d'accès de manie & de fureur, dont il fut heureusement guéri par des pustules qui couvrirent les poignets & les mains. Un autre jeune garçon pour avoir fait guérir des ulcères aux piés, qui le gênoient pour son travail, fut sujet aux mêmes accidents dont on ne le réta-

(*a*) Ibid. p. 210.

(*b*) J. Nicol. Pechlin obs. XXX. lib. II.

blit parfaitement qu'en lui ouvrant un cautère à chaque pié. Mr. Raymond ajoute à ces deux obſervations de Nicolas Pecklin, celle d'Amatus Luſitanus qui fut obligé de cautériſer un bras où il avoit lui-même guéri un vieux ulcère dont la cure avoit ſubitement procuré la manie.

Notre Auteur (*a*) paſſe enſuite au danger d'arrêter certaines évacuations & le prouve par quelque traits qu'on lit dans l'hiſtoire admirable de Médecine de Marcellus Donatus. (*b*) La premiere eſt de Roudelet qui rapporte la ſueur de ſang d'un jeune étudiant de Montpellier dont il ne dit pas l'événement. La ſeconde de Fernel qui aſſure avoir vu une perſonne qui perdoit du ſang en pluſieurs parties du corps par l'extrêmité des veines de la peau; & pour prouver la poſſibilité du fait dont il ſe dit témoin, il en rapporte de pareils atteſtés par Ariſtote & Théophraſte. Le 3e. eſt de Benivenius qui dit qu'un homme robuſte de 36 ans perdoit environ une livre de ſang chaque mois de la partie de la peau qui eſt au deſſous du foye; ſans qu'il y parût abſolument ni ouverture ni playe, & qui fût guéri par ſix ſaignées faites dans ſix mois. Il rapporte enſuite l'hiſtoire qu'on lit dans Jean Nicolas

(*a*) De L. cité. p. 262.

(*b*) Hiſt. mirab. medic. cap. III.

Pechlin (*a*) de cette fille de 20 ans qui pendant 5 ans à cause d'une suppression de règles, essuya tous les mois au sommet de la tête une sueur de sang dont on n'a pas sçu l'événement, parceque cette malade fatiguée des remédes dont elle n'éprouvoit aucun secours, sortit secrettement de l'hopital de Leyde & qu'on n'en entendit plus parler. Il ajoute (*b*) que lui-même a vu un négotiant de 60 ans gras, sanguin & ayant de très belles couleurs qui avoit joui d'une parfaite santé tant que ses mains & ses jambes avoient sué du sang; cequi lui étoit journalier sur-tout en été; mais quelques mois après que cette sueur, aussi heureuse qu'extraordinaire eût disparu, il mourut d'Apoplexie. Il passe à une autre observation de J. Nicolas Péchlin sur une pauvre fille de 16 ans cachectique qui d'un eréspéle négligé au pié, y eut un ulcère, qui caria l'os: après bien des remédes, un bon Chirurgien la pança réguliérement, & ayant amené cet ulcère au point de se fermer, il fut bien surpris d'en voir sortir du sang pendant quelques jours, ce qui revint exactement tout les mois; surquoi l'Observateur ayant été consulté, ordonna des remédes capables de

(*a*) Obs. 36. Lib. I.

(*b*) M. Raymond. au Lieu cité. p. 268.

procurer, les ordinaires; & qui ayant réuſſi procuérent la cure de l'ulcère.

Zacutus Luſitanus (*a*) lui fournit enſuite l'hiſtoire d'une femme qui ſouffroit tous les mois au nombril quelques douleurs qui étoient ſuivies d'un écoulement de 3 livres de ſang, qui duroit environ huit jours. Marcellus Donatus (*b*) lui en offre une autre d'une femme de 50 ans dont le teton gauche rendoit du ſang ſans l'incommoder. Il trouve dans Corneille Stalpart van der Wiel, (*c*) le cas d'une femme de 40 ans, maigre, & fort bilieuſe, qui en un inſtant fut inondée du ſang qui ſortoit de ſes mamelons après un violent accès de colère dans le tems de ſes règles; & Amatus Luſitanus (*d*) lui en fournit un autre d'une Dame qui en nourriſſant ſon enfant, perdit par les mamelons une grande quantité de ſang, ſans aucune indiſpoſition. Il revient à Corneille Stalpart (*e*) au ſujet d'une fille, dont les bords de la paupiere inférieure rendoient du ſang goutte à goutte toutes les fois que ſes règles étoient retardées, ou qu'elle ſe mettoit en colère.

(*a*) Obſ. 39. L. 1.
(*b*) Obſ. 92, lib. 11. prax. med.
(*c*) Cap. 11. Lib. hiſt. med. mirab.
(*d*) Centur. 1. obſ. 79.
(*e*) Curat 21. centur. 11.

Il assure (*a*) n'avoir jamais connu d'Autheurs qui ayent parlé d'hémorragie par les oreilles, si ce n'est Schenkius (*b*) qui sur la foi de Musa Brassavole, raconte qu'une Religieuse souffroit chaque mois au défaut de ses règles, une hémorragie copieuse par les oreilles & par les yeux. Il (*c*) continue à regarder les évacuations & même les vomissemens comme salutaires, & après avoir rapporté l'exemple d'une Religieuse qui n'ayant que très peu ou point de règles, cracha le sang pendant 25 ans sans autre incommodité. Il s'appuye de l'Authorité de plusieurs obsérvateurs. Le prémier est Herman Cummius qui dans les mélanges des curieux de la Nature, (*d*) dit qu'une Dame de 34 ans d'un tempérament sanguin & chaud s'étant mise en chemin avec ses règles dans un tems fort froid, elles s'arrêterent pendant 6 mois dans chacun desquels, elle vomissoit ordinairement 4 livres de sang. 2o. de *Zacutus Lusitanus* (*e*) qui raconte qu'une jeune fille puissante mais mal règlée, vomit 30 livres de sang

(*a*) Obs. 19. centur. 1.
(*b*) Mr. Raimond au lieu cité p. 298.
(*c*) Lib. IV. de menstruis. ibid p. 299.
(*d*) Obs. 95. au. 1.
(*e*) Obs. 12. liv. 11. prax. med. mirab.

dans 24 heures. 3°. Nicolas Péchlin (*a*) qui assure qu'une femme de 36 ans maigre, scorbutique, épuisée par beaucoup d'accouchements, devint encore enceinte, & accoucha plus heureusement qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, après avoir rendu habituellement une grande quantité de sang depuis le 3e mois de sa grossesse jusqu'au quatorsieme jour avant sa chouche; où tout paroissant désespéré, elle se trouva beaucoup mieux.

Il met (*b*) les alvéoles au rang des sieges que prend l'hémorragie salutaire qui supplée à la suppression des règles. C'est ce qu'il a vû lui-même dans une demoisselle de 48 ans qui, ayant perdu ses règles, essuya pendant quelques mois une perte de sang par l'alvéole d'une dent molaire. Il joint l'observation de Nicolas Tulpius (*c*) sur une femme grasse & fort à son aise qui un peu sujette au vin, perdoit tous les jours le sang d'une de ses dents.

Les urines sanguinolentes suppléent aussi à ces suppressions. Il en cite deux exemples, le pré-

(*a*) Obs. 37. Lib. 1.

(*b*) M. Raimond dans l'ouvrage déjà cité 1. vol. p. 304.

(*c*) Obs. 59. Lib. 1.

mier d'une Religieuse que Jean Schenkius (*a*) dit avoir été longtems règlée par les urines, quoique enfin les ordinaires soient revenus par les voyes naturelles. Le second (*b*) est d'une Dame de 50 ans qui après avoir perdu ses évacuations ordinaires, rendit pendant quatre mois beaucoup de sang avec les urines. Les hommes foibles mols & efféminés qui agissent & transpirent peu, faisant comme les femmes un amas de sang que la nature entreprend d'évacuer périodiquement, sont aussi sujets à des hémorragies salutaires, quand ces évacuations viennent à manquer. Voici le précis de ce qu'en disent les Auteurs cités par Mr. Raymond.

Jean Schenkius (*c*) nous dit qu'un jeune homme, pour avoir trop chanté, tomba dans une hémoptisie qui fut arrêtée fort imprudemment par un charlatan, ce qui lui causa la mort. Qu'un Noble (*d*) de Dresde voulut se délivrer de fréquentes hémoragies; mais qu'heureusement les remédes astringents qu'il prit pour cela, n'empêchérent pas le sang qui sortoit auparavant par le nez, de

(*a*) Lib. IV. du menstruits.
(*b*) M. Raimond ibid. 1. vol. p. 306.
(*c*) Obs. lib. 2. de Hœmoptisi.
(*d*) Id. Lib. de naribus.

ſe porter au coin des yeux, d'où il prit ſon écoulement ordinaire. Qu'un enfant Noble ſujet à la même hémorragie qui fut auſſi ſuprimée, devint presque la proye d'une diſſenterie qu'on eut beaucoup de peine à guérir.

Fabricius Hildanus (*a*) raconte l'hiſtoire d'un Apoticaire fort gras, qui perdoit journellement le ſang par le nombril.

Zacutus Luſitanus (*b*) nous dit qu'un homme depuis l'age de 20 ans juſqu'à 45, eſſuyoit chaque mois pendant 4 ou 5 jours un flux copieux de ſang par les voyes des urines & que cette évacuation étant arrêtee, il mourut d'une pleuréſie.

De tout ce que je viens de rapporter l'Auteur (*c*) conclut que les hémorragies ne ſont pas ſi fort à craindre, & qu'on a ſouvent tort de ſe preſſer de les arrêter. Il penſe la même choſe des vomiſſements habituels, qui n'altérent pas la ſanté & le confirme par pluſieurs exemples. Le premier eſt d'une fille de 40 ans d'un tempérament fluet & délicat qui pendant 15 ans fut ſujette 4 ou 5 fois l'année à un vomiſſement de bile

(*a*) Obſ. 37. centur III.

(*b*) Obſ. 102. Lib. II. prax admirand.

(*c*) Mr. Raimond 1 vol. p. 327. & ſuivantes.

fort claire, ſe portant d'ailleurs très bien. Le ſecond eſt d'un prélat qui étant accoutumé, depuis quelque tems, à vomir le matin des eaux & des glaires ſans goût & ſans couleur, & enſuite un peu de bile jaune & amère, jouiſſoit ainſi d'une bonne ſanté. Mais s'étant trouvé à Paris, on lui perſuada de quitter cette habitude, à quoi il conſentit. En moins de quatre jours il fut ſaiſi de friſſons, de fièvre, & d'une douleur gravative à la tête qui furent bientôt ſuivis d'un délire violent. Dans cet état, ſon valet de chambre qui ſçavoit l'habitude de ſon maitre, lui avança une plume qui rappella le vomiſſement & fit disparoître tous ces ſymptomes effrayants. Le 3me eſt d'une Dame de 32 ans d'un tempérament vigoureux, qui depuis un an de mariage ne rendant plus ainſi qu'au paravant des quantités d'eaux & de glaires tomba dans une fièvre aigue avec tranſports à laquelle elle ſuccomba. Le 4eme eſt d'une jeune homme agé de 21 ans, fort robuſte, actif, grand chaſſeur & vorace, ſujet tous les mois à une migraine qui lui procuroit un vomiſſement de beaucoup d'humeurs & quelque fois d'aliments aigres & mal digérés, dont la ſortie lui procuroit une bonne ſanté. Mais en ayant été libre pendant deux mois, il tomba dans une fièvre & des convul-

ſions dont on eut beaucoup de peine à le guérir. Le 5éme eſt un boulanger de 55 ans, ſujet depuis plusieurs années à un vomiſſement d'ali ments visqueux & aigres, ce qui lui arrivoit toutes les ſemaines, tenta envain tous les remédes pour s'en guérir, quoique d'ailleurs il ſe portât à merveille. Mais enfin ce vomiſſement s'étant arrêté de lui-même, ou par art, il tomba dans une hidropiſie aſcite dont il mourut. Le 6eme eſt ſur l'autorité de Zacutus Luſitanus (*a*) qui dit qu'un homme de 30 ans rendant tous les mois 14 ou 15 livres d'une humeur noire & ſemblable à de l'encre, ſe guérit de cette incommodité par des aſtringents. Mais heureuſement après de grands maux de tête, cette incommodité reparut, & lui prolongea la vie jusqu'à l'age de 80 ans. Le 7eme eſt de Fabricius Hildanus (*b*) qui donne l'hiſtoire d'un vomiſſement de plus de trente ans dans une demoiſelle ſujette à d'autres indiſpoſitions, dont on ne pouvoit procurer le ſoulagement que par des vomiſſements artificiels.

Pour ce qui concerne les diarrhées ſalutaires, il eſt évident, dit Mr. Raymond, que ſi les hu-

(*a*) Obſ. 13 lib. III. prax med. admirand.

(*b*) Obſ. 32. centur IV.

(*c*) Dans l'ouvrage cité. vol. 2. p. 54.

meurs qui ſortent ſont de la nature de celles qui, ſelon Hypocrate, doivent être vuidées; pour longues qu'elles ſoient, elles ne peuvent qu'être profitables. Il prouve le danger de les arrêter par le ſort déplorable d'un jeune homme de 20 ans, qui, laſſé de ſe préſenter à la garderobe, ſe laiſſa perſuader de manger des noix confites avec le gérofle. La diarrhée arrêtée, il fut attaqué d'une violente convulſion dont il mourut. Lui-même à l'age de 29 ans s'eſt trouvé attaqué d'une diarrhée ſéreuſe & un peu bilieuſe qui s'étant arrêtée d'elle même, le laiſſa dans une ſanté ſupérieure à celle dont il avoit joui juſqu'alors. Il cite ce que dit Mr. Lazerme (*a*) célèbre Profeſſeur de Montpelier d'une femme de 40 ans qui mourut d'apoplexie pour avoir arrêté une diarrhée ſtercoreuſe habituelle & ce que raconte Fernel d'une fille de 7 ans à qui ſa grand mère cauſa une mort prompte, en oppoſant à une pareille évacuation une grande quantité de cotignac.

Les fleurs blanches ne lui paroiſſent pas mériter moins d'attention. Il prétend avec fondement que tous les ages du ſexe y ſont ſujets & que très ſouvent elles ſont ſalutaires. Il ne veut

(*a*) Curatio diarrh.

pas ſur-tout quand elles ſont ſimples & bénignes, qu'on tente d'en délivrer les corps cachectiques, froids & humides; ceux qui ſont gros & gras & annoncent beaucoup de ſucs. Il confirme ce ſentiment par les autorités de Guillaume Baillou (*a*) qui aſſure qu'une ſupreſſion de fleurs blanches habituelles fut ſuivie d'un diabètes funeſte; de Sennert (*b*) qui recommande de ne point arrêter trop tôt, & encore moins par des aſtringents les fleurs blanches, de peur que cette humeur ne ſe jette ſur les parties nobles; de George Philippe. Neuter (*c*) qui dit que les fleurs blanches arrêtées d'elles-mêmes ou par art, attirent ſouvent de grands maux; ce qu'il confirme par l'hiſtoire d'une femme de 60 ans qui ne pouvoit être guérie des douleurs inſupportables aux lombes, aux cuiſſes, & aux piés qu'en rappellant ſes fleurs blanches qui avoient ceſſé d'elles-mêmes: & celle d'une femme qui ſaiſie au cinquième mois de ſa groſſeſſe d'une fièvre épidémique, en fut délivrée par des fleurs blanches très copieuſes & de toute couleur, qui durerent juſqu'à ſon accouchement qui fut très heureux.

(*a*) Lib. I. conſ. 59.

(*b*) De fluor. muliebr. lib. IV. cap. 12.

(*c*) De fluor. muliebr.

Quand il en vient à la goutte, (*a*) il nie ce qu'a dit Hypocrate dans le 28, 29 & 30me. Aphorismes, que les Eunuques ne ſont point ſujets à la goutte ni les enfants avant l'age de puberté ni les femmes avant que les règles les aient quitté. Il revoque en doute & avec beaucoup de raiſon les cures radicales des gouttes, racontées par différents Auteurs, & ſoutient qu'il n'y a point de maladie qu'il ſoit plus dangéreux de guérir. Il raconte que Mr. le Marquis de . . . . agé d'environ 60 ans, Fils, frère, & père d'un gouteux, ſe ſoulagea au moyen de quelques poudres & pilules, au point de ſe croire guéri. Mais bientôt les oppreſſions & les palpitations de cœur lui otêrent la reſpiration & la vie. Il produit l'autorité de Frédéric Hoffman qui dans la 8me diſſertation medico-pratique dit, qu'on conſeilla à un gouteux un emplâtre rafraichiſſant qui au paroxisme ſuivant fixa la goutte dans l'eſtomac, dont le malade mourut. 2°. Qu'un autre tourmenté du même mal fit une onction ſur le pié avec l'eſprit de vin camphré & l'opium; ce qui réuſſit pendant quelques années au point de ſe croire guéri. Mais tout-à-coup un œdeme au pié ſuivi d'un Aſthme convulſif prouva l'abus de ce grand reméde.

(*a*) Mr. Raymond 2 vol. p. 166. & ſuiv.

Il n'y a pas longtems que j'ai vu un malade à qui on avoit ordonné un liniment à-peu-près pareil, mais qui avoit eu la prudence de ne point le continuer: certainement ceux qui employent ces topiques ſpiritueux, n'ont pas la moindre connoiſſance de la facilité avec laquelle on effarouche l'humeur goutteuſe. Toutes les fois que je me ſuis occupé de cette matière, j'ai été épouvanté du détail immenſe des précautions qu'exige le traitement de cette maladie. Les Médecins ne peuvent ſe les rendre trop famillières, & nous ne pouvons trop les publier dans un ſiécle ſi fertile en goutteux.

Mr. Raymond déſaprouve l'uſage des narcotiques. Il rapporte à ce ſujet l'exemple d'une perſonne, qui ne pouvant plus ſupporter ſes maux, prit de l'eſſence d'opium, qui étaignit ſa vie en même tems que ſes douleurs. Il cite enſuite ce que dit Guillaume Muſgrave, dans ſon traité de la goutte anomale que tous narcotiques intérieurs & extérieurs dans cette maladie ſont très dangereux: ce qu'il prouve 1o. par un jeune homme de 22 ans, robuſte & vigoureux, ſujet à la goutte qu'il avoit reçu de ſon père, malgré laquelle il n'avoit gardé aucun régime de vie. Se trouvant un jour violemment & très douloureuſement oppreſſé, il reçut d'un Empirique un remède narco-

tique qui en 24 heures le mit au tombeau, 2°. par un homme de 40 ans qui dans la violence du paroxisme eut la foibleſſe de faire venir une femme qui avoit la réputation de calmer les douleurs. Elle lui appliqua ſur les 11 heures du matin un Cataplasme composé de Jusquiame, de la cigue, du ſolanum &c. une heure après la douleur fut calmée, à midi le malade ne la ſentit plus: il ſe leva, mangea fort peu, 2 heures après midi il s'aſſoupit ſi profondément, qu'il mourut le landemain matin à 4 heures. Enfin notre Auteur termine ſon important ouvrage par expliquer en combien de manières la fiévre ſimple peut être ſalutaire. Il en cite un ſeul exemple d'un jeune homme de 28 ans, que la fiévre continue guériſſoit toujours pour quelque mois des accès Epileptiques aux quels il étoit fort ſujet. J'aurois pu ſans doute m'étendre beaucoup plus ſur cette matière, en prenant tant de Mr. Raymond que de bien d'autres Obſervateurs, tout ce qu'on a remarqué à ce ſujet. J'aurois composé un chapitre volumineux & peut-être intéreſſant. Mais j'ai cru qu'après les réflexions générales que j'ai faites ſur les erreurs qu'on peut commettre dans la guériſon des maladies ſalutaires, ce précis d'exemples tragiques ſeroit plusque ſuffiſant, & même ſupérieur à tous les raiſonnemens, pour in-

ſpirer beaucoup de prudence à tout le monde.

CHAPITRE DERNIER.

Des Boiſſons.

JE ne connois point d'eſpèce de boiſſon dont la Médecine n'ait fait des éloges; & il n'en eſt cependant aucune qui ſoit aſſez généralement bienfaiſante, pour qu'on ne puiſſe citer des cas où il ne ſoit très prudent ou de s'en abſtenir ou de la modifier.

L'eau ſi commune & ſi ſimple, d'autant plus féconde en bonnes qualités, qu'elle paroit n'en avoir aucune, ſembleroit devoir offrir une boiſſon toujours exempte de danger, puiſqu'elle eſt non ſeulement préparée par les ſeules mains de la Nature, mais qu'encore elle eſt deſtinée prémierement à nous nourir. Cependant il eſt certain qu'il y a des circonſtances dans leſquelles elle donne la mort ou la prépare.

C'eſt ici où je dois craindre d'offencer ces heureux panegiriſtes de l'eau, qui prétendent l'offrir & comme la ſeule boiſſon qui convienne à l'homme, & en même temps comme un ſpécifique ſupérieur à tous les remédes, que l'art de guérir a combiné juſqu'à-préſent pour toutes les maladies.

dies. Le grand Fréderik Hoffman qui n'a pas craint de la proposer, comme un reméde universel dans un ouvrage qu'il lui a exprès consacré, ne laissa pas, dans d'autres, d'en reconnoître les dangereux effets; quelqu'un qui n'auroit lu que l'éloge qu'il en a fait, subjugué par une autorité d'un si grand poids, ne pourroit pas se douter que l'eau pût jamais produire des accidents facheux.

En effet quel est le malade qui n'espéreroit trouver son salut dans cette boisson, lorsqu'il entendroit un Médecin si célèbre prononcer que l'eau convient à tous les temps, & à tous les tempéraments; qu'il n'y a point de préservatif plus assuré contre toutes les maladies, ni de reméde plus efficace, tant pour les aigues que pour les chroniques, & qu'enfin son usage satisfait à toutes les indications tant préservatives, que curatives. En prévenant les objections sans nombre qu'on pourroit lui faire sur la diversité des tempéraments; il ne craint point d'affirmer qu'elle convient à toutes les natures, malgré les différences notables qu'on remarque entre elles. Elle tient les vaisseaux ouverts, empêche les obstructions, favorise les excrétions, s'oppose aux stases des humeurs, en absorbe & en évacue les impuretés: par conséquent, il résume qu'il n'y a point de plus grand préservatif.

En effet elle eſt utile à tous les ages: car par ſa grande douceur elle ſe charge aiſément des mauvaiſes qualités des humeurs, & par ſa fluidité elle ramolit & lubréfie toutes les parties ſolides, dont elle reléve ſinguliérement le ton.

Elle donne plus de fluidité à la nourriture laiteuſe des enfants; elle diſſout & adoucit dans les jeunes gens tous les ſucs qu'une digeſtion précipitée pourroit faire tendre à la putréfaction; elle protége l'age viril contre toutes les ſurabondances & les mauvaiſes qualités de ces ſucs; elle ramolit dans la vieilleſſe les fibres, & en aſſoupliſſant les vaiſſeaux, elle prolonge la circulation & par conſéquent la vie (*a*).

Elle n'eſt pas moins avantageuſe aux tempéraments ſi différents qu'ils puiſſent être. Par elle, la circulation du ſang eſt plus uniforme & plus conſtante chez les ſanguins: ſa fraicheur tempére la fougue & l'impétuoſité de la bile: ſon inſipidité ſe charge des parties terreſtres & groſſières qui dominent dans les humeurs des mélancholiques, & enfin elle diviſe & ſubſtiliſe les ſucs gluants & épais qui déſolent les tempéraments phlegmatiques; (*b*) voila comme elle conſerve la ſanté.

(*a*) F. Hoffman de aq. c. 9. medicin. Univerſ.

(*b*) Ibid.

Mais il ne lui donne pas moins d'efficacité dans les maladies. Les aigues ne lui paroissent admettre presque d'autre secours, pourvu qu'on ne donne point d'eau froide ni dans les temps de la crise, ni dans le froid, ni quand il y a des signes d'inflamation dans les prémières voyes, ni en général quand il y a constriction aux parties extérieures. A l'égard des maladies chroniques, comme elles viennent de l'obstruction des glandes & des viscères, ainsi que de l'abondance & de l'imméabilité des humeurs qui s'arrêtent dans les grands vaisseaux, il trouve que rien ne peut rémédier plus efficacement, & plus promtement à tous ces désordres, que les boissons aqueuses; il invite donc les Médecins à faire un éxamen de toutes les eaux de l'endroit qu'ils habitent afin qu'ils puissent dans les occasions avoir à la main un reméde bien plus noble & plus énergique que tous les spécifiques vantés & les préparations chimiques dont on éléve les vertus jusqu'aux cieux (*a*).

D'après la recommandation d'un homme aussi respectable on ne doit point être étonné du grand crédit que l'eau a pris dans le monde; & je conviens sans peine de la préférence qu'elle mérite sur toutes les autres boissons généralement parlant. Mais je nie & je le nie fondé sur une ex-

(*a*) Ibid.

périence trop malheureuſe, qu'elle convienne dans tous les tempéraments & dans toutes les maladies, étant forcé d'admettre des cas où je ſçais qu'elle eſt très dangereuſe & d'autres où elle eſt mortelle.

C'eſt ainſi que les meilleures choſes ſont ſujettes à produire les effets les plus triſtes, à cauſe des éloges indéterminés qu'on leur a donné. Les uns vantent les qualités de l'eau froide, & prétendent qu'elle doit ſervir & de boiſſon, & de reméde à tous les tempéraments, & tous les ages. C'eſt le ſentiment du Docteur Smith (*a*) d'après Celſe, Riviere, Ballonius & pluſieurs autres. Par ſon froid elle agit ſur toutes les glandes de la bouche, de l'œſophage, du ventricule & des inteſtins, elle reſſerre tous les vaiſſeaux, en contracte vivement les fibres, & provoque dans tous ces paſſages une abondance de ſucs qui aident puiſſament la digeſtion. Elle exprime des fibres les particules inutiles ou nuiſibles, & par la douce fraicheur qu'elle y répend, elle leur donne du reſſort & de la fléxibilité, & enfin par ſon poids elle donne aux ſolides une force dont on peut difficilement ſe faire d'idée. C'eſt par ces qualités qu'elle fait promptement évanouir les amertumes de la bouche, les nauſées, les dégoûts, les vo-

(*a*) Traité des vertus medicinales de l'eau commune.

miſſements, les aigreurs, les ardeurs, les hoquets, les indigeſtions, les coliques & les dévoyements.

Les uns enfin en font le grand ſpécifique de toutes les fiévres, d'autres, de la goute & des rhumatismes, ceux-cy, des maladies de poitrine, ceux là de la paraliſie, & beaucoup la regardent comme le plus innocent & auſſi le plus énergique des ſudorifiques: de ſorte que quelqu'un qui prendroit le ſoin de recueillir tout ce qui a été dit par différents Auteurs, en faveur de l'eau & ſurtout de la froide, la préſenteroit d'une maniere aſſés ſéduiſante à cauſe du poids & du grand nombre des autorités, comme l'unique boiſſon qui convienne à l'état de ſanté, & le ſeul reméde, qu'on devroit admettre dans celui de la maladie. Quoi qu'on n'ait point donné encore d'ouvrage où ces deux points de vue ſoient uniquement réunis, il ne laiſſe point que d'y avoir beaucoup de gens qui uſent de l'eau avec une liberté & une profuſion, qui ne peuvent avoir pour cauſe que l'intime perſuaſion où ils ſont qu'ils attendent d'elle ſeule tout ce qu'eſt en état de procurer la Médecine conſervative & curative.

Hipocrate (*a*) n'étoit point ſi fort perſuadé

(*a*) De ration. vict. in morb. acut. p. 395.

des grandes vertus de l'eau froide, il reconnoît seulement qu'on peut quelquefois s'en servir dans quelques maladies aigues, mais suivant l'expérience qu'il en a faite, elle ne soulage point la toux, & ne procure aucune expectoration dans l'inflammation des poumons: elle occasione dans l'estomac une pésanteur incommode, & bien loin d'étancher la soif, souvent elle l'augmente ainsi que la sécheresse de la bouche. Il est des tempéraments dans lesquels elle augmente la bile, d'autres dans lesquels elle annéantit les forces & relâche les intestins. Par sa fraicheur & sa crudité elle stupéfie les solides, qui ne peuvent plus lui accorder qu'une marche lente & par conséquent onéreuse & inutile. De-là ni les digestions ni les selles, ni les urines n'en reçoivent aucuns secours: si on a l'imprudence de la donner à un fievreux dont les extrémités sont froides, on lui fait un grand mal.

J'ajouterai à cette authorité du premier maître de la Médecine, celle du grand Boerhave qui nous avertit qu'un verre d'eau froide pris immédiatement après un grand accès de colere donne subitement la mort, que cette boisson procure rapidement dans certains sujets, des chancres dans l'estomac, dans l'œsophage & dans la bouche, qui dans quelques saisons de l'année, & dans certains

climats sont très souvent incurables. 2do. Celle de Mr. Jaques Makensie Auteur de l'histoire de la santé qui après avoir reconnu les excellentes qualités de l'eau que personne n'entreprendra jamais de nier, dit qu'il n'oseroit cependant la conseiller aux estomacs débiles ni à ceux qui n'ont pas étés formés de bonne heure à la boire pure, parcequ'il croit que s'ils l'essayoient, ils ne seroient pas longtemps à juger par leur propre expérience qu'elle ne leur convient nullement 3°. la coutume des anciens qui mèloient suivant la saison & les ages plus ou moins de vin à l'eau pour en coriger la crudité & la rendre plus analogue aux sucs de la digestion. 4o. Encore l'autorité de Boerhave qui a trouvé que l'eau qui admet un tiers de bon vin rouge est une boisson savoneuse qui simpatise parfaitement avec les humeurs qui aident à la digestion. 5°. L'exemple des habitans de la campagne si sujets aux maladies aigues, aux inflamations, aux esquinancies, pleurésies, fluctions de poitrine, coliques, vomissements, stranguries &c. & qui ne doivent toute la violence de ces accidents qu'à la seule boisson d'eau froide sur laqu'elle ils ne se ménagent point asséz. 6°. Enfin l'expérience. J'ai entendu plus d'une fois d'un vieillard à qui j'ai fermé les yeux à l'age de quatre vingt cinq ans, qu'il avoit souvent essayé

de boire de l'eau pure, mais qu'il ne l'avoit jamais fait sans éprouver sur le champ ou des douleurs dans les inteſtins ou un gonflement douloureux. Je connois actuellement un Médecin qui a 38 ans de pratique, & qui m'a aſſuré qu'il avoit vu beaucoup de perſonnes chez qui cette boiſſon produiſoit les mêmes effets, que lui-même n'avoit jamais pu l'eſſayer ſans en être ſur le champ incommodé; je me citerois pour exemple des funeſtes conſéquences qui réſultent de l'uſage de l'eau froide; ſi je n'étois forcé d'avouer que je crois ne les devoir qu'à l'excès que j'en ai fait; & que jamais l'excès d'une choſe ne peut entrer en preuve pour en conſtater le danger. Mais au moins par tout ce que j'ai dit, il paſſera pour conſtant que l'eau froide ne convient pas à tout le monde; qu'il eſt des circonſtances où elle eſt dangereuſe, d'autres où elle eſt mortelle; & que l'excès, dans ceux qui en font leur boiſſon ordinaire, n'eſt pas moins à craindre, que l'abus des autres liqueurs.

Ceux qui conviennent des dangers de cet excès ſe perſuadent fauſſement qu'ils s'en garantiront en mêlant du vin avec la grande quantité d'eau qu'ils avalent; mais ils ne ſortent d'une erreur que pour tomber dans une autre au moins auſſi groſſiere. C'eſt ce dont on eſt trop convaincu

par l'experience, & qui ſe trouve confirmé par l'autorité d'Hipocrate dans ſon 34e aphoriſme, où il dit que le vin mêlé avec l'eau & bu à une certaine doſe cauſe une trop grande humidité dans l'eſtomac, & des flatuoſités dans le bas ventre; en effet cette boiſſon, quand elle eſt abondante, relache le fibres de l'eſtomac & noye les ſucs propres à la digeſtion; il faut que la coction en ſoufre, que le bas ventre en ſoit gonflé & que dans la ſéparation du ſang qui ſe fait par le ſecours des glandes du plexus corroïde, il s'épenche beaucoup d'humidité dans les ventricules du cerveau, qui peut même pénétrer juſqu'à la moëlle de l'épine.

Concluons que puisque l'eau eſt diſtinée prémiérement par l'Auteur de la nature pour ſervir de boiſſon à tous les animaux, il faut croire qu'elle convient à tous les hommes qui jouiſſent des avantages d'une bonne conſtitution Naturelle. Mais comme ces conſtitutions ſont rares, ſoit par les vices de l'éducation, ou des mauvaiſes habitudes, il s'en ſuivra qu'il n'y a que très peu de perſonnes à qui elle convienne: ainſi tous ceux qui embraſſent le régime aqueux n'en tireront conſtamment les grands avantages que je ne lui conteste pas, qu'autant qu'ils l'acompagneront de bien des précautions ſur lesquelles il eſt intéreſſant

de consulter, non un buveur d'eau, mais un homme d'expérience, & qui ne se laisse prévenir ni par les modes, ni par les brillantes hypotèses dont nos brochures de Médecine sont remplies.

Une des principales précautions est dans le choix. Il n'est pas difficile de l'établir si on s'en tient à la maxime d'Hipocrate suivant qui la meilleure eau est celle qui se chauffe & se refroidit le plus vite. Ceux qui s'en tiendront uniquement à ce signe, ne se tromperont pas, & éviteront la discussion inutile des autres qualités que différents auteurs exigent d'elle pour constater sa bonté; mais comme il est des pays où il n'est pas possible de trouver de bonne eau, il faut que les amateurs se la procurent par l'art; ce qui n'est pas bien difficile par le moyen du filtre ou de l'alambic. Car autant l'eau pure est salutaire à ceux qui peuvent la supporter, autant elle est nuisible quand elle est mêlée de parties hétérogènes & grossiéres. Mais il est à remarquer que celle qui est la plus pure, peut être rendue grossiere par l'erreur où sont bien des personnes de la faire bouillir & ensuite de la laisser refroidir pour leur usage: par cette coction ils prétendent la purifier; mais au contraire ils en font évaporer les parties, les plus subtiles & par conséquent les plus bienfaisantes; la ter-

re reste ainsi que le prouvent les distillations réitérées de l'eau la plus limpide, la plus légére, & la plus exemte en apparence des parties grossiéres.

On croit communément fondé sur l'autorité d'Hipocrate de Celse & de bien des hommes célebres que l'eau de pluye est la meilleure: c'est aussi le sentiment de Mr. Geoffroy & de Frédérik Hoffman. Ils se fondent sur ce que c'est une vapeur des plus subtiles & des plus légères, & par là ils lui donnent la préférence sur les eaux des fontaines & des rivieres. Pline regarde cette opinion comme tout-à-fait erronée, & assure qu'il importe à la vie des hommes de la réfuter avec force. Sans entrer plus avant dans cette question; je dirai que l'expérience m'a appris que toutes les eaux de pluyes ne sont pas également bonnes; qu'il y en a quelque fois même des très mauvaises, ainsi qu'on en peut juger par l'odeur & par le goût, qu'ainsi les eaux de citerne qui recoivent indifféremment toutes les eaux, & que Pline paroit principalement avoir eû en vue, ne sont point exemptes de danger si on n'y apporte la plus grande propreté; malheur sur-tout à ceux qui se servent de citernes de plomb, ou qui usent habituellement de ces eaux tombées à travers le filtre dans un réservoir plombé. Ils usent d'un

poiſon lent, qui au moment qu'il s'y attendront le moins, ouvrira une ſeine tragique, dans la quelle ils n'auront pas toujours le bonheur d'avoir la vie ſauve. Cette incertitude dans laquelle on eſt d'avoir de la bonne eau, dans bien des circonſtances de la vie, & ſur-tout dans les voyages où on n'a pas le temps de l'éxaminer, doit engager à la corriger avec un peu de vin ou de l'eau de vie. Quelques-uns y mettent une croute de pain grillé, d'autres du jus de citron, ceux-ci de l'argille-cuite, ceux-là de la corne de cerf brulée. Mais de toutes les eaux, la plus mauvaiſe eſt celle qui vient de la fonte des neiges & des glaces. C'eſt pourquoi ceux qui voyagent dans les contrées ou ces eaux abondent, inſtruits par la mauvaiſe conſtitution des gens du pays, qui ſont pleins d'infirmités, ont grand ſoin d'avoir recour à toute autre liqueur, pour calmer leur ſoif.

De tout ceci on peut concevoir quelle eſt l'erreur de ceux qui regardent l'eau comme la panacée univerſelle, & qui condamnent toutes les boiſſons fermentées dont l'utilité eſt ſi anciennement & ſi évidemment reconnue. Hypocrate, (*a*) L'homme le plus ſage & les plus ſobre de ſon

(*a*) Lib. de diœt.

fiècle, n'a point condamné le vin; aucontraire il en a fait l'éloge. Il eſt vrai qu'ainſi que l'ont fauſſement raporté quelques Auteurs, Il n'a jamais donné le conſeil de s'ennivrer une fois le mois pour le bien de ſa ſanté. Précepte entièrement ſuppoſé auquel les intempérants ſe font un devoir d'obéir; mais il en a aprouvé & recommandé l'uſage modéré. Le vin, dit Fredérik Hoffman, (*b*) doit tenir la prémiere place parmi les aliments médicamenteux, à cauſe de l'activité avec laquelle il aide la coction, les excrétions, le rétabliſſement des forces & de la chaleur. Il n'y a point dans la Médecine un reméde plus énergique, & qui par ſes qualités acides, ſulphureuſes & tempérées repare plus promptement le ton de l'eſtomac, & donne plus de vigueur à toutes les parties du corps en ranimant la circulation du ſang: c'eſt pourquoi ſon uſage eſt ſi fort récommandé à ceux qui ont beſoin de rétablir leur force, à tous les tempéraments foibles, froids & humides, ou à ceux qui font uſage d'aliments cruds & aqueux, ou qui ménent une vie ſédentaire. Il eſt aiſé à préſent à chacun de s'appliquer les conditions où l'uſage modéré du vin eſt convenable, & de penſer en même temps qu'il y a

(*a*) Tom. I. Lib 2.

nombre de conditions dans la vie où il eſt néceſſaire: à l'égard de l'excès qu'on en peut faire, Hypocrate (*a*) décide & tous les Médecins avec lui qu'il conduit à la perte de la ſanté & à l'imbécilité de toutes les facultés ſpirituelles. F. Hoffman en fait l'éloge comme d'un aliment médicamenteux très énergique, & par ce terme ſeul il témoigne la ſobriété avec laquelle on doit en uſer; mais les hommes ſe flatent facilement ſur les choſes qui leur plaiſent & ils éludent avec art les diſtinctions dans lesquelles il ſeroit très utile pour leur ſanté d'entrer avec autant d'attention que de ſévérité. Ce jeune homme vif & animé au retour d'un exercice, boit un grand verre de vin pour reprendre des forces: mais une boiſſon aqueuſe d'une chaleur tempérée avec un peu de repos, lui conviendroit beaucoup mieux pour rapeller la circulation du ſang déjà trop violente, à cette médiocrité à laquelle le vin porte des atteintes bien plus dangereuſes que l'excercice violent qu'il vient de prendre. Ce pléthorique qui uſe des vins de liqueur par la ſeule raiſon qu'il les aime, doit s'attendre à être ſurpris un jour ou l'autre d'une apoplexie ſanguine; ceux qui ſont ſujets aux aigreurs n'en guériront jamais tant qu'ils boiront ces

(*a*) De vir. med.

vins tartareux qui leur paroiſſent ſi agréables, & cet homme ſujet aux maux de tête les rendra plus violents, & verra tout ſon ſyſtême nerveux s'ébranler s'il continue l'uſage de ces vins ſulphureux qui épuiſent les eſprits au lieu de les créer & de les réparer quand on en boit avec excès. Ainſi chacun devroit examiner ſcrupuleuſement & la qualité & la quantité du vin qui convient; car cela eſt abſolument rélatif aux différents individus : je crois que la règle la plus ſure pour ne point ſe tromper à ces deux égards, eſt de préférer celui qui ne porte point à la tête, qui ne procure ni aigreur, ni péſanteur à l'eſtomac, & qui paſſe le plus aiſément par les urines & la tranſpiration. A l'égard de la quantité, je puis aſſurer que la moindre eſt toujours la meilleure; je ne penſe pas qu'elle doive jamais excéder le double des aliments. c'eſt une affaire que chacun devroit règler ſoi-même; parce que perſonne n'eſt plus en état de juger des bornes qu'elle mérite. Heureux ſi la ſenſualité ne s'oppoſoit continuellement à la raiſon qui en fera toujours connoître la juſte meſure, quand elle ne ſera point ſubjuguée par les paſſions.

Jusqu'à préſent nous avons parlé du vin comme d'une boiſſon ordinaire; & déjà nous voyons à combien d'abus il eſt ſujet ſous ce premier re-

gard. Mais en l'envisageant comme un reméde, nous aurons lieu d'être surpris des erreurs qui regnent à ce sujet. 1o. On en use quand on devroit absolument s'en abstenir. 2o. On l'interdit quand il seroit bien essentiel de la permettre. Sous prétexte que c'est un puissant reméde, dans combien d'occasions ne le donne-t-on pas, où il fait prendre à la maladie le caractère le plus dangereux: des angines incapables d'être dissipées, des inflammations douloureuses qui dégénèrent en abcès dangereux ou au moins très incommodes, des dissenteries incurables, des fiévres chaudes, des délires, des phrénésies. Voilà les bienfaits signalés de tant de gens officieux, qui donnent du vin aux malades dans les commencemens, ou dans le cours de certaines maladies. C'est sur quoi on devroit faire une attention bien sérieuse, sur-tout quand un Médecin en a expressément interdit l'usage. Mais il faut avouer qu'il est bien des cas où on peut le permettre & d'autres où il est nécessaire. Ce sont deux points sur lesquels il ne sera pas facile de désabuser ceux qui regardent l'eau comme un reméde universel.

Nous ne voyons pas que les Anciens ayent refusé le vin aux malades (*a*). Hipocrate ne l'interdit

(*a*) De diœt. in acutis.

terdit que dans ces fortes de maladies où on a à craindre une grande péſanteur de tête, & le dérangement d'eſprit. Tout le monde ſçait l'eſtime que Sydenham & Boërhave en ont fait dans bien des occaſions. Nous venons d'entendre ce qu'en a penſé Frédéric Hoffman, cet éloquent panégiriſte de l'eau. Toutes ces autorités nous conduiſent aſſés naturellement à penſer qu'en effet il eſt quelquefois ſalutaire, & que c'eſt une cruauté de ne pas eſſayer le vœu de la nature, que les importunités d'un malade doivent au moins faire ſoupçonner.

Cardan (*a*) ne doute point que le vin ne réuniſſe en lui ſeul toutes les qualités médicinales, qu'on prétend obtenir des autres végétaux, de ſorte que par la grande facilité que les hommes ont de s'en procurer, ils doivent s'eſtimer heureux d'avoir un remède qui s'accommode à tous leurs beſoins, tant en ſanté qu'en maladie. Gryllus (*b*) n'attribue la décadence du génie & de la ſcience chez les Grecs, qu'à la privation où ils ſont des vignes que la religion ottomane a détruites, & qui leurs procuroient autrefois les vins les plus renomés; les Anciens croioient que la

(*a*) De rerum varietat. Lib. 8. c. 23.

(*b*) De ſapient. dicet. L. 1.

ſageſſe ſupérieure de leurs Divinités, venoit principalement de l'ambroiſie dont ils étoient abreuvés. Les poëtes Grecs & Latins donnent à connoître dans plus d'un endroit, qu'un verre de bon vin a ſouvent ranimé leur génie poëtique, & Ovide, dans ſon exil, privé de cette liqueur, ſe plaint de ne plus ſentir les mêmes feux dont il étoit auparavant échauffé. Non ſeulement le vin réveille le génie; mais il peut ſubſtituer le courage à la crainte dans les ames les plus timides. C'eſt ce que l'expérience nous fait voir tous les jours; & ce qui nous eſt confirmé dans tant d'endroits de l'Hiſtoire ſacrée & prophane: de ſorte que nous ne pouvons douter que pour l'eſprit & pour le corps, le vin ne ſoit la liqueur la plus propre, & qui opére ſur leurs facultés avec le plus de promptitude & le plus d'agréments. Mais comme nous ſommes obligés de convenir que la plus part des maladies, ſur-tout des Chroniques, viennent des langueurs de la circulation du ſang, & des paſſions qui abbatent l'ame; nous pourrons auſſi à ces égards regarder le vin comme un puiſſant préſervatif; en effet je crois qu'on peut aſſurer que ſon uſage modéré accompagné d'ailleurs d'un régime ſage en toute choſe, eſt le préſervatif le plus certain contre toutes ces ſortes de maladies. Car ſi nous allons à la ſource, nous trou-

verons (*a*) presque toujours qu'elles ne ſont entretenues que par l'imbécilité des ſolides qui ne peuvent chaſſer convenablement les fluides dans les différents couloirs; de-là vient cette inégalité & cette lenteur du mouvement progreſſif des humeurs, qui fait qu'elles ne peuvent ſe purger des ſucs groſſiers & impurs qui, en altérent la ſubſtance. C'eſt à quoi remédie admirablement un vin tempéré, tel que nous le conſeillons dans l'uſage ordinaire. Par ſa fine ſéroſité il délaye, inciſe, atténue les humeurs groſſiéres, & par ſon ſouphre agréable & ſpiritueux il ſtimule doucement les fibres, accélère l'influx du ſuc nerveux, dégage les parties obſtruées, ſurte juſques dans les guaines des tendons pour y diviſer ces humeurs arrêtées qui y produiſent des douleurs ſi exquiſes, ouvre toutes les voyes des excrétions, favoriſe les urines & cette tranſpiration heureuſe ſans laquelle l'homme meurt, ou eſt toujours infirme.

Qui pourra douter qu'une boiſſon qui procure de ſi grands avantages ne ſoit l'antidote de preſque toutes les maladies chroniques? Les Anciens en furent ſi perſuadés, qu'ils allérent juſqu'au point de s'imaginer que l'excès d'une choſe auſſi excel-

(*a*) Bellin. de febrib.

lente ne pouvoit qu'être profitable à la ſanté : c'eſt pourquoi ils oſérent conſeiller l'ivreſſe une fois ou deux par mois, la regardant comme un moyen infaillible de réſoudre la ſuperfluité des humeurs. Dioſcoride n'a pas craint d'aſſurer que l'excès du vin n'étoit pas toujours dangereux; mais qu'au contraire il étoit ſouvent néceſſaire pour conſerver une bonne ſanté. Le grave Séné-que confirme que cet excès n'eſt pas moins efficace pour guérir les maladies du corps que celles de l'ame.

Ces autorités ſeront ſans doute bien agréables à ceux qui aiment le vin. Mais quand elles ſeroient encore plus reſpéctables & en plus grand nombre, nous ne pouvons diſſimuler qu'il eſt très dangereux d'en uſer ſans néceſſité, & que l'abus en eſt toujours très fâcheux. Puiſque c'eſt un remède, ſon uſage doit être ſujet à des régles & à des conſeils; avec ces tempéraments, il produira ſans doute de grands avantages pour conſerver la ſanté & pour la réparer; mais pris ſans modération il eſt capable de donner naiſſance à des maux incurables.

Je crois que le vin peut & doit quelque *fois* remplacer d'autres remédes qui ſe font avec plus de frais & plus d'apareil. Combien d'éſtomacs débiles, & d'inteſtins flasques ne peuvent ſoufrir

cette quantité de boiſſons médicamenteuſes dont on les abreuve ſans aucune diſcrétion! Le vin renferme toutes les bonnes qualités de ces boiſſons, ſans en avoir aucun inconvénient. C'eſt un évacuant très doux, car il lâche le ventre, excite la tranſpiration & les urines. Il eſt un grand fortiſiant, car après ſon uſage, le pouls ſe reléve & devient plus vif; les vaiſſeaux ſe gonflent, ce qui prouve que le ſang eſt porté du centre à la circonférence, le viſage ſe colore & une douce moéteur ſuccéde à la ſécchereſſe de la peau. Il eſt auſſi un excellent ſtomachique; ce fut ſous ce titre que St. Paul le recomanda à ſon diſciple Timothée; ſa vertu apéritive n'eſt point revoquée en doute, il dépure le ſang, il ouvre les obſtructions des viſceres, rapelle les hémoroïdes ſupprimées, réjouit le foie & la ratte, guérit ſouvent pour toujours les gouttes froides, empêche la goutte chaude de dégénérer, débaraſſe le cerveau de ces fontes d'humeurs incomodes & dégoutantes, & donne de la légèreté à tout le corps.

Il n'a pas moins d'efficacité pour relever l'eſprit & la mémoire; il fortiſie la vuë, ranime tous les ſens; & pour bien de choſes pour leſquelles on cherche depuis longtemps des ſecrets, il en eſt un qu'on ne connoit point, mais qui eſt ſupé-

rieur à tous ceux qui ont jamais été vantés. Cependant Frédérik Hoffman (*a*) avertit les scorbutiques blieux, tous ceux qui ont des dispositions inflammatoires, qui sont menacés d'éthisie, qui ont des crachements de sang, qui sont trop sujets à dormir, & sur-tout les personnes qui ont à craindre l'épilepsie, il les avertit, dis-je, de renoncer à cette Médecine préservative qui n'est point faite pour eux, & il prétend avec fondement que tous les autres à qui elle convient, doivent se soumettre à des règles pour le choix, pour la quantité, pour les remédes qui doivent précéder, pour le régime qui doit l'acompagner, pour les mélanges qu'on doit y faire & pour les temps auxquels on doit ou l'interrompre, ou le diminuer ou l'abandonner. Avec toutes ces conditions que je regarde comme indispensables, non seulement le vin sera un préservatif, mais il pourra aussi dans bien des circonstances, être regardé comme curatif ou aumoins comme aidant principalement à la cure des maladies.

J. Gautier Médecin de l'université d'Oxfort, connu par quelques ouvrages & sur-tout par un dictionaire de Médecine, m'a assuré plusieurs fois que pendant sa longue pratique il n'avoit jamais

(*a*) Loc. citat p. 352.

vu que le vin donné aux malades avec précaution, leur eût été funeste; qu'au contraire il en avoit tiré de grands secours dans la plus part des fiévres dans lesquelles il l'ordonnoit tantôt pur & tantôt mêlé avec de l'eau. Van Helmont (*a*) a aussi remarqué que ceux qui en usent dans les fiévres se rétablissent plus promptement, parce que leurs forces ont été moins épuisées. Quels éloges tous les Auteurs qui ont parlé du vin du Rhin ne lui accordent-ils pas, & avec quelle confiance n'en usons nous pas tous les jours dans beaucoup de fiévres. Hipocrate (*b*) recommande l'usage d'un excellent vin blanc mêlé avec l'eau dans les fiévres continues. Frédérik Hoffman déclare que dans les malignes où il est question de relever les mouvements volontaires & de s'opposer à la promte dissolution du sang, il ne connoit pas de reméde plus noble & plus énergique; il le loue aussi beaucoup dans les fiévres intermittentes, les sincopes, les nausées, les foiblesses d'estomac, les faims canines, qu'Hipocrate (*c*) réprimoit avec un vin généreux, dans les secheresses de la bouche si on le mêle avec de

(*a*) De febrib. L. 12. p. 772.
(*b*) Lib. 2. de morb. vout.
(*c*) Sect. 6. aphor. 21.

l'eau, dans les coliques qui ont pour cauſe des crudités visqueuſes, dans les vents, les diarrhées les diſſenteries, les obſtructions des viſceres, les hydropiſies, quelques maladies ſcorbutiques, le calcul, & il ne le déſaprouve pas dans la goutte.

Mais en avouant l'excellence de cette liqueur dans tant de maladies, je ne diſſimulerai pas que la néceſſité de donner de différentes qualités, & toujours du meilleur dans les eſpèces de vins qui conviennent ſuivant les circonſtances, ne préſente beaucoup de difficultés. C'eſt aux Médecins à les vaincre par leurs conſeils & aux malades à leur obéir quands ils peuvent. Pour moi je crois m'être ſuffiſamment acquitté de mon devoir, en prouvant par tant de raiſonnements & d'autorités irrécuſables, l'erreur groſſiere de tant de gens qui tremblent au ſeul nom du vin dans la chambre d'un malade.

Un préjugé tout-à-fait contraire à celui-ci, c'eſt d'en accorder par la ſeule raiſon qu'on en demande, & ſouvent avec les plus vives inſtances. Le goût dans l'état maladif eſt ordinairement vicié; ainſi on ne doit point toujours le regarder comme un témoignage du vrai beſoin. C'eſt au Médecin préſent à décider la queſtion qui eſt délicate. Celui des aſſiſtans qui oſe la prendre ſur ſon compte, eſt ou bien éclairé, ou bien téméraire.

L'uſage de la biere n'eſt pas ſujet à moins d'erreurs. Il eſt des perſonnes qui veulent à peine qu'on en parle. C'eſt ſelon elles une boiſſon malſaine pour ceux qui ſe portent bien; combien à plus forte raiſon doit-on l'eſtimer telle pour les malades? Mais comme la ſuppoſition eſt fauſſe, la conſéquence l'eſt auſſi. Il eſt facheux que ce préjugé prive une infinité de gens & ſurtout en maladie, d'une choſe qui leur ſeroit bien plus avantageuſe que les décoctum qui les dégoûtent, ſans leur être ſouvent fort utiles. Je regarde la bierre comme une tiſane toute préparée qui, quand elle eſt bien choiſie & légère, remplit beaucoup mieux qu'aucune boiſſon aqueuſe l'objet que nous nous propoſons. Dans les maladies aigues, ſi on l'affoiblit avec de l'eau, elle eſt encore ſuffiſante à ſoutenir les forces du malade, pendant qu'elle rafraichit & humecte en diſpoſant les humeurs qu'elle altère à être heureuſement évacuées. Elle calme par ſes parties gluantes & visqueuſes le bouillonnement du ſang, elle s'oppoſe à l'efferveſcence des humeurs: elle arroſe & ramolit les ſolides par ſes parties aqueuſes & mucilagineuſes; elle diſpoſe le ſang à une circulation plus uniforme & plus tranquille en diſſolvant les humeurs ſans trop les délayer; elle eſt plus propre que l'eau à étancher la ſoif. Elle ſtimule

doucement les glandes salivaires & par là rémédie à cette sécheresse de bouche qui fatigue les malades. Moins fluide que l'eau elle s'arrête plus long-temps dans les interstices des fibres qu'elle ramolit, sans nuire à leurs oscillations..

La bierre pure, légère & bien cuite me paroît donc convenable surtout dans les fiévres malignes ou nous avons deux objets également importants à ménager ; sçavoir la force des solides & la liaison du sang. Par sa partie alimenteuse elle soutient admirablement les forces, par ses esprits elle procure le mouvement progressif des humeurs, & par sa partie aqueuse & mucilagineuse elle s'oppose puissamment à la dissolution du sang. Dans les fiévres intermitentes & dans la quarte je la regarde, comme supérieure à toutes les boissons par la douce chaleur qu'elle procure ; sa vertu apéritive m'engage à ne point l'interdire dans les obstructions des hipocondres ni des autres visceres. Sydenham en a usé avec toute confiance dans le calcul : je pense qu'elle conviendroit beaucoup mieux aux goutteux que des liqueurs plus fortes : prise modérément aux repas elle rend la digestion plus douce parce qu'elle séjourne plus long-temps avec les aliments, & subit par conséquent avec eux une coction plus égale. De-là il est aisé de concevoir qu'il passe dans les humeurs beaucoup

moins de crudités, que les esprits qui s'échapent facilement des boissons fortes emportent comme un torrent dans la circulation, où elles deviennent une source de tant de troubles.

Je ne sçache point qu'aucun Auteur ait encore entrepris de faire l'éloge de la bierre; mais je pense que tous ceux qui ont connoissance de la maniere, dont cette liqueur se compose & se prépare, ou au moins doit se préparer, conviendront que je n'ai fait dans ce que je viens de dire, qu'ouvrir une vaste carrière à tant d'autres éloges qu'elle mérite. Ainsi j'ai droit de conclure que c'est une grande erreur de la refuser à certains malades, & encore plus à ceux qui se portent bien. Je dois cependant faire remarquer qu'on ne doit pas une égale confiance à toutes les bierres, car comme l'a observé le sçavant Conrard Bartholde Behrens (*a*), les qualités en sont bien différentes. La nature du grain qu'on y employe, sa préparation, l'eau, la coction, la fermentation, les additions qu'on y fait; tout contribue à la rendre salutaire ou malsaine. C'est pourquoi dit Fréderik Hoffman, un Médecin ne doit rien négliger pour s'assurer de ses qualités différentes, afin d'être en état de diriger le choix de ses malades, sur

(*a*) Selec. Diœtetic.

celle qu'il estimera la meilleure. Celle que cet Auteur regarde comme telle ne doit point appésantir la tête, ni causer des aigreurs à l'estomac, ni gonfler les hypocondres. Il faut aussi qu'elle passe facilement par les urines.

Je ne doute pas qu'un homme qui auroit acquis à juste titre la réputation de composer une bierre de cette espéce, ne fît en peu de tems une brillante fortune. Il ajouteroit encore à cet avantage celui d'être bien cher à ses concitoyens. De l'orge bien choisi, de l'eau de pluye ou de rivière la plus pure, du houblon qui ne soit point échauffé; voila les matières: ajoutez y une manipulation qui demande plus de propreté & d'exactitude que de travail. Faut il que dans une composition si simple & une préparation si facile, il y ait si peu d'uniformité, que dans les unes elle procure des maladies, qu'elle aide à guérir dans les autres.

L'erreur par raport aux boissons spiritueuses est si grossiere, qu'il est inutile d'en parler. Car presque tout le monde aujourd'hui en est désabusé, & ceux quine veulent pas l'être ne feront jamais grand cas de tout ce qu'on peut leur dire à ce sujet. Cependant il y a là-dessus deux préjugés, qui regnent encore même parmi les honnêtes gens, & qui y sont d'autant plus enracinés, qu'ils y sont maintenus par l'autorité & l'exemple. Le

prémier eſt de prendre un doigt de liqueur peu avant le diner, & le ſecond de le prendre après avoir mangé. Ceux qui ſont dans cet uſage me ſauront ſans doute bon gré de leur prouver qu'ils ont contracté une mauvaiſe habitude qu'ils doivent quitter au plûtot, avec les ménagements convenables.

Perſonne ne peut diſconvenir que toutes les liqueurs en général, tant ſimples que compoſées, à cauſe de leur grande force & de la ſubtilité des eſprits dont elles abondent, ne s'inſinuent avec autant de violence que de promptitude dans les parties nerveuſes. Que ceux qui n'ont point encore les fibres de l'eſtomac presque deſſéchées & racornies par leur uſage, diſent eux-mêmes les vives ſenſations qu'ils éprouvent, quand ils en prennent ſeulement une cuillerée, on conçoit donc que les nerfs en ſont ſingulièrement offenſés & qu'inſenſiblement, on diſpoſe par cet uſage les parties qui en ſont garnies, ou celles ou leurs ramifications ſont plus fines & en plus grand nombre, à eſſuyer des douleurs d'autant plus conſtantes & d'un caractère d'autant plus irrégulier, que l'abus a été plus long & plus conſidérable.

Quelques-uns propoſent un peu d'eau de vie le matin pour les vents. Mais il y a tant de moyens moins grivois & beaucoup plus ſurs. Pourquoi

avoir précisément recours à celui qui, en accordant qu'il procure ce soulagement, produit d'ailleurs de si grands maux. Galien (*a*) blâmoit ouvertement cette mauvaise coutume qui regnoit de son temps, en disant que c'étoit s'exposer avec le tems à tomber dans des convulsions & des délires. C'est aussi par ces boissons spiritueuses prises à jeun, dit il ailleurs, (*b*) qu'on se dispose aux rhumatismes & à la goutte. Primerose (*c*) pousse le scrupule jusqu'à interdire les bierres fortes qui étoient alors en usage, car, dit-il, elles sont la source d'une infinité de maux, prises à jeun.

A l'égard de la liqueur qu'on prend après le repas pour accélérer dit-on la digestion il ne sera pas difficile d'y renoncer quand on sçaura que rien n'est plus capable de la corrompre; car ce n'est que par un séjour un peu long dans l'estomac que la coction des aliments peut arriver à la perfection qu'elle doit avoir, mais si ces aliments par des contractions peu naturelles que ces liqueurs font faire à l'estomach sont poussés avant une longue coction ou dans les intestins ou

(*a*) Comment in aphor. 21. Lib. 2. 28.

(*b* Comment in aphor. 28. Lib. 6.

(*c*) De vulg. Errorib. p. 93.

dans le ſang, ils occaſioneront dans la circulation & dans les humeurs une infinité de déſordres, & produiront dans les viſcères des obſtructions lentes & opiniâtres. Elles feront plus ; bien loin de réchauffer l'eſtomach qui eſt le but qu'on ſe propoſe ordinairement, elles le refroidiront au point que les crudités & les vents deviendront inſupportables ; car dès qu'elles auront paſſé l'orifice de l'eſtomach, ce qui eſt bientôt fait à cauſe de : leur ténuité & de leur volatilité, elles iront facilement augmenter l'intempérie des autres viſceres, & partout les nerfs étonnés par un conſentement qu'on connoît leur être naturel, multiplieront les ſcênes déſolantes qui affligent notre exiſtence. Il s'en faut beaucoup dit Rondelet, (*a*) que les liqueurs chaudes échaufent & fortifient, qu'au contraire elles refroidiſſent en raréſiant la chaleur & la portant du centre à la circonférence : auſſi Mercatus conſeille d'uſer avec la plus grande précaution de ces remédes ſpiritueux & énergiques qu'on accorde pour aider la digeſtion ; & il déplore la triſte neſſité où on eſt quelque fois à cauſe des flacuoſités dont les malades ſe plaignent, de leur en accorder, ce qui ne ſe fait jamais ſelon lui ſans faire bien du mal à celui qui eſt obligé d'y avoir

(*a*) Cap. de palpit.

recours. Après le repas dit encore Actius (*a*), ne prenez jamais rien de trop pénétrant, car cela passe & emporte avec soi une portion des crudités qui donnent naissance à des obstructions. Je pourois citer grand nombre d'Auteurs qui ont dit la même chose & y ajouter des expériences qui justifient la vérité & la certitude de leurs observations. Mais il est tems de passer à d'autres erreurs : je grossirois beaucoup trop ce volume, si je voulois m'abandonner à tout ceque peuvent présenter d'intéressant les matières que je traite.

Jamais les eaux minérales n'ont été tant à la mode qu'elles le sont aujourd'hui. Je ne vois pas cependant que les santés en deviennent plus brillantes. Cela vient-il de leur nature ou de l'abus qu'on en fait, ou des erreurs qui en accompagnent l'usage? C'est un examen qu'il est de grande conséquence de faire & dans lequel chacun reconnoîtra facilement les erreurs auxquelles il a été jusqu'à-présent sujet. Ceux qui font les éloges des eaux minérales, n'épargnent point chacun pour celles de leurs pays les détails les plus propres à les rendre recommandables. Quoique l'analyse prouve que les combinaisons des principes ne sont pas les mêmes, cependant nous voyons dans les rélations qui nous vien-

(*a*) Lib. 3. sermon. C. 24.

viennent de différentes ſources, que les guériſons des maladies ſe reſſemblent ſi parfaitement, qu'on diroit qu'elles ont été toutes faites à la même ſource, & décrites par la même plume.

Ceux qui ſeront de bonne foi avoueront ſans doute qu'il n'eſt pas poſſible que les eaux qui abondent en Alkali, produiſent dans le corps les mêmes effets que celles qui en ont moins. Les unes ſont chaudes; les autres ſont froides; celles-ci plus légères & plus ſpiritueuſes, celles là plus péſantes & plus terreſtres. Là l'æther légèrement enchaîné s'échape au moindre mouvement; ici il ſe trouve ſi bien enveloppé en d'autres principes, qu'il y reſte plus longtems captif; là leurs lits, & leurs canaux ſont compoſés des couches purement minérales; ici ce ſont des chaux, des ocres, des argilles. Enfin dans un lieu elles ont circulé dans de vaſtes & d'immenſes contours; dans un autre leur circulation eſt étroite, & leurs filtres peu nombreux. Toutes auſſi différent plus ou moins dans le goût, ainſi que l'a remarqué Hypocrate, (*a*) cet oracle de la Médecine, qui paroit n'avoir laiſſé à ſes ſucceſſeurs que le pouvoir de l'admirer, ſans avoir jamais l'avantage de ſe placer à côté de lui.

(*a*) Lib. de Aer. aq. & Loc.

Qu'on ne pense pas que je vienne me mettre sur les rangs pour prendre parti pour telle ou telle eau minérale, ni par des raisonements spécieux toujours faciles dans des matières aussi libres, & ou les preuves de fait sont à peu près égales, essayer de changer des usages souvent indifférents & consacrés depuis trop longtems par la confiance ou la crédulité des hommes. Les erreurs spéculatives ne sont pas non plus de mon ressort, à moins qu'elles n'induisent nécessairement à des erreurs pratiques. Ainsi il m'importe peu, dans toutes ces analyses que tant d'hommes ont dù malfaire dans leur cabinet, & à la quelle tant d'autres sur les lieux même ont aussi mal réussi, d'examiner qui a eu tort ou raison, puisque tout le fruit qu'on pourroit en tirer ne seroit d'aucun avantage pour la santé.

Il me suffit de dire qu'on doit porter le même jugement des eaux minérales, que celui que tout le monde porte des eaux ordinaires. Celles qui sont les plus légères & les plus spiritueuses méritent à tous égards la préférence. C'est àprésent l'affaire de chaque Médecin de nommer à son malade celle qu'il juge telle dans le pays qu'il habite. Revenons en maintenant aux trois articles qui nous intéressent.

Certainement les maux dont on se plaint ou

en prenant les eaux, ou après les avoir prises, ne viennent point de ce qu'elles renferment quelque chose de mauvais. Je puis assurer que toutes celles dont l'usage est aujourd'hui connu, tant thermales, que celles qu'on veut bien appeller acidules, quoiqu'aucune ne mérite proprement ce nom, contiennent des principes capables d'opérer dans les corps les plus dérangés des effets qui tiennent du prodige. Mais il leur arrive la même chose qu'à tous les autres remédes qui perdent souvent leur crédit ou parcequ'on en use mal, ou parce qu'on a trop attendu pour les prendre.

Il arrive trop souvent, ou que par l'éloignement des lieux, ou par la dépense qu'on est obligé de faire, ou par une erreur devenue aujourd'hui moins commune, qui consiste à regarder les eaux comme un reméde auquel on ne doit avoir recours qu'à l'extrémité; il arrive, disje, qu'on ne vient à la piscine que quand il n'y a plus lieu d'espérer de miracles. D'autres en regardent l'usage comme dangereux; soit ignorance, ou entêtement, ils prétendent que parcequ'il n'a pas été possible de répondre jusqu'aprésent à toutes les objections qu'on peut faire sur l'analyse des principes que ces eaux renferment, il est imprudent de les administrer. Quelques uns veulent que les

changements ſouterreins qui ne ſont pas moins fréquents que ſur la ſurface, puiſſent auſſi les rendre tout d'un coup malfaiſantes; d'autres croyent y trouver du vitriol, ceux-là y voyent le nitre, ceux ci l'alun tous êtres iſolès dont les noms effrayent. Mais la vérité eſt que juſqu'àpréſent on n'en a tiré qu'un ſel neutre ou alkali dont les effets ſont ſi ſalutaires dans la Médecine.

L'æther élaſtique de la ſubtilité duquel il n'eſt pas poſſible de ſe faire d'idée, contribue encore à rendre les eaux recommandables & à les faire préférer à tous les remédes, parcequ'aucun ne peut être porté avec autant de vivacité & autant de douceur en même tems dans tous les couloirs. C'eſt auſſi principalement à cauſe de cela que je les regarde comme préférables aux eaux ordinaires & exemtes de bien des dangers auxquels celles-ci ſont ſujettes. On ſçait qu'un ſtimulus ajouté à l'eau d'une bonne ſource & bue avec les mêmes précautions que les minérales produiſent, quoique plus lentement, les mêmes effets. Je ne doute pas qu'elles ne les produiſiſſent en tout point & avec la même vivacité, ſi cet æther que l'art n'imitera jamais, pouvoit y être introduit.

Il y en a qui ont eſſayé de rendre les eaux minérales redoutables ſous le faux prétexte que c'eſt un reméde violent, qui évacue avec trop de for-

ce, & auquel par conséquent les personnes délicates par tempérament ou devenues telles par maladies ne doivent point être exposées. Mais ceux qui raisonnent ainsi, n'ont jugé que sur des apparences, sans prendre garde ni à la nature de la cause ni à celle de ses effets. La cause est très innocente ; car nous ne voyons dans les eaux qu'un peu de minéral divisé à l'infini dans une grande quantité d'eau pure & légère, animée d'un esprit subtil capable de la faire pénétrer partout.

Peut-on imaginer une cause plus simple, plus conforme aux vœux de la Nature, & qui doive par conséquent agir avec plus de douceur? C'est aussi ce qu'elle fait. Mais j'avoue que c'est d'une maniere à en imposer aux ignorants & à ceux qui ne le sçavent que par rélation; ou à d'autres qui en étant témoins, ne prennent pas la peine d'examiner la marche réelle de ce reméde.

Un bon Médecin n'a jamais jugé des mauvais éffets d'un reméde par l'abondance des évacuations qu'il procure; mais par le trouble que ces évacuatons portent dans l'économie animale. Ainsi nous nous applaudissons toujours d'une saignée, d'une purgation, d'une sueur, d'un vomitif après lesquels un malade se sent plus fort.

Je ne puis donc désavouer que les évacuations occaſionnées par les eaux minérales ne ſoient quelque fois copieuſes & même durables. Mais ce que l'expérience apprend à ceux qui obſervent bien ſes effets; c'eſt que malgré les déjections, les vomiſſements, les flux d'urines & les ſueurs, les forces bien loin de diminuer, augmentent presque toujours: l'appétit ſe ſoutient; on devient plus fort, la tête plus libre, les paſſions plus raiſonnables, le ſomeil plus égal, & les mouvements volontaires beaucoup plus aiſés. Voilà ce que les eaux minérales nous ſont voir tous les jours dans les perſonnes les plus foibles, & ſi foibles que la pharmacie ordinaire n'oſe plus leur ouvrir ſes thréſors. Or poura-t-on appeller un reméde violent celui qu'on adminiſtre encore avec ſécurité, quand on en eſt reduit à n'en plus trouver d'aſſéz doux qu'on puiſſe lui ſubſtituer.

Il ne faut donc point accuſer les eaux minérales du peu de ſanté qu'elles accordent, puiſqu'il eſt démontré qu'elles ſont ſalutaires plus qu'aucun autre reméde dans le monde, qu'elles conviennent en ſanté auſſi bien qu'en maladie, qu'elles ont tous les avantages des évacuants ſans avoir aucun de leurs dangers, & que tous les ages les ſexes & les tempéraments s'en accomodent. Mais comme ce qu'il y a dans la nature de plus excel-

lent eſt ſujet aux abus, il faut que nous convenions de bonne foi que celui que nous faiſons des eaux, s'oppoſe à tous les avantages qu'on doit en attendre.

Le premier abus eſt d'en boire d'abord en très grande quantité. On doit commencer par une petite, & tous les jours en augmenter la doſe, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à une meſure convenable. Par cette ſeule précaution, des perſonnes qui avoient été obligées d'abandonner les eaux comme nuiſibles, les ont repris enſuite avec un ſuccès au delà de leurs eſpérances. Le ſecond abus eſt de les boire ſans les précautions néceſſaires, ou bien de prendre ces mêmes précautions quand elles ſont inutiles ou mêmes nuiſibles. Je m'explique.

Il eſt certain qu'avant l'uſage de tous les remédes qui exigent de la part des viſcères un mouvement libre pour les faire paſſer avec fruit dans les plus petites extrémités des couloirs, les évacuations ſont eſſentielles: les omettre c'eſt s'expoſer à des engorgements difficiles à vaincre & qui ſouvent ſe manifeſtent à l'extérieur. Mais tant de perſonnes de qui les inteſtins péchent plutôt par la ſenſibilité que par la plénitude, acquièrent par les purgatifs une augmentation d'irrégularité dans les fibres, & par conſéquent une impoſſibi-

lité, au moins pendant quelque tems, de ſupporter les eaux froides. Si encore on avoit recours à des évacuants doux, mais pluſieurs portent avec eux de ces purgatifs en pilules ou en poudres, dont les effets ſont ordinairement violents. Quelques dragmes de ſel cathartique diſſoutes dans quelques goblets des eaux minérales qu'on veut prendre, ou pour ceux qui ſupportent difficilement ces ſels amers, 2 ou 3 onces de manne délayées dans du petit lait, ſont les évacuants les plus convenables pour les perſonnes foibles, délicates, & ſurtout pour celles qui ont la fibre ſenſible.

Mais qu'elles eſſayent ſans autre préparation de prendre au commencement les eaux un peu tiédes, & qu'elles ne s'en laiſſent pas diſſuader par les perſonnes qui leur diront que c'eſt le vrai moyen de n'en tirer aucun profit; parceque la moindre chaleur en fait évaporer la partie la plus ſpiritueuſe. C'eſt un conſeil abſolument captieux, car on n'a qu'à recevoir l'eau dans une bouteille de grais, la fermer exactement; alors on la fait chauffer au bain marie & d'une meſure qui, par exemple, contient une livre ou 24 onces, prenez en ſeulement 6 ou 8 onces; vous aurez certainement une eau auſſi ſpiritueuſe que celle que vous pourrez boire à la fontaine même; mais vous

aurez évité ce froid qui étonne bien des estomachs & qui à cause de la volatilité de l'eau, va quelque fois se porter dans des endroits plus délicats encore où il cause de grands désordres.

La saignée est aussi une précaution qu'il est quelque fois bien dangereux de négliger. Les personnes évidemment pléthoriques, les femmes dont les mois sont supprimés, les hommes privés d'un flux habituel d'hémoroïdes, ne doivent point manquer de faire précéder cette évacuation; autrement ils s'exposent ou à des stagnations d'humeurs qui venant à se corrompre porteront bientôt atteinte aux solides, ou à des congestions de sang, dont les suites seront des douleurs, des inflammations, des hémorragies & souvent des abscès dans les viscères, qui exposent la vie aux dangers les plus imminents. C'est ainsi que par défaut de préparation on est obligé, au bout de quelques jours de quitter les eaux & qu'on s'en retourne chez soi avec plus de maux qu'on n'en avoit & avec une indignation très injuste contre ce reméde, qu'on inspire autant qn'on peut à toutes ses connoissances.

A l'égard des eaux Thermales chaudes & des bains chauds qui les accompagnent, je m'avoue encore trop peu éclairé pour en dire mon sentiment; peut-être avec le tems acquererai-je des lu-

nieres pour y trouver des qualités proportionées à la douce température des humeurs. Jusqu'à présent je n'ai eu que le pouvoir de plaindre les malheureuses victimes condamnées à ces furieux remédes. Que de vaporeux, de mélancholiques, de bilieux, de goutteux: que de gens sujets aux migraines, aux palpitations de cœur, &c. ont été déssecher les restes de leur existence dans des cuves chaudes.

Après avoir parlé des principales erreurs auxquelles est sujette la boisson des eaux minérales, nous venons naturellement à celles qui en accompagnent l'usage. Elles consistent prémierement dans le régime. Celui que j'ai vu tenir à la plus part des buveurs d'eaux m'a toujours paru plus propre à créer de nouvelles maladies qu'à guérir celles dont on se plaignoit. L'appétit que les eaux donnent, trompe même les plus sobres sur la quantité des aliments qu'il convient de prendre; les boissons généreuses y sont fort en vogue; & on prétend, dit-on, corriger par là la grande quantité d'eau qu'on avale; mais on en diminue considérablement la vertu; on dort peu & mal; on suprime la transpiration en s'exposant le soir à l'air au lieu de s'exercer; on passe à des tables de jeux ou le corps dans une parfaite inaction laisse éprouver à l'ame les travaux les

plus véhéments, par les différentes passions qui la déchirent. Quelle vie pour des malades! La Médecine a-t-elle jamais promis la guérison à ceux qui gâtent ses remédes par une telle conduite.

D'autres tombent dans un excès tout opposé. Toujours à la main l'ordonnance du Médecin qui a dirigé leurs voyages, ils comptent les morceaux qu'ils mangent, les tours de promenade qu'ils font, attendent les heures de la table, du dormir, de s'exercer dans un ennuyeux silence ou dans des lectures sérieuses qui abatent l'ame, aussi mélancoliques dans les séjours les plus riants, que dans les retraites les plus isolées & les plus tristes. Certainement tout l'æther des eaux n'est point capable de ranimer de pareilles existences; on doit y vivre avec un esprit parfaitement dégagé d'affaires, s'y abandonner à tous les plaisirs permis, suivre son appétit, sans le rassasier, boire un peu plus de vin qu'à son ordinaire, dormir régulièrement 6 a 7 heures, & surtout s'y bien garder du froid & de l'ennui.

Voilà pour ceux qui les prennent par précaution ou pour des indispositions légères. Ceux qui auront des maladies graves, auront besoin d'autres précautions sur lesquelles elles feront toujours très sagement de consulter un Médecin présent, & accoutumé à conduire les malades & le remé-

de. Car c'eſt une grande erreur de s'imaginer qu'un Médecin qui vous envoye aux eaux, puiſ-ſe prévoir tous les cas qui peuvent vous y arri-ver. Je crois que la meilleure piéce dont il peut vous munir, eſt une bonne conſultation qui ou-tre une deſcription exacte de votre état actuel, contienne une hiſtoire très détaillée de votre tem-pérament & de tous les accidents que vous avez eſſuyé depuis votre enfance. Les choſes ſe pren-nent de loin dans le diagnoſtic des maladies, & tel-le légère qu'ait paru une circonſtance, elle devient pour nous une lumiere qui nous guide au moment que nous croyons être dans le plus grand cahos.

Je ne puis quitter l'abus qu'on fait des eaux, ſans parler de l'erreur où on eſt de ſe purger a-près leur uſage. C'eſt comme ſi après avoir éva-cué quelqu'un pendant un mois ou ſix ſemai-nes, on jugeoit convenable de lui donner une purgation pour le nétoyer des évacuans qu'on lui auroit donné. Certainement l'un n'eſt pas plus raiſonable qne l'autre.

Il eſt vrai que par l'abus qu'on en fait ou par erreurs dans le régime, il arrive quelques fois, ſurtout après qu'on a bu les eaux thermales, des congeſtions qu'on eſt obligé de diſſiper, mais après avoir obtenu les effets ſalutaires des eaux, qui, comme je l'ai dit, ſont ſurtout recommandables

par l'extrême douceur avec laquelle elles procurent les différentes évacuations suivant le vœu de la nature; qu'on l'irrite de nouveau, & qu'on trouble le calme qu'on a tant de peine à obtenir; c'est une inconséquence qui est insoutenable; mais en cela comme en bien d'autres choses, les malades ne demandent point notre avis, & cependant ils ont l'injustice de nous rendre responsables des accidents qui leur arrivent, & qu'ils ne doivent qu'à leur imprudence.

Le caffé dont nombre d'Auteurs ont fait les plus grands éloges, & que tant d'autres proscrivent a été présenté en Europe comme un remède; mais bientôt il y est devenu une boisson familiére, & dans certains lieux préférée à bien d'autres, & même à celles qu'il est plus facile de s'y procurer. Cependant si nous consultons l'analyse de cette graine devenue aujourd'hui si fameuse, nous verrons qu'elle n'a jamais été destinée à entrer dans la composition d'une boisson ordinaire. En effet le sel urineux & volatil qui y domine, l'huile empyreumatique chargée de particules ignées qui y abondent, ne nous annoncent-ils pas les effets qu'il doit infailliblement produire? Une tasse de caffé après le diner fait-elle donc tant de mal? non: à certaines personnes; j'avoue qu'elle pourra même faire un grand bien. Mais

dix ou douze taſſes de caffé par jour, quel eſt le malade pour ſi dévoué qu'il fût à la Médecine qui voulut ſe ſoumettre à une pareille doze de remédes.

Si nous faiſons attention aux effets du caffé; nous nous perſuaderons aiſément que l'abus qu'on en fait aujourd'hui eſt tout-à-fait pernicieux; car il diſpoſe préciſément aux maladies qui ne ſont déja que trop communes. En effet il occaſione cette diſſipation d'eſprits ſi fréquente aujourd'hui, & que nous pourrions peut-être regarder comme un de ſes effets immédiats. Par ſon huile chaude & piquante il attaque directement les nerfs. Que de vaporeux & de vaporeuſes perfectionés dans leurs maux à l'aide meurtrière de cette fatale liqueur! non ſeulement il deſſéche le ſang & par cette raiſon doit être régardé comme le poiſon de tous les tempéraments ardents, mais encore il en diſſout les parties ſulphureuſes, ce qui le rend auſſi funeſte aux perſonnes mélancholiques & dont les viſcères ſont obſtrués. Outre qu'il diſſipe les eſprits, il a encore le pouvoir de les troubler; d'où viennent ces inquiétudes, ces agitations preſque ſpasmodiques pour ceux qui n'ont point contracté une longue habitude de ce poiſon.

Le caffé deſſéche donc & exténue les perſonnes foibles & ne maigrit point les graſſes qui en

prennent, disent-elles, pour devenir moins puissantes. Elles se trompent par conséquent à cet égard, & elles ajoutent au poids incommode de leur embonpoint, des infirmités sans nombre qu'une boisson d'eau simple ou chargée d'un peu de vin leur eut laissé toujours ignorer.

Néantmoins le caffé, dit-on, fouëte le sang, & par-là même il doit produire de bons effets dans toutes les maladies & les constitutions où on accuse la lenteur de ce fluide. J'avoue, sans peine, que le caffé fouette le sang, & qu'il met les esprits en mouvement. Mais c'est par-là qu'il est infiniment nuisible. Tout ce qui accélère les mouvements du sang, accélère aussi la perte de la vie; quand nous serions les maîtres de faire venir la fiévre à notre gré, nous ne la donnerions jamais aux personnes en bonne santé, & bien rarement je pense à ceux qui seroient malades; mais en permettant le caffé si indistinctement à tout le monde, on leur laisse prendre quelque chose de pire que la fiévre. Car, au moins celle-ci finit par réparer les tumultes qu'elle a commencé, au lieu que le répos que le caffé procure est un désordre plus grand encore que les mouvements internes qu'il a occasionné. Sa prémiere action passée, le sang se repose; mais cette crasse écumeuse qu'il a produite en fouétant le sang obstrue les vais-

ſeaux capillaires ; ſa partie fibreuſe ſe coagule ; les nerfs fatigués ſe ralentiſſent ; de là, quantité de maux que l'on voit, mais dont on s'obſtine à vouloir méconnoître la cauſe ; de là ces coups de ſang, & les apoplexies qui nous effrayent ſans nous rendre plus ſages.

Je penſe que quelques bons effets qu'on attribue au caffé viennent plutôt de l'eau chaude qui lui ſert de véhicule & qui toute ſeule dans certains cas eſt un reméde prompt & puiſſant. Mr. Geoffroi veut qu'il ſoit excellent à tous ceux qui ont trop bu & trop mangé. Qu'on l'accorde donc aux gourmands, mais qu'il ſoit interdit à tous les autres, alors nous aurons l'eſpérance de le voir bientôt exilé de chez les honnêtes gens, puiſque la tempérance commence à devenir une vertu ſociale.

Qu'on ne s'imagine cependant pas que je ſois d'aſſés mauvaiſe humeur contre le caffé, pour n'en jamais permettre le moindre uſage. Je le regarde auſſi bon que bien d'autres choſes dont on aiguiſe une grande quantité d'eau pour lui ſervir de ſtimulus qui la faſſe paſſer plus vite aux parties les plus étroites & les plus éloignées. Je conſeille auſſi l'infuſion des graines crues du caffé, qui par ſa couleur citrine, ſon odeur auſſi douce qu'agréable, invite les plus dégoûtés à s'en ſervir.

Je

Je lui ai vu produire des effets admirables dans les rhumes & les fluxions catharreuſes & peut-être a-t-elle d'autres vertus que j'ignore. Je le vois auſſi prendre ſans peine avec une bonne quantité de lait, parceque les parties onctueuſes & rameuſes de celui-ci lient & envelopent les parties ſubtiles & ſulphureuſes du caffé, & modérent la volatilité de ſon ſel urineux, tandis que le caffé diviſe & attenue les parties onctueuſes du lait. Il arrive donc qu'en ſe prêtant un mutuel ſecours, ils compoſent un reméde moyen que bien des Auteurs croyent ſalutaire dans le maraſme & l'éthiſie. Je ne m'oppoſe pas non plus que quelqu'un qui n'a point d'indications évidemment contraires au caffé, en prenne une très petite taſſe après ſon diner. La modération en cela, comme dans tant d'autres choſes mauvaiſes ou inutiles, eſt un garant contre les funeſtes effets qu'on en doit craindre. Les indications évidement contraires ſont, les diſpoſitions à la bile, aux hémorragies, aux éréſipeles, à la mélancholie, & ſur tout à celle que nous nommons hypocondriaque, au dévoyement des règles chez les femmes qui doivent bien y faire attention, ainſi que toutes celles qui ont des groſſeſſes inquiétes, & agitées. Le caffé que quelques unes ne craignent pas de prendre en abondance dans cet état, procure des hémorragies & des fauſſes couches.

Je me trouve forcé de ne point accorder au thé de plus grands éloges, à cause de l'abus qu'on en fait. Quoique moins mauvais, il n'est pas sans danger; on lui donne beaucoup de vertu qu'il n'a point, & on se tait sur ses vices. Cependant ceux qui ont suivi de près ses effets, ont remarqué, même dans le pays ou il prend naissance, qu'il picote la poitrine & les nerfs, qu'il nuit à tous les estomachs foibles, pituiteux, & chauds: qu'il ne convient à aucun de ceux qui sont travaillés par des maladies lentes: que tous ceux qui en ont abusé, ont fini par éprouver un sentiment de froid dans le bas ventre, qu'il dispose enfin au diabétes & au marasme. Mr. Geoffroi lui conteste la qualité diurétique que Riviere ainsi que bien d'autres lui accordent, & l'attribue plutôt à la grande quantité d'eau qu'il fait boire. Il assure en même tems qu'il a observé plus d'une fois que ceux qui en avoient bu abondament avoit été sujets à des insomnies, des vertiges & des mouvements convulsifs. Il ne faut cependant pas disconvenir que cette boisson ne soit utile aux personnes qui font beaucoup d'humeurs & se nourissent trop. J'avouerai même que dans certaines façons de vivres que je connois, il est un mal qui soulage de plus grands maux.

Au reste on a grand tort d'attribuer son peu de vertu aux infidélités qu'on suppose être faites dans le commerce. Je ne finirois point si je relevois tous les contes qu'on fait là-dessus. Mais je ne veux point passer sous silence une imputation des plus ridicules & des plus fausses contre les Hollandois. Je l'ai lu avec surprise dans un ouvrage moderne de Médecine qui jouit d'une certaine réputation. *Les effets nuisibles du thé*, dit l'Auteur, *seroient sensibles, si nous avions cette feuille munie de toutes ses vertus. Mais les Hollandois ont la sage précaution de ne nous l'envoyer qu'après l'avoir dépouillé de ses parties les plus actives, en lui faisant subir une prémiere infusion.* Cette calomnie n'est de conséquence que vis-à-vis des gens bien peu instruits; car ceux qui le sont, sçavent bien que les fraix de la manipulation qu'exigeroient ces feuilles infusées, pour les remettre dans l'état ou elles doivent être pour la vente, surpasseroient de beaucoup le profit imaginaire qu'on pourroit faire par cette prèmiere infusion. Peut être l'Auteur a-t-il été trompé ainsi que le peuple par le nom de *Bohe* qu'on donne à la moindre qualité, & que plusieurs prononcent *bou.* Comme si dans la préparation qu'on en fait on le faisoit bouillir; ce qui n'a jamais lieu pour aucune qualité, ainsi que

peuvent s'en convaincre tous ceux qui voudront lire l'histoire de sa préparation. Au moins, quand on essaye de donner du ridicule à une Nation, doit-on avoir des faits réels & s'apuyer sur des fondements légitimes.

Mais avant de quitter le caffé, le thé & toutes les eaux chaudes, ainsi que les autres infusions qu'on peut y faire, je dois prouver par des raisonnements capables de persuader qu'en effet elles doivent produire tous les mauvais effets que je leur attribue. J'écris dans un païs où cet abus est excessif plus que par tout ailleurs, & où par conséquent il est plus facile d'en observer les facheuses conséquences, & plus essentiel d'en démontrer la véritable cause.

Les maladies que nous voyons communément regner parmi le peuple où les eaux chaudes sont en grande faveur, sont les maux & les langueurs d'estomac, le froid, les coliques, & ensuite les inflamations des intestins a cause des matières crues qui s'y corrompent, le défaut d'appétit, les vomissements, une mauvaise bouche, la sécheresse du gosier, la soif, les pâles couleurs, un froid dans les extrêmités que la grande chaleur des pernicieux *Stoofs* a peine à surmonter, des oppressions qui vont quelque fois jusqu'à faire croire qu'on va être suffoqué, des foiblesses douloureuses

ou dans tout le fistême musculaire, ou dans quelque partie. L'hidropisie de quelques visceres ou de tout le Corps, les paralysies, les crachements de sang, les fiévres lentes, les marasmes.

Tel est le catalogue des maladies les plus ordinaires dont la pluspart néxisteroient pas si on réformoit l'abus des eaux chaudes. En effet comment imaginer qu'elles n'offenseront pas les fibres de l'estomac, quand l'expérience nous prouve que leurs vapeurs ramolissent les corps les plus durs, & désunissent les substances les plus compactes. Elles fondent tous les principes dont les sucs digestifs sont composés, & en font un détestable mélange. C'est ce dont il ne sera pas possible de douter, si on fait attention à la facilité & à la promtitude avec la quelle l'eau dissout non seulement les sels minéraux & lixivieux mais encore ceux qui ne sont qu'en puissance dans les corps mêmes d'où on les tire.

Qu'on pése une quantité de caffé avant la décoction, & qu'après on reprene le marc & le remette dans la balance après l'avoir fait sécher, on verra que l'eau en a dissou une grande partie, & qu'elle s'est chargée de son huile & de son sel urineux dont cette féve abonde. Elle fait la même chose dans nos corps & sur-tout

dans les prémiers voyes de la digestion, où elle agit immédiatement. Elle en relâche les solides qui n'ont plus la force de travailler continuellement sur cette pâte qui ne se réduit en chile que par la douceur & la régularité de la réaction des fibres. Ceux ci inquiétent les vaisseaux par l'irrégularité de leurs mouvemens, & les forcent à des extensions peu naturelles qui en retrécissent le calibre, & occasionnent ces 'aults dans l'estomac dont tant de gens se plaignent. Les nerfs dont la texture est si délicate & si bien fournie surtout à l'orifice supérieur de ce viscère, participent aux mêmes agitations. Ils font sentir bien douloureusement les efforts qu'on leur fait faire pour sortir de leur ton naturel.

Les intestins n'en sont pas moins offensés. Les humeurs qui y attendent les aliments pénétrés des sucs gastriques & salivaires, & arosés de la bile & du suc du pancreas pour achever ce qui reste de la prémière coction, les humeurs, dis-je, ne récoivent qu'un amas de crudités qui nagent dans une quantité de lessive mal conditionnée qui bien loin de leur prêter le secours qu'elles attendent, les corrompent elles-mêmes. Ainsi les excréments mêlés d'une chile impur chassé par d'autres d'une aussi mauvaise nature, sortent du corps

ſans avoir cette teinte que donne la bile à laquelle l'eau a oté tout-à-la fois & ſon activité & ſa couleur. Ce qu'on appelle le velouté de l'eſtomac & des inteſtins, & qui n'eſt autre choſe qu'une mucoſité qui découle ſans ceſſe des glandes, dont l'Auteur de la Nature a eu ſoin que ces viſcères fuſſent abondament pourvûs pour défendre la délicateſſe de leur tunique interne contre tant d'ennemis que la voracité des hommes y fait deſcendre; cette mucoſité, dis-je, n'eſt point à l'abri de ce terrible diſſolvant. Il la pénétre & l'anéantit de ſorte que les tuniques des inteſtins n'en ayant plus, les nerfs immenſes qui rampent à Linfini ſur leur ſurface ſont préſentés à nud à tout ce qui peut les offencer. De là ces contractions des glandes des quelles cette humeur ſalutaire n'a plus le pouvoir de s'échaper; de-l'à par conſéquent ces inquiétudes douloureuſes, de là auſſi le ſentiment de froid qui accompagne toujours les mouvements ſpaſmodiques.

Mais le mouvement des inteſtins auſſi noblement offencé, fera bientot voir une autre ſcène. Les digeſtions continuellement troublées & parconſéquent très imparfaites y laiſſeront ſéjourner des matieres qui d'abord picotent les fibres ainſi nues, par leur acidité, mais qui les déchireront & les enflameront bientot par leur cauſticité. De là

les phlogoſes véhémentes dans ces viſceres qui produiſent tant de ſcènes qui pour être plus lentes n'en ſont pas moins tragiques, & qui n'étonent que ceux qui ne donnent point aux cauſes diſpoſantes, que je nommerois plus volontiers efficientes, toute l'attention qu'elles méritent.

Comment pourra-t-on eſpérer qu'avec de telles digeſtions le ſang acquiere cette conſiſtence qui nourit, augmente, & fortifie la fibre qui nage dans ſes flots? Comment acquererat-il cette couleur rouge qui ſe manifeſte dans les plus petits capillaires, & qui ſans répandre toujours ſur la peau ce brillant coloris qui enorgueillit la beauté, fait au-moins apercevoir à travers le voile qui nous couvre une carnation vive & animée qui annonce la belle ſanté. Ce n'eſt point un chile aqueux & ſans aucune liaiſon qui fera ce beau ſang que le cœur ſe réjouit de recevoir & de rendre. Il ne produira que des humeurs qui lui reſſemblent; leur lenteur ne les fera arriver qu'avec peine aux extrémités des vaiſſeaux; Les graiſſes & les chairs ſeront flaſques, la ſurpeau n'en ſera point humectée & par conſéquent point vivifiée. De tels corps n'ont qu'a s'étendre & fermer les yeux, leur couleur les fera prendre aiſément pour des morts. Ce froid continuel qu'on ſent aux extrémités reconnoit pour cauſe cette lenteur.

C'eſt ainſi que tous les principes qui compoſent le ſang ſe déſuniſſent, & produiſent tantot dans un lieu, tantot dans un autre, des tumeurs par les efforts impuiſſants qu'elles ſont pour récouvrer leur anciene liaiſon. Les vaiſſeaux de la poitrine dont la texture eſt ſi délicate, ſont les prémiers ſur lesquels ce ſang crud & viſqueux fait effort. Il en a bientot obſtrué les ramiſications les plus fines, & ſes amas formant un poids incomode ſur ſes lobes, ils ne pouront plus ſe mouvoir avec cette liberté que demande l'inſpiration & l'expiration continuelle. Il s'en ſuivra donc que la reſpiration ſera gênée & qu'on ſera dans cet état habituel & déplorable dans lequel on craint de ſe livrer aux exercices les plus ordinaires, parce qu'on ne peut fournir aux expirations & inſpirations qu'ils exigent. La tête ſe remplit de vapeurs groſſières qui s'augmentent par les parties lentes & épaiſſès qui s'échapent dans la circulation qui y eſt naturellement laborieuſe. Auſſi eſt-elle accablée de péſanteur. La vue s'affoiblit, on ne peut s'occuper ſans éprouver des vertiges, le ſentiment eſt emouſſé, & quoiqu'on ſente tous les déſagréments d'une ſi malheureuſe exiſtence, on continue encore à la ſoutenir par le même régime qui l'a produit; auſſi arrive-t-on bientot aux extrémités facheuſes qui doivent en être les ſuites.

Les vaiſſeaux gorgés en meſure qu'ils s'étendent deviennent plus minces, la moindre cauſe opére ſur leurs fibres des ſenſations qui produiſent des palpitations & des ſyncopes. Il arrive quelquefois pis : car venant à ſe rompre, ils occaſionent ou des hemorragies, ou des ſtaſes de ſang auxquelles on donne différents noms ſuivant les viſceres ou il s'épanche.

Voilà en peu de mots comme l'abus des boiſſons chaudes peut défigurer & défigure tout les jours les tempéraments les mieux conſtitués. Ce qu'il y a de malheureux, c'eſt que plus on eſt épuiſé par leur excès, plus on ſe ſent de faux beſoins d'en prendre. Ainſi l'ivrogne, quand ſa foible raiſon a le pouvoir de briller encore de quelque foible étincelle, ſe perſuade qu'il ne peut rémédier au ſentiment douloureux de ſon état, qu'en ſe replongeant au plutôt dans une autre ivreſſe.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

A

B

C

En-

G

I

L

M

T.

U.

V.

Fin de la Table des Matieres.



ERRATA

Page.	27	*ligne* 3.	au lieu denos jours. Les matieres	*lifez*	nos jours, les matieres.
—	37	*lig.* 3.	moqueries,	*lifez*	railleries.
—	44	*lig.* 1.	par	*lifez*	Par.
—	46	*lig.* 18.	mal,	*lifez*	mol.
—	48	*lig.* 16.	vafte,	*lifez*	verte.
—	52		On	*lifez*	ou.
—	165	*lig.* 20.	viennent de.	*lifez*	deviennent.
—	71	*lig.* 13.	ne	*lifez*	n'y.
—	62	*lig.* 20.	qu'	*lifez*	qui.
—	31	*lig.* 23.	que	*lifez*	qui.
—	52	*lig.* 7.	a	*lifez*	avoit.
—	147	*lig.* 2.	ayent	*lifez*	l'ayent.

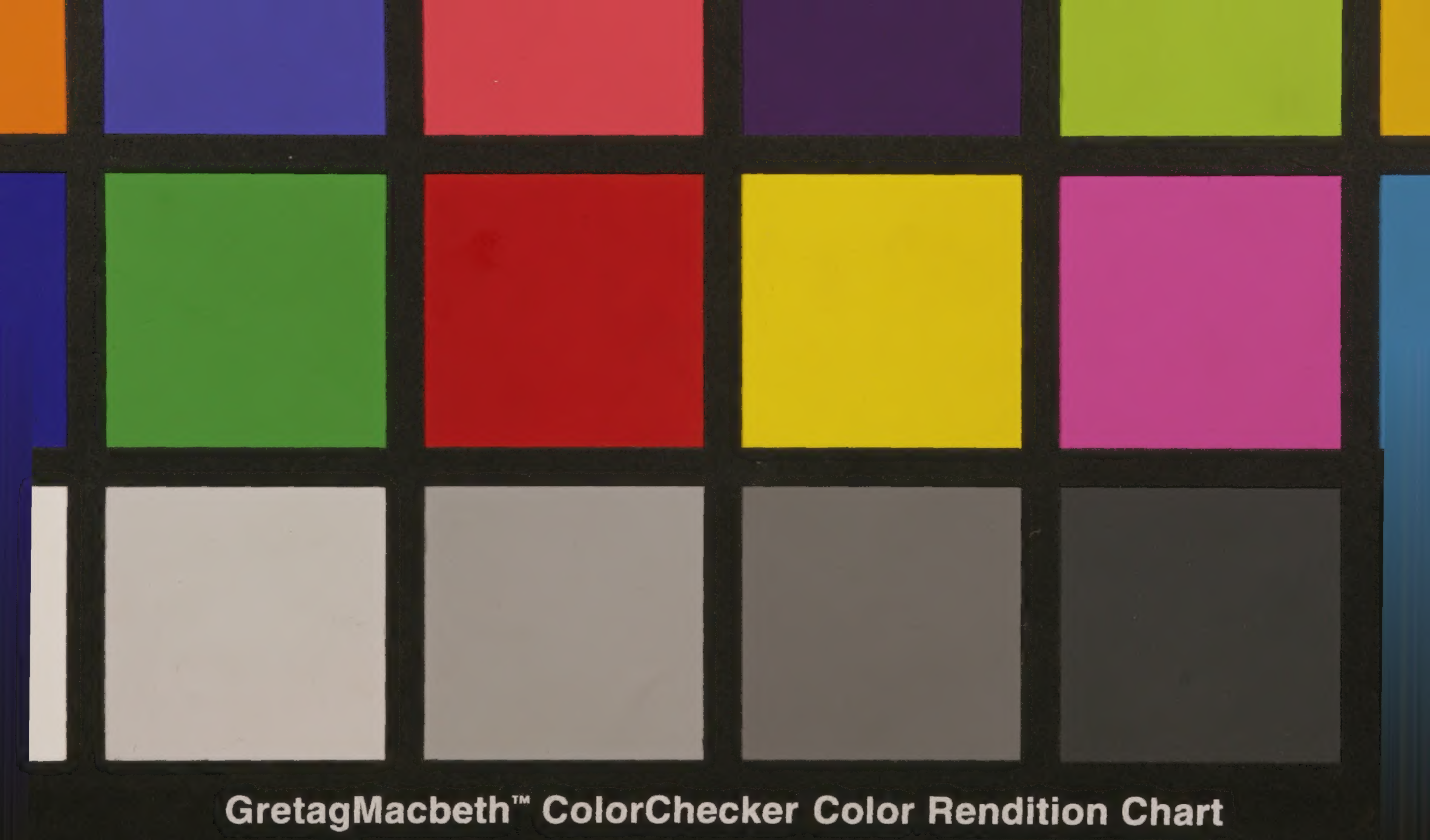
On trouve chez l'Editeur P. F. Gosse, les Ouvrages ſuivans du même Auteur:

La Nymphomanie ou Traité de la fureur Utérine, 8°. Amſt. 1771.

Le pour & contre l'Inoculation de la petite Vérole, 8°.

Recherches Théoriques & Pratiques ſur la petite Vérole, 8°. Amſt. 1772.


243


GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart